

Document fourni par la société Bibliopolis
<http://www.bibliopolis.fr>

Adolphe [Document électronique] : anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu ; Lettre sur Julie ; De Madame de Staël et de ses ouvrages / Benjamin Constant. Extrait de la correspondance de Benjamin Constant avec Anna Lindsay ; [texte établi par Jacques-Henry Bornecque,...]

Préface de la seconde édition ou essai sur le caractère et le résultat moral de l'ouvrage

Le succès de ce petit ouvrage nécessitant une seconde édition, j'en profite pour y joindre quelques réflexions sur le caractère et la morale de cette anecdote à laquelle l'attention du public donne une valeur que j'étais loin d'y attacher.

J'ai déjà protesté contre les allusions qu'une malignité qui aspire au mérite de la pénétration, par d'absurdes conjectures, a cru y trouver. Si j'avais donné lieu réellement à des interprétations pareilles, s'il se rencontrait dans mon livre une seule phrase qui pût les autoriser, je me considérerais comme digne d'un blâme rigoureux.

Mais tous ces rapprochements prétendus sont heureusement trop vagues et trop dénués de vérité, pour avoir fait impression. Aussi n'avaient-ils point pris naissance dans la société. Ils étaient l'ouvrage de ces hommes qui, n'étant pas admis dans le monde, l'observent du dehors, avec une curiosité gauche et une vanité blessée, et cherchent à trouver ou à causer du scandale, dans une sphère au-dessus d'eux.

Ce scandale est si vite oublié que j'ai peut-être tort d'en parler ici. Mais j'en ai ressenti une pénible surprise, qui m'a laissé le besoin de répéter qu'aucun des caractères tracés dans Adolphe n'a de rapport avec aucun des individus que je connais, que je n'ai voulu en peindre aucun, ami ou indifférent; car envers ceux-ci mêmes, je me crois lié par cet engagement tacite d'égards et de discrétion réciproque, sur lequel la société repose.

Au reste, des écrivains plus célèbres que moi ont éprouvé le même sort. L'on a prétendu que M. de Chateaubriand s'était décrit dans René; et la femme la plus spirituelle de notre siècle, en même temps qu'elle est la meilleure, Mme de Staël a été soupçonnée, non seulement s'être peinte dans Delphine et dans Corinne, mais d'avoir tracé de quelques-unes de ses connaissances des portraits sévères; imputations bien peu méritées; car, assurément, le génie qui créa Corinne n'avait pas besoin des ressources de la méchanceté, et toute perfidie sociale est incompatible avec le caractère de Mme de Staël, ce caractère si noble, si courageux dans la persécution, si fidèle dans l'amitié, si généreux dans le dévouement.

Cette fureur de reconnaître dans les ouvrages d'imagination les individus qu'on rencontre dans le monde, est pour ces ouvrages un véritable fléau. Elle les dégrade, leur imprime une direction fautive, détruit leur intérêt et anéantit leur utilité. Chercher des allusions dans un roman, c'est préférer la tracasserie à la nature, et substituer le commérage à l'observation du cœur humain.

Je pense, je l'avoue, qu'on a pu trouver dans Adolphe un but plus utile et, si j'ose le dire, plus relevé.

Je n'ai pas seulement voulu prouver le danger de ces liens irréguliers, où l'on est d'ordinaire d'autant plus enchaîné qu'on se croit plus libre. Cette démonstration aurait bien eu son utilité;

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

mais ce n'était pas là toutefois mon idée principale.

Indépendamment de ces liaisons établies que la société tolère et condamne, il y a dans la simple habitude d'emprunter le langage de l'amour, et de se donner ou de faire naître en d'autres des émotions de coeur passagères, un danger qui n'a pas été suffisamment apprécié jusqu'ici. L'on s'engage dans une route dont on ne saurait prévoir le terme, l'on ne sait ni ce qu'on inspirera, ni ce qu'on s'expose à éprouver. L'on porte en se jouant des coups dont on ne calcule ni la force, ni la réaction sur soi-même; et la blessure qui semble effleurer, peut être incurable.

Les femmes coquettes font déjà beaucoup de mal, bien que les hommes, plus forts, plus distraits du sentiment par des occupations impérieuses, et destinés à servir de centre à ce qui les entoure, n'aient pas au même degré que les femmes, la noble et dangereuse faculté de vivre dans un autre et pour un autre. Mais combien ce manège, qu'au premier coup d'oeil on jugerait frivole, devient plus cruel quand il s'exerce sur des êtres faibles, n'ayant de vie réelle que dans le coeur, d'intérêt profond que dans l'affection, sans activité qui les occupe, et sans carrière qui les commande, confiantes par nature, crédules par une excusable vanité, sentant que leur seule existence est de se livrer sans réserve à un protecteur, et entraînées sans cesse à confondre le besoin d'appui et le besoin d'amour!

Je ne parle pas des malheurs positifs qui résultent de liaisons formées et rompues, du bouleversement des situations, de la rigueur des jugements publics, et de la malveillance de cette société implacable, qui semble avoir trouvé du plaisir à placer les femmes sur un abîme pour les condamner, si elles y tombent. Ce ne sont là que des maux vulgaires. Je parle de ces souffrances du coeur, de cet étonnement douloureux d'une âme trompée, de cette surprise avec laquelle elle apprend que l'abandon devient un tort, et les sacrifices des crimes aux yeux mêmes de celui qui les reçut. Je parle de cet effroi qui la saisit, quand elle se voit délaissée par celui qui jurait de la protéger; de cette défiance qui succède à une confiance si entière, et qui, forcée à se diriger contre l'être qu'on élevait au-dessus de tout, s'étend par là même au reste du monde. Je parle de cette estime refoulée sur elle-même, et qui ne sait où se placer.

Pour les hommes mêmes, il n'est pas indifférent de faire ce mal. Presque tous se croient bien plus mauvais, plus légers qu'ils ne sont. Ils pensent pouvoir rompre avec facilité le lien qu'ils contractent avec insouciance. Dans le lointain, l'image de la douleur paraît vague et confuse, telle qu'un nuage qu'ils traverseront sans peine. Une doctrine de fatuité, tradition funeste, que lègue à la vanité de la génération qui s'élève la corruption de la génération qui a vieilli, une ironie devenue triviale, mais qui séduit l'esprit par des rédactions piquantes, comme si les rédactions changeaient le fond des choses, tout ce qu'ils entendent, en un mot; et tout ce qu'ils disent, semble les armer contre les larmes qui ne coulent pas encore. Mais lorsque ces larmes coulent, la nature revient en eux, malgré l'atmosphère factice dont ils s'étaient environnés. Ils sentent qu'un être qui souffre par, ce qu'il aime est sacré. Ils sentent que dans leur coeur même qu'ils ne croyaient pas avoir mis de la partie, se sont enfoncées les racines du sentiment qu'ils ont inspiré, et s'ils veulent dompter ce que par habitude ils nomment faiblesse, il faut qu'ils descendent dans ce coeur misérable, qu'ils y froissent ce qu'il y a de généreux, qu'ils y brisent ce qu'il y a de fidèle, qu'ils y tuent ce qu'il y a de bon. Ils réussissent, mais en frappant de mort une portion de leur âme, et ils sortent de ce travail ayant trompé la confiance, bravé la sympathie, abusé de la faiblesse, insulté la morale en la rendant l'excuse de la dureté, profané toutes les expressions et foulé aux pieds tous les sentiments. Ils survivent ainsi à leur meilleure nature, pervertis par leur victoire, ou honteux de cette victoire, si elle ne les a pas pervertis.

Quelques personnes m'ont demandé ce qu'aurait dû faire Adolphe, pour éprouver et causer

moins de peine? Sa position et celle d'Ellénore étaient sans ressource, et c'est précisément ce que j'ai voulu. Je l'ai montré tourmenté, parce qu'il n'aimait que faiblement Ellénore; mais il n'eût pas été moins tourmenté, s'il l'eût aimée davantage. Il souffrait par elle, faute de sentiments: avec un sentiment plus passionné, il eût souffert pour elle. La société, désapprobatrice et dédaigneuse, aurait versé tous ses venins sur l'affection que son aveu n'eût pas sanctionnée: C'est ne pas commencer de telles liaisons qu'il faut pour le bonheur de la vie: quand on est entré dans cette route, on n'a plus que le choix des maux.

Préface de la troisième édition

Ce n'est pas sans quelque hésitation que j'ai consenti à la réimpression de ce petit ouvrage, publié il y a dix ans. Sans la presque certitude qu'on voulait en faire une contrefaçon en Belgique, et que cette contrefaçon, comme la plupart de celles que répandent en Allemagne et qu'introduisent en France les contrefacteurs belges, serait grossie d'additions et d'interpolations auxquelles je n'aurais point eu de part, je ne me serais jamais occupé de cette anecdote, écrite dans l'unique pensée de convaincre deux ou trois amis réunis à la campagne de la possibilité de donner une sorte d'intérêt à un roman dont les personnages se réduiraient à deux, et dont la situation serait toujours la même.

Une fois occupé de ce travail, j'ai voulu développer quelques autres idées qui me sont survenues et ne m'ont pas semblé sans une certaine utilité. J'ai voulu peindre le mal que font éprouver même aux coeurs arides les souffrances qu'ils causent, et cette illusion qui les porte à se croire plus légers ou plus corrompus qu'ils ne le sont. A distance, l'image de la douleur qu'on impose paraît vague et confuse, telle qu'un nuage facile à traverser; on est encouragé par l'approbation d'une société toute factice, qui supplée aux principes par les règles et aux émotions par les convenances, et qui hait le scandale comme importun, non comme immoral, car elle accueille assez bien le vice quand le scandale ne s'y trouve pas. On pense que des liens formés sans réflexion se briseront sans peine. Mais quand on voit l'angoisse qui résulte de ces liens brisés, ce douloureux étonnement d'une âme trompée, cette défiance qui succède à une confiance si complète, et qui, forcée de se diriger contre l'être à part du reste du monde, s'étend à ce monde tout entier, cette estime refoulée sur elle-même et qui ne sait plus où se replacer, on sent alors qu'il y a quelque chose de sacré dans le coeur qui souffre, parce qu'il aime; on découvre combien sont profondes les racines de l'affection qu'on croyait inspirer sans la partager: et si l'on surmonte ce qu'on appelle la faiblesse, c'est en détruisant en soi-même tout ce qu'on a de généreux, en déchirant tout ce qu'on a de fidèle, en sacrifiant tout ce qu'on a de noble et de bon. On se relève de cette victoire, à laquelle les indifférents et les amis applaudissent, ayant frappé de mort une portion de son âme, bravé la sympathie, abusé de la faiblesse, outragé la morale en la prenant pour prétexte de la dureté; et l'on survit à sa meilleure nature, honteux ou perversi par ce triste succès.

Tel a été le tableau que j'ai voulu tracer dans Adolphe. Je ne sais si j'ai réussi; ce qui me ferait croire au moins à un certain mérite de vérité, c'est que presque tous ceux de mes lecteurs que j'ai rencontrés m'ont parlé d'eux-mêmes comme ayant été dans la position de mon héros. Il est vrai qu'à travers les regrets qu'ils montraient de toutes les douleurs qu'ils avaient causées perçait je ne sais quelle satisfaction de fatuité; ils aimaient à se peindre, comme ayant, de même qu'Adolphe, été poursuivis par les opiniâtres affections qu'ils avaient inspirées, et victimes de l'amour immense qu'on avait conçu pour eux. Je crois que pour la plupart ils se calomniaient, et que si leur vanité les eût laissés tranquilles, leur conscience eût pu rester en repos.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui concerne Adolphe m'est devenu fort indifférent; je n'attache

aucun prix à ce roman, et je répète que ma seule intention, en le laissant reparaître devant un public qui l'a probablement oublié, si tant est que jamais il l'ait connu, a été de déclarer que toute édition qui contiendrait autre chose que ce qui est renfermé dans celle-ci ne viendrait pas de moi, et que je n'en serais pas responsable.

Avis de l'éditeur

Je parcourais l'Italie, il y a bien des années. Je fus arrêté dans une auberge de Cerenza, petit village de la Calabre, par un débordement du Neto; il y avait dans la même auberge un étranger qui se trouvait forcé d'y séjourner pour la même cause. Il était fort silencieux et paraissait triste. Il ne témoignait aucune impatience. Je me plaignais quelquefois à lui, comme au seul homme à qui je pusse parler dans ce lieu, du retard que notre marche éprouvait. "Il m'est égal, me répondit-il, d'être ici ou ailleurs." Notre hôte, qui avait causé avec un domestique napolitain, qui servait cet étranger sans savoir son nom, me dit qu'il ne voyageait point par curiosité, car il ne visitait ni les ruines, ni les sites, ni les monuments, ni les hommes. Il lisait beaucoup, mais jamais d'une manière suivie; il se promenait le soir, toujours seul, et souvent il passait les journées entières assis, immobile, la tête appuyée sur les deux mains.

Au moment où les communications, étant rétablies, nous auraient permis de partir, cet étranger tomba très malade. L'humanité me fit un devoir de prolonger mon séjour auprès de lui pour le soigner. Il n'y avait à Cerenza qu'un chirurgien de village; je voulais envoyer à Cozenze chercher des secours plus efficaces. "Ce n'est pas la peine, me dit l'étranger; l'homme que voilà est précisément ce qu'il me faut." Il avait raison, peut-être plus qu'il ne pensait, car cet homme le guérit. "Je ne vous croyais pas si habile", lui dit-il avec une sorte d'humeur en le congédiant; puis il me remercia de mes soins, et il partit.

Plusieurs mois après, je reçus, à Naples, une lettre de l'hôte de Cerenza, avec une cassette trouvée sur la route qui conduit à Strongoli, route que l'étranger et moi nous avons suivie, mais séparément. L'aubergiste qui me l'envoyait se croyait sûr qu'elle appartenait à l'un de nous deux. Elle renfermait beaucoup de lettres fort anciennes sans adresses, ou dont les adresses et les signatures étaient effacées, un portrait de femme et un cahier contenant l'anecdote ou l'histoire qu'on va lire. L'étranger, propriétaire de ces effets, ne m'avait laissé, en me quittant, aucun moyen de lui écrire; je les conservais depuis dix ans, incertain de l'usage que je devais en faire, lorsqu'en ayant parlé par hasard à quelques personnes dans une ville d'Allemagne, l'une d'entre elles me demanda avec instance de lui confier le manuscrit dont j'étais dépositaire. Au bout de huit jours, ce manuscrit me fut renvoyé avec une lettre que j'ai placée à la fin de cette histoire, parce qu'elle serait inintelligible si on la lisait avant de connaître l'histoire elle-même.

Cette lettre m'a décidé à la publication actuelle, en me donnant la certitude qu'elle ne peut offenser ni compromettre personne. Je n'ai pas changé un mot à l'original; la suppression même des noms propres ne vient pas de moi: ils n'étaient désignés que comme ils sont encore, par des lettres initiales.

Adolphe

Chapitre premier

Je venais de finir à vingt-deux ans mes études à l'université de Gottingue. - L'intention de

mon père, ministre de l'électeur de ***, était que je parcourusse les pays les plus remarquables de l'Europe. Il voulait ensuite m'appeler auprès de lui, me faire entrer dans le département dont la direction lui était confiée, et me préparer à le remplacer un jour. J'avais obtenu, par un travail assez opiniâtre, au milieu d'une vie très dissipée, des succès qui m'avaient distingué de mes compagnons d'étude, et qui avaient fait concevoir à mon père sur moi des espérances probablement fort exagérées.

Ces espérances l'avaient rendu très indulgent pour beaucoup de fautes que j'avais commises. Il ne m'avait jamais laissé souffrir des suites de ces fautes. Il avait toujours accordé, quelquefois prévenu mes demandes à cet égard.

Malheureusement sa conduite était plutôt noble et généreuse que tendre. J'étais pénétré de tous ses droits à ma reconnaissance et à mon respect. Mais aucune confiance n'avait existé jamais entre nous. Il avait dans l'esprit je ne sais quoi d'ironique qui convenait mal à mon caractère. Je ne demandais alors qu'à me livrer à ces impressions primitives et fougueuses qui jettent l'âme hors de la sphère commune, et lui inspirent le dédain de tous les objets qui l'environnent. Je trouvais dans mon père, non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. Je ne me souviens pas, pendant mes dix-huit premières années, d'avoir eu jamais un entretien d'une heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils, raisonnables et sensibles; mais à peine étions-nous en présence l'un de l'autre qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais pas que, même avec son fils, mon père était timide, et que souvent, après avoir longtemps attendu de moi quelques témoignages d'affection que sa froideur apparente semblait m'interdire, il me quittait les yeux mouillés de larmes et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas.

Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui, mais plus agité, parce que j'étais plus jeune, je m'accoutumai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur moi pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, l'assistance et jusqu'à la seule présence des autres comme une gêne et comme un obstacle. Je contractai l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle qui me la rendait moins fatigante, et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées. De là une certaine absence d'abandon qu'aujourd'hui encore mes amis me reprochent, et une difficulté de causer sérieusement que j'ai toujours peine à surmonter. Il en résulta en même temps un désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont j'étais environné, une terreur invincible d'en former de nouveaux. Je ne me trouvais à mon aise que tout seul, et tel est même à présent l'effet de cette disposition d'âme que, dans les circonstances les moins importantes, quand je dois choisir entre deux partis, la figure humaine me trouble, et mon mouvement naturel est de la fuir pour délibérer en paix. Je n'avais point cependant la profondeur d'égoïsme qu'un tel caractère paraît annoncer: tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même. Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui tour à tour attiraient ma curiosité. Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée

par l'idée de la mort, idée qui m'avait frappé très jeune, et sur laquelle je n'ai jamais conçu que les hommes s'étourdissent si facilement. J'avais à l'âge de dix-sept ans vu mourir une femme âgée, dont l'esprit, d'une tournure remarquable et bizarre, avait commencé à développer le mien. Cette femme, comme tant d'autres, s'était, à l'entrée de sa carrière, lancée vers le monde, qu'elle ne connaissait pas, avec le sentiment d'une grande force d'âme et de facultés vraiment puissantes. Comme tant d'autres aussi, faute de s'être pliée à des convenances factices, mais nécessaires, elle avait vu ses espérances trompées, sa jeunesse passer sans plaisir; et la vieillesse enfin l'avait atteinte sans la soumettre. Elle vivait dans un château voisin d'une de nos terres, mécontente et retirée, n'ayant que son esprit pour ressource, et analysant tout avec son esprit. Pendant près d'un an, dans nos conversations inépuisables, nous avons envisagé la vie sous toutes ses faces, et la mort toujours pour terme de tout; et après avoir tant causé de la mort avec elle, j'avais vu la mort la frapper à mes yeux.

Cet événement m'avait rempli d'un sentiment d'incertitude sur la destinée, et d'une rêverie vague qui ne m'abandonnait pas. Je lisais de préférence dans les poètes ce qui rappelait la brièveté de la vie humaine. Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort. Il est assez singulier que cette impression se soit affaiblie précisément à mesure que les années se sont accumulées sur moi. Serait-ce parce qu'il y a dans l'espérance quelque chose de douteux, et que, lorsqu'elle se retire de la carrière de l'homme, cette carrière prend un caractère plus sévère, mais plus positif? Serait-ce que la vie semble d'autant plus réelle que toutes les illusions disparaissent, comme la cime des rochers se dessine mieux dans l'horizon lorsque les nuages se dissipent?

je me rendis, en quittant Gottingue, dans la petite ville de D***. Cette ville était la résidence d'un prince qui, comme la plupart de ceux de l'Allemagne, gouvernait avec douceur un pays de peu d'étendue, protégeait les hommes éclairés qui venaient s'y fixer, laissait à toutes les opinions une liberté parfaite, mais qui, borné par l'ancien usage à la société de ses courtisans, ne rassemblait par là même autour de lui que des hommes en grande partie insignifiants ou médiocres. Je fus accueilli dans cette cour avec la curiosité qu'inspire naturellement tout étranger qui vient rompre le cercle de la monotonie et de l'étiquette. Pendant quelques mois je ne remarquai rien qui pût captiver mon attention. J'étais reconnaissant de l'obligeance qu'on me témoignait; mais tantôt ma timidité m'empêchait d'en profiter, tantôt la fatigue d'une agitation sans but me faisait préférer la solitude aux plaisirs insipides que l'on m'invitait à partager. Je n'avais de haine contre personne, mais peu de gens m'inspiraient de l'intérêt; or les hommes se blessent de l'indifférence, ils l'attribuent à la malveillance ou à l'affectation; ils ne veulent pas croire qu'on s'ennuie avec eux naturellement. Quelquefois je cherchais à contraindre mon ennui; je me réfugiais dans une taciturnité profonde: on prenait cette taciturnité pour du dédain. D'autres fois, lassé-moi-même de mon silence, je me laissais aller à quelques plaisanteries, et mon esprit, mis en mouvement, m'entraînait au delà de toute mesure... Je révélais en un jour tous les ridicules que j'avais observés durant un mois. Les confidents de mes épanchements subits et involontaires ne m'en savaient aucun gré et avaient raison; car c'était le besoin de parler qui me saisissait, et non la confiance. J'avais contracté dans mes conversations avec la femme qui la première avait développé mes idées une insurmontable aversion pour toutes les maximes communes et pour toutes les formules dogmatiques. Lors donc que j'entendais la médiocrité disserter avec complaisance sur des principes bien établis, bien incontestables en fait de morale, de convenances ou de religion, choses qu'elle met assez volontiers sur la même ligne, je me sentais poussé à la contredire, non que j'eusse adopté des opinions opposées, mais parce que j'étais impatient d'une conviction si ferme et si lourde. Je ne sais quel instinct m'avertissait, d'ailleurs, de me défier de ces axiomes généraux si exempts de

toute restriction, si purs de toute nuance. Les sots font de leur morale une masse compacte et indivisible, pour qu'elle se mêle le moins possible avec leurs actions et les laisse libres dans tous les détails.

Je me donnai bientôt, par cette conduite, une grande réputation de légèreté, de persiflage, de méchanceté. Mes paroles amères furent considérées comme des preuves d'une âme haineuse, mes plaisanteries comme des attentats contre tout ce qu'il y avait de plus respectable. Ceux dont j'avais eu le tort de me moquer trouvaient commode de faire cause commune avec les principes qu'ils m'accusaient de révoquer en doute: parce que sans le vouloir je les avais fait rire aux dépens les uns des autres, tous se réunirent contre moi. On eût dit qu'en faisant remarquer leurs ridicules, je trahissais une confiance qu'ils m'avaient faite. On eût dit qu'en se montrant à mes yeux tels qu'ils étaient, ils avaient obtenu de ma part la promesse du silence: je n'avais point la conscience d'avoir accepté ce traité trop onéreux. Ils avaient trouvé du plaisir à se donner ample carrière: j'en trouvais à les observer et à les décrire; et ce qu'ils appelaient une perfidie me paraissait un dédommagement tout innocent et très légitime.

Je ne veux point ici me justifier: j'ai renoncé depuis longtemps à cet usage frivole et facile d'un esprit sans expérience; je veux simplement dire, et cela pour d'autres que pour moi qui suis maintenant à l'abri du monde, qu'il faut du temps pour s'accoutumer à l'espèce humaine, telle que l'intérêt, l'affectation, la vanité, la peur nous l'ont faite. L'étonnement de la première jeunesse, à l'aspect d'une société si factice et si travaillée, annonce plutôt un cœur naturel qu'un esprit méchant. Cette société d'ailleurs n'a rien à en craindre. Elle pèse tellement sur nous, son influence sourde est tellement puissante, qu'elle ne tarde pas à nous façonner d'après le moule universel. Nous ne sommes plus surpris alors que de notre ancienne surprise, et nous nous trouvons bien sous notre nouvelle forme, comme l'on finit par respirer librement dans un spectacle encombré par la foule, tandis qu'en y entrant on n'y respirait qu'avec effort.

Si quelques-uns échappent à cette destinée générale, ils renferment en eux-mêmes leur dissentiment secret; ils aperçoivent dans la plupart des ridicules le germe des vices: ils n'en plaisantent plus, parce que le mépris remplace la moquerie, et que le mépris est silencieux.

Il s'établit donc, dans le petit public qui m'environnait, une inquiétude vague sur mon caractère. On ne pouvait citer aucune action condamnable; on ne pouvait même m'en contester quelques-unes qui semblaient annoncer de la générosité ou du dévouement; mais on disait que j'étais un homme immoral, un homme peu sûr: deux épithètes heureusement inventées pour insinuer les faits qu'on ignore, et laisser deviner ce qu'on ne sait pas.

Chapitre II

Distrait, inattentif, ennuyé, je ne m'apercevais point de l'impression que je produisais, et je partageais mon temps entre des études que j'interrompais souvent, des projets que je n'exécutais pas, des plaisirs qui ne m'intéressaient guère, lorsqu'une circonstance très frivole en apparence produisit dans ma disposition une révolution importante.

Un jeune homme avec lequel j'étais assez lié cherchait depuis quelques mois à plaire à l'une des femmes les moins insipides de la société dans laquelle nous vivions: j'étais le confident très désintéressé de son entreprise. Après de longs efforts il parvint à se faire aimer; et, comme il ne m'avait point caché ses revers et ses peines, il se crut obligé de me communiquer ses succès: rien n'égalait ses transports et l'excès de sa joie. Le spectacle d'un tel bonheur me fit regretter de n'en avoir pas essayé encore; je n'avais point eu jusqu'alors de

liaison de femme qui pût flatter mon amour-propre; un nouvel avenir parut se dévoiler à mes yeux; un nouveau besoin se fit sentir au fond de mon coeur. Il y avait dans ce besoin beaucoup de vanité sans doute, mais il n'y avait pas uniquement de la vanité; il y en avait peut-être moins que je ne le croyais moi-même. Les sentiments de l'homme sont confus et mélangés; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation; et la parole, toujours trop grossière et trop générale, peut bien servir à les désigner, mais ne sert jamais à les définir.

J'avais, dans la maison de mon père, adopté sur les femmes un système assez immoral. Mon père, bien qu'il observât strictement les convenances extérieures, se permettait assez fréquemment des propos légers sur les liaisons d'amour: il les regardait comme des amusements, sinon permis, du moins excusables, et considérait le mariage seul sous un rapport sérieux. Il avait pour principe qu'un jeune homme doit éviter avec soin de faire ce qu'on nomme une folie, c'est-à-dire de contracter un engagement durable avec une personne qui rie fût pas parfaitement son égale pour la fortune, la naissance et les avantages extérieurs; mais du reste, toutes les femmes, aussi longtemps qu'il ne s'agissait pas de les épouser, lui paraissaient pouvoir, sans inconvénient, être prises, puis être quittées; et je l'avais vu sourire avec une sorte d'approbation à cette parodie d'un mot connu: Cela leur fait si peu de mal, et à nous tant de plaisir!

L'on ne sait pas assez combien, dans la première jeunesse, les mots de cette espèce font une impression profonde, et combien à un âge où toutes les opinions sont encore douteuses et vacillantes, les enfants s'étonnent de voir contredire, par des plaisanteries que tout le monde applaudit, les règles directes qu'on leur a données. Ces règles ne sont plus à leurs yeux que des formules banales que leurs parents sont convenus de leur répéter pour l'acquit de leur conscience, et les plaisanteries leur semblent renfermer le véritable secret de la vie.

Tourmenté d'une émotion vague, je veux être aimé, me disais-je, et je regardais autour de moi; je ne voyais personne qui m'inspirât de l'amour, personne qui me parût susceptible d'en prendre; j'interrogeais mon coeur et mes goûts: je ne me sentais aucun mouvement de préférence. Je m'agitais ainsi intérieurement, lorsque je fis connaissance avec le comte de P***, homme de quarante ans, dont la famille était alliée à la mienne. Il me proposa de venir le voir. Malheureuse visite! Il avait chez lui sa maîtresse, une Polonoise, célèbre par sa beauté, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse. Cette femme, malgré sa situation désavantageuse, avait montré dans plusieurs occasions un caractère distingué. Sa famille, assez illustre en Pologne, avait été ruinée dans les troubles de cette contrée. Son père avait été proscrit; sa mère était allée chercher un asile en France, et y avait mené sa fille, qu'elle avait laissée, à sa mort, dans un isolement complet. Le comte de P*** en était devenu amoureux. J'ai toujours ignoré comment s'était formée une liaison qui, lorsque j'ai vu pour la première fois Ellénore, était, dès longtemps, établie et pour ainsi dire consacrée. La fatalité de sa situation ou l'inexpérience de son âge l'avaient-elles jetée dans une carrière qui répugnait également à son éducation, à ses habitudes et à la fierté qui faisait une partie très remarquable de son caractère? Ce que je sais, ce que tout le monde a su, c'est que la fortune du comte de P*** ayant été presque entièrement détruite et sa liberté menacée, Ellénore lui avait donné de telles preuves de dévouement, avait rejeté avec un tel mépris les offres les plus brillantes, avait partagé ses périls et sa pauvreté avec tant de zèle et même de joie, que la sévérité la plus scrupuleuse ne pouvait s'empêcher de rendre justice à la pureté de ses motifs et au désintéressement de sa conduite. C'était à son activité, à son courage, à sa raison, aux sacrifices de tout genre qu'elle avait supportés sans se plaindre, que son amant devait d'avoir recouvré une partie de ses biens. Ils étaient venus s'établir à D*** pour y suivre un procès qui pouvait rendre entièrement au comte de P*** son ancienne opulence, et comptaient y rester environ deux ans.

Ellénore n'avait qu'un esprit ordinaire mais ses idées étaient justes, et ses expressions, toujours simples, étaient quelquefois frappantes par la noblesse et l'élévation de ses sentiments. Elle avait beaucoup de préjugés; mais tous ses préjugés étaient en sens inverse de son intérêt. Elle attachait le plus grand prix à la régularité de la conduite, précisément parce que la sienne n'était pas régulière suivant les notions reçues. Elle était très religieuse, parce que la religion condamnait rigoureusement son genre de vie. Elle repoussait sévèrement dans la conversation tout ce qui n'aurait paru à d'autres femmes que des plaisanteries innocentes, parce qu'elle craignait toujours qu'on ne se crût autorisé par son état à lui en adresser de déplacées. Elle aurait désiré ne recevoir chez elle que des hommes du rang le plus élevé et de moeurs irréprochables, parce que les femmes, à qui elle frémissait d'être comparée, se forment d'ordinaire une société mélangée, et, se résignant à la perte de la considération, ne cherchent dans leurs relations que l'amusement. Ellénore, en un mot, était en lutte constante avec sa destinée. Elle protestait, pour ainsi dire, par chacune de ses actions et de ses paroles, contre la classe dans laquelle elle se trouvait rangée; et comme elle sentait que la réalité était plus forte qu'elle, et que ses efforts ne changeaient rien à sa situation, elle était fort malheureuse. Elle élevait deux enfants qu'elle avait eus du comte de P*** avec une austérité excessive. On eût dit quelquefois qu'une révolte secrète se mêlait à l'attachement plutôt passionné que tendre qu'elle leur montrait, et les lui rendait en quelque sorte importuns. Lorsqu'on lui faisait à bonne intention quelque remarque sur ce que ses enfants grandissaient, sur les talents qu'ils promettaient d'avoir, sur la carrière qu'ils auraient à suivre, on la voyait pâlir de l'idée qu'il faudrait qu'un jour elle leur avouât leur naissance. Mais le moindre danger, une heure d'absence, la ramenait à eux avec une anxiété où l'on démêlait une espèce de remords, et le désir de leur donner par ses caresses le bonheur qu'elle n'y trouvait pas elle-même. Cette opposition entre ses sentiments et la place qu'elle occupait dans le monde avait rendu son humeur fort inégale. Souvent elle était rêveuse et taciturne; quelquefois elle parlait avec impétuosité. Comme elle était tourmentée d'une idée particulière, au milieu de la conversation la plus générale, elle ne restait jamais parfaitement calme. Mais, par cela même, il y avait dans sa manière quelque chose de fougueux et d'inattendu qui la rendait plus piquante qu'elle n'aurait dû l'être naturellement. La bizarrerie de sa position suppléait en elle à la nouveauté des idées. On l'examinait avec intérêt et curiosité Comme un bel orage.

Offerte à mes regards dans un moment où mon coeur avait besoin d'amour, ma vanité de succès, Ellénore me parut une conquête digne de moi. Elle-même trouva du plaisir dans la société d'un homme différent de ceux qu'elle avait vus jusqu'alors. Son cercle s'était composé de quelques amis ou parents de son amant et de leurs femmes, que l'ascendant du comte de P*** avait forcées à recevoir sa maîtresse. Les maris étaient dépourvus de sentiments aussi bien que d'idées; les femmes ne différaient de leurs maris que par une médiocrité plus inquiète et plus agitée, parce qu'elles n'avaient pas, comme eux, cette tranquillité d'esprit qui résulte de l'occupation et de la régularité des affaires. Une plaisanterie plus légère, une conversation plus variée, un mélange particulier de mélancolie et de gaieté, de découragement et d'intérêt, d'enthousiasme et d'ironie étonnèrent et attachèrent Ellénore. Elle parlait plusieurs langues, imparfaitement à la vérité, mais toujours avec vivacité, quelquefois avec grâce. Ses idées semblaient se faire jour à travers les obstacles, et sortir de cette lutte plus agréables, plus naïves et plus neuves; car les idiomes étrangers rajeunissent les pensées, et les débarrassent de ces tournures qui les font paraître tour à tour communes et affectées. Nous lisions ensemble des poètes anglais; nous nous promenions ensemble. J'allais souvent la voir le matin; j'y retournais le soir; je causais avec elle sur mille sujets.

Je pensais faire, en observateur froid et impartial, le tour de son caractère et de son esprit; mais chaque mot qu'elle disait me semblait revêtu d'une grâce inexplicable. Le dessein de lui

plaire, mettant dans ma vie un nouvel intérêt, animait mon existence d'une manière inusitée. J'attribuais à son charme cet effet presque magique: j'en aurais joui plus complètement encore sans l'engagement que j'avais pris envers mon amour-propre. Cet amour propre était en tiers entre Ellénore et moi. Je me croyais comme obligé de marcher au plus vite vers le but que je m'étais proposé: je ne me livrais donc pas sans réserve à mes impressions. Il me tardait d'avoir parlé, car il me semblait que je n'avais qu'à parler pour réussir. Je ne croyais point aimer Ellénore; mais déjà je n'aurais pu me résigner à ne pas lui plaire. Elle m'occupait sans cesse: je formais mille projets; j'inventais mille moyens de conquête, avec cette fatuité sans expérience qui se croit sûre du succès parce qu'elle n'a rien essayé.

Cependant une invincible timidité m'arrêtait: tous mes discours expiraient sur mes lèvres, ou se terminaient tout autrement que je ne l'avais projeté. Je me débattais intérieurement: j'étais indigné contre moi-même.

Je cherchai enfin un raisonnement qui pût me tirer de cette lutte avec honneur à mes propres yeux. Je me dis qu'il ne fallait rien précipiter, qu'Ellénore était trop peu préparée à l'aveu que je méditais, et qu'il valait mieux attendre encore. Presque toujours, pour vivre en repos avec nous-mêmes, nous travestissons en calculs et en systèmes nos impuissances ou nos faiblesses: cela satisfait cette portion de nous qui est, pour ainsi dire, spectatrice de l'autre.

Cette situation se prolongea. Chaque jour, je fixais le lendemain comme l'époque invariable d'une déclaration positive, et chaque lendemain s'écoulait comme la veille. Ma timidité me quittait dès que je m'éloignais d'Ellénore; je reprenais alors mes plans habiles et mes profondes combinaisons: mais à peine me retrouvais-je auprès d'elle, que je me sentais de nouveau tremblant et troublé. Quiconque aurait lu dans mon coeur, en son absence, m'aurait pris pour un séducteur froid et peu sensible; quiconque m'eût aperçu à ses côtés eût cru reconnaître en moi un amant novice, interdit et passionné. L'on se serait également trompé dans ces deux jugements: il n'y a point d'unité complète dans l'homme, et presque jamais personne n'est tout à fait sincère ni tout à fait de mauvaise foi.

Convaincu par ces expériences réitérées que je n'aurais jamais le courage de parler à Ellénore, je me déterminai à lui écrire. Le comte de P*** était absent. Les combats que j'avais livrés longtemps à mon propre caractère, l'impatience que j'éprouvais de n'avoir pu le surmonter, mon incertitude sur le succès de ma tentative, jetèrent dans ma lettre une agitation qui ressemblait fort à l'amour. Echauffé d'ailleurs que j'étais par mon propre style, je ressentais, en finissant d'écrire, un peu de la passion que j'avais cherché à exprimer avec toute la force possible.

Ellénore vit dans ma lettre ce qu'il était naturel d'y voir, le transport passager d'un homme qui avait dix ans de moins qu'elle, dont le coeur s'ouvrait à des sentiments qui lui étaient encore inconnus, et qui méritait plus de pitié que de colère. Elle me répondit avec bonté, me donna des conseils affectueux, m'offrit une amitié sincère, mais me déclara que, jusqu'au retour du comte de P***, elle ne pourrait me recevoir.

Cette réponse me bouleversa. Mon imagination, s'irritant de l'obstacle, s'empara de toute mon existence. L'amour, qu'une heure auparavant je m'applaudissais de feindre, je crus tout à coup l'éprouver avec fureur. Je courus chez Ellénore; on me dit qu'elle était sortie. Je lui écrivis; je la suppliai de m'accorder une dernière entrevue; je lui peignis en termes déchirants mon désespoir, les projets funestes que m'inspirait sa cruelle détermination. Pendant une grande partie du jour, j'attendis vainement une réponse. Je ne calmai mon inexprimable souffrance qu'en me répétant que le lendemain je braverais toutes les difficultés pour pénétrer jusqu'à Ellénore et pour lui parler. On m'apporta le soir quelques mots d'elle: ils étaient doux. Je crus y remarquer une impression de regret et de tristesse; mais elle

persistait dans sa résolution, qu'elle m'annonçait comme inébranlable. Je me présentai de nouveau chez elle le lendemain. Elle était partie pour une campagne dont ses gens ignoraient le nom. Ils n'avaient même aucun moyen de lui faire parvenir des lettres.

Je restai longtemps immobile à sa porte, n'imaginant plus aucune chance de la retrouver. J'étais étonné moi-même de ce que je souffrais. Ma mémoire me retraçait les instants où je m'étais dit que je n'aspirais qu'à un succès; que ce n'était qu'une tentative à laquelle je renoncerais sans peine. Je ne concevais rien à la douleur violente, indomptable, qui déchirait mon coeur. Plusieurs jours se passèrent de la sorte. J'étais également incapable de distraction et d'étude. J'errais sans cesse devant la porte d'Ellénore. Je me promenais dans la ville, comme si, au détour de chaque rue, j'avais pu espérer de la rencontrer. Un matin, dans une de ces courses sans but qui servaient à remplacer mon agitation par de la fatigue, j'aperçus la voiture du comte de P***, qui revenait de son voyage. Il me reconnut et mit pied à terre. Après quelques phrases banales, je lui parlai, en déguisant mon trouble, du départ subit d'Ellénore. "Oui, me dit-il, une de ses amies, à quelques lieues d'ici, a éprouvé je ne sais quel événement fâcheux qui a fait croire à Ellénore que ses consolations lui seraient utiles. Elle est partie sans me consulter. C'est une personne que tous ses sentiments dominent, et dont l'âme, toujours active, trouve presque du repos dans le dévouement. Mais sa présence ici m'est trop nécessaire; je vais lui écrire: elle reviendra sûrement dans quelques jours."

Cette assurance me calma; je sentis ma douleur s'apaiser. Pour la première fois depuis le départ d'Ellénore je pus respirer sans peine. Son retour fut moins prompt que ne l'espérait le comte de P***. Mais j'avais repris ma vie habituelle, et l'angoisse que j'avais éprouvée commençait à se dissiper, lorsqu'au bout d'un mois M. de P*** me fit avertir qu'Ellénore devait arriver le soir. Comme il mettait un grand prix à lui maintenir dans la société la place que son caractère méritait, et dont sa situation semblait l'exclure, il avait invité à souper plusieurs femmes de ses parentes et de ses amies qui avaient consenti à voir Ellénore.

Mes souvenirs reparurent, d'abord confus, bientôt plus vifs. Mon amour-propre s'y mêlait. J'étais embarrassé, humilié, de rencontrer une femme qui m'avait traité comme un enfant. Il me semblait la voir, souriant à mon approche de ce qu'une courte absence avait calmé l'effervescence d'une jeune tête; et je démêlais dans ce sourire une sorte de mépris pour moi. Par degrés mes sentiments se réveillèrent. Je m'étais levé, ce jour-là même, ne songeant plus à Ellénore; une heure après avoir reçu la nouvelle de son arrivée, son image errait devant mes yeux, régnait sur mon coeur, et j'avais la fièvre de la crainte de ne pas la voir.

Je restai chez moi toute la journée; je m'y tins, pour ainsi dire, caché; je tremblais que le moindre mouvement ne prévint notre rencontre. Rien pourtant n'était plus simple, plus certain, mais je la désirais avec tant d'ardeur, qu'elle me paraissait impossible. L'impatience me dévorait: à tous les instants je consultais ma montre. J'étais obligé d'ouvrir la fenêtre pour respirer; mon sang me brûlait en circulant dans mes veines.

Enfin j'entendis sonner l'heure à laquelle je devais me rendre chez le comte. Mon impatience se changea tout à coup en timidité; je m'habillai lentement; je ne me sentais plus pressé d'arriver: j'avais un tel effroi que mon attente ne fût déçue, un sentiment si vif de la douleur que je courais risque d'éprouver, que j'aurais consenti volontiers à tout ajourner.

Il était assez tard lorsque j'entrai chez M. de P***. J'aperçus Ellénore assise au fond de la chambre; je n'osais avancer; il me semblait que tout le monde avait les yeux fixés sur moi. J'allai me cacher dans un coin du salon, derrière un groupe d'hommes qui causaient. De là je contemplais Ellénore: elle me parut légèrement changée, elle était plus pâle que de coutume.

Le comte me découvrit dans l'espace de retraite où je m'étais réfugié; il vint à moi, me prit par la main et me conduisit vers Ellénore. "Je vous présente, lui dit-il en riant, l'un des hommes que votre départ inattendu a le plus étonné." Ellénore parlait à une femme placée à côté d'elle. Lorsqu'elle me vit, ses paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres; elle demeura tout interdite: je l'étais beaucoup moi-même.

On pouvait nous entendre, j'adressai à Ellénore des questions indifférentes. Nous reprîmes tous deux une apparence de calme. On annonça qu'on avait servi; j'offris à Ellénore mon bras, qu'elle ne put refuser. "Si vous ne me promettez pas, lui dis-je en la conduisant, de me recevoir demain chez vous à onze heures, je pars à l'instant, j'abandonne mon pays, ma famille et mon père, je romps tous mes liens, j'abjure tous mes devoirs, et je vais, n'importe où, finir au plus tôt une vie que vous vous plaisez à empoisonner. - Adolphe! me répondit-elle; et elle hésitait. Je fis un mouvement pour m'éloigner. Je ne sais ce que mes traits exprimèrent, mais je n'avais jamais éprouvé de contraction si violente.

Ellénore me regarda. Une terreur mêlée d'affection se peignit sur sa figure. "Je vous recevrai demain, me dit-elle, mais je vous conjure..." Beaucoup de personnes nous suivaient, elle ne put achever sa phrase. Je pressai sa main de mon bras; nous nous mîmes à table.

J'aurais voulu m'asseoir à côté d'Ellénore, mais le maître de la maison l'avait autrement décidé: je fus placé à peu près vis-à-vis d'elle. Au commencement du souper, elle était rêveuse. Quand on lui adressait la parole, elle répondait avec douceur; mais elle retombait bientôt dans la distraction. Une de ses amies, frappée de son silence et de son abattement, lui demanda si elle était malade. "Je n'ai pas été bien dans ces derniers temps, répondit-elle, et même à présent je suis fort ébranlée." J'aspirais à produire dans l'esprit d'Ellénore une impression agréable; je voulais, en me montrant aimable et spirituel, la disposer en ma faveur, et la préparer à l'entrevue qu'elle m'avait accordée. J'essayai donc de mille manières de fixer son attention. Je ramenai la conversation sur des sujets que je savais l'intéresser; nos voisins s'y mêlèrent: j'étais inspiré par sa présence; je parvins à me faire écouter d'elle, je la vis bientôt sourire: j'en ressentis une telle joie, mes regards exprimèrent tant de reconnaissance, qu'elle ne put s'empêcher d'en être touchée. Sa tristesse et sa distraction se dissipèrent: elle ne résista plus au charme secret que répandait dans son âme la vue du bonheur que je lui devais; et quand nous sortîmes de table, nos coeurs étaient d'intelligence comme si nous n'avions jamais été séparés. "Vous voyez, lui dis-je, en lui donnant la main pour rentrer dans le salon, que vous disposez de toute mon existence; que vous ai-je fait pour que vous trouviez du plaisir à la tourmenter?"

Chapitre III

Je passai la nuit sans dormir. Il n'était plus question dans mon âme ni de calculs ni de projets; je me sentais, de la meilleure foi du monde, véritablement amoureux. Ce n'était plus l'espoir du succès qui me faisait agir: le besoin de voir celle que j'aimais, de jouir de sa présence, me dominait exclusivement. Onze heures sonnèrent, je me rendis auprès d'Ellénore; elle m'attendait. Elle voulut parler: je lui demandai de m'écouter. Je m'assis auprès d'elle, car je pouvais à peine me soutenir, et je continuai en ces termes, non sans être obligé de m'interrompre souvent:

"Je ne viens point réclamer contre la sentence que vous avez prononcée; je ne viens point rétracter un aveu qui a pu vous offenser: je le voudrais en vain. Cet amour que vous repoussez est indestructible: l'effort même que je fais dans ce moment pour vous parler avec un peu de calme est une preuve de la violence d'un sentiment qui vous blesse. Mais ce n'est plus pour vous en entretenir que je vous ai priée de m'entendre; c'est, au contraire, pour vous

demander de l'oublier, de me recevoir comme autrefois, d'écarter le souvenir d'un instant de délire, de ne pas me punir de ce que vous savez un secret que j'aurais dû renfermer au fond de mon âme. Vous connaissez ma situation, ce caractère qu'on dit bizarre et sauvage, ce coeur étranger à tous les intérêts du monde, solitaire au milieu des hommes, et qui souffre pourtant de l'isolement auquel il est condamné. Votre amitié me soutenait: sans cette amitié je ne puis vivre. J'ai pris l'habitude de vous voir; vous avez laissé naître et se former cette douce habitude: qu'ai-je fait pour perdre cette unique consolation d'une existence si triste et si sombre? Je suis horriblement malheureux; je n'ai plus le courage de supporter un si long malheur; je n'espère rien, je ne demande rien, je ne veux que vous voir: mais je dois vous voir s'il faut que je vive."

Ellénore gardait le silence. "Que craignez-vous? repris-je. Qu'est-ce que j'exige? Ce que vous accordez à tous les indifférents. Est-ce le monde que vous redoutez? Ce monde, absorbé dans ses frivolités solennelles, ne lira pas dans un coeur tel que le mien. Comment ne serais-je pas prudent? N'y va-t-il pas de ma vie? Ellénore, rendez-vous à ma prière: vous y trouverez quelque douceur. Il y aura pour vous quelque charme à être aimée ainsi, à me voir auprès de vous, occupé de vous seule, n'existant que pour vous, vous devant toutes les sensations de bonheur dont je suis encore susceptible, arraché par votre présence à la souffrance et au désespoir."

Je poursuivis longtemps de la sorte, levant toutes les objections, retournant de mille manières tous les raisonnements qui plaidaient en ma faveur. J'étais si soumis, si résigné, je demandais si peu de chose, j'aurais été si malheureux d'un refus!

Ellénore fut émue. Elle m'imposa plusieurs conditions. Elle ne consentit à me recevoir que rarement, au milieu d'une société nombreuse, avec l'engagement que je ne lui parlerais jamais d'amour. Je promis ce qu'elle voulut. Nous étions contents tous les deux: moi, d'avoir reconquis le bien que j'avais été menacé de perdre, Ellénore, de se trouver à la fois généreuse, sensible et prudente.

Je profitai dès le lendemain de la permission que j'avais obtenue; je continuai de même les jours suivants. Ellénore ne songea plus à la nécessité que mes visites fussent peu fréquentes: bientôt rien ne lui parut plus simple que de me voir tous les jours. Dix ans de fidélité avaient inspiré à M. de P*** une confiance entière; il laissait à Ellénore la plus grande liberté. Comme il avait eu à lutter contre l'opinion qui voulait exclure sa maîtresse du monde où il était appelé à vivre, il aimait à voir s'augmenter la société d'Ellénore; sa maison remplie constatait à ses yeux son propre triomphe sur l'opinion.

Lorsque j'arrivais, j'apercevais dans les regards d'Ellénore une expression de plaisir. Quand elle s'amusait dans la conversation, ses yeux se tournaient naturellement vers moi. L'on ne racontait rien d'intéressant qu'elle ne m'appelât pour l'entendre. Mais elle n'était jamais seule: des soirées entières se passaient sans que je pusse lui dire autre chose en particulier que quelques mots insignifiants ou interrompus. Je ne tardai pas à m'irriter de tant de contrainte. Je devins sombre, taciturne, inégal dans mon humeur, amer dans mes discours. Je me contenais à peine lorsqu'un autre que moi s'entretenait à part avec Ellénore; j'interrompais brusquement ces entretiens. Il m'importait peu qu'on pût s'en offenser, et je n'étais pas toujours arrêté par la crainte de la compromettre. Elle se plaignit à moi de ce changement. "Que voulez-vous? lui dis-je avec impatience: vous croyez sans doute avoir fait beaucoup pour moi; je suis forcé de vous dire que vous vous trompez. Je ne conçois rien à votre nouvelle manière d'être. Autrefois vous viviez retirée; vous fuyiez une société fatigante; vous évitiez ces éternelles conversations qui se prolongent précisément parce qu'elles ne devraient jamais commencer. Aujourd'hui votre porte est ouverte à la terre entière. On dirait qu'en vous demandant de me recevoir, j'ai obtenu pour tout l'univers la même faveur que

pour moi. Je vous l'avoue, en vous voyant jadis si prudente, je ne m'attendais pas à vous trouver si frivole."

Je démêlai dans les traits d'Ellénore une impression de mécontentement et de tristesse. "Chère Ellénore, lui dis-je en me radoucissant tout à coup, ne mérité-je donc pas d'être distingué des mille importuns qui vous assiègent? L'amitié n'a-t-elle pas ses secrets? N'est-elle pas ombrageuse et timide au milieu du bruit et de la foule?"

Ellénore craignait, en se montrant inflexible, de voir se renouveler des imprudences qui l'alarmaient pour elle et pour moi. L'idée de rompre n'approchait plus de son coeur: elle consentit à me recevoir quelquefois seule.

Alors se modifièrent rapidement les règles sévères qu'elle m'avait prescrites. Elle me permit de lui peindre mon amour; elle se familiarisa par degrés avec ce langage: bientôt elle m'avoua qu'elle m'aimait.

Je passai quelques heures à ses pieds, me proclamant le plus heureux des hommes, lui prodiguant mille assurances de tendresse, de dévouement et de respect éternel. Elle me raconta ce qu'elle avait souffert en essayant de s'éloigner de moi; que de fois elle avait espéré que je la découvrirais malgré ses efforts; comment le moindre bruit qui frappait ses oreilles lui paraissait annoncer mon arrivée; quel trouble, quelle joie, quelle crainte elle avait ressentis en me revoyant; par quelle défiance d'elle-même pour concilier le penchant de son coeur avec la prudence, elle s'était livrée aux distractions du monde, et avait recherché la foule qu'elle fuyait auparavant. Je lui faisais répéter les plus petits détails, et cette histoire de quelques semaines nous semblait être celle d'une vie entière. L'amour supplée aux longs souvenirs, par une sorte de magie. Toutes les autres affections ont besoin du passé: l'amour crée, comme par enchantement, un passé dont il nous entoure. Il nous donne, pour ainsi dire, la conscience d'avoir vécu, durant des années, avec un être qui naguère nous était presque étranger. L'amour n'est qu'un point lumineux, et néanmoins il semble s'emparer du temps. Il y a peu de jours qu'il n'existait pas, bientôt il n'existera plus; mais, tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, comme sur celle qui doit le suivre.

Ce calme pourtant dura peu. Ellénore était d'autant plus en garde contre sa faiblesse qu'elle était poursuivie du souvenir de ses fautes: et mon imagination, mes désirs, une théorie de fatuité dont je ne m'apercevais pas moi-même se révoltaient contre un tel amour. Toujours timide, souvent irrité, je me plaignais, je m'emportais, j'accablais Ellénore de reproches. Plus d'une fois elle forma le projet de briser un lien qui ne répandait sur sa vie que de l'inquiétude et du trouble; plus d'une fois je l'apaisai par mes supplications, mes désaveux et mes pleurs.

"Ellénore, lui écrivais-je un jour, vous ne savez pas tout ce que je souffre. Près de vous, loin de vous, je suis également malheureux. Pendant les heures qui nous séparent, j'erre au hasard, courbé sous le fardeau d'une existence que je ne sais comment supporter. La société m'importune, la solitude m'accable. Ces indifférents qui m'observent, qui ne connaissent rien de ce qui m'occupe, qui me regardent avec une curiosité sans intérêt, avec un étonnement sans pitié, ces hommes qui osent me parler d'autre chose que de vous, portent dans mon sein une douleur mortelle. Je les fuis; mais, seul, je cherche en vain un air qui pénètre dans ma poitrine oppressée. Je me précipite sur cette terre qui devrait s'entr'ouvrir pour m'engloutir à jamais; je pose ma tête sur la pierre froide qui devrait calmer la fièvre ardente qui me dévore. Je me traîne vers cette colline d'où l'on aperçoit votre maison; je reste là, les yeux fixés sur cette retraite que je n'habiterai jamais avec vous. Et si je vous avais rencontrée plus tôt, vous auriez pu être à moi! J'aurais serré dans mes bras la seule créature que la nature ait formée pour mon coeur, pour ce coeur qui a tant souffert parce qu'il vous cherchait et qu'il ne vous a trouvée que trop tard! Lorsque enfin ces heures

de délire sont passées, lorsque le moment arrive où je puis vous voir, je prends en tremblant la route de votre demeure. Je crains que tous ceux qui me rencontrent ne devinent les sentiments que je porte en moi; je m'arrête; je marche à pas lents: je retarde l'instant du bonheur, de ce bonheur que tout menace, que je me crois toujours sur le point de perdre; bonheur imparfait et troublé, contre lequel conspirent peut-être à chaque minute et les événements funestes et les regards jaloux, et les caprices tyranniques, et votre propre volonté. Quand je touche au seuil de votre porte, quand je l'entr'ouvre, une nouvelle terreur me saisit: je m'avance comme un coupable, demandant grâce à tous les objets qui frappent ma vue, comme si tous étaient ennemis, comme si tous m'enviaient l'heure de félicité dont je vais encore jouir. Le moindre son m'effraie, le moindre mouvement autour de moi m'épouvante, le bruit même de mes pas me fait reculer. Tout près de vous, je crains encore quelque obstacle qui se place soudain entre vous et moi. Enfin je vous vois, je vous vois et je respire, et je vous contemple et je m'arrête, comme le fugitif qui touche au sol protecteur qui doit le garantir de la mort. Mais alors même, lorsque tout mon être s'élançait vers vous, lorsque j'aurais un tel besoin de me reposer de tant d'angoisses, de poser ma tête sur vos genoux, de donner un libre cours à mes larmes, il faut que je me contraigne avec violence, que même auprès de vous je vive encore d'une vie d'effort: pas un instant d'épanchement, pas un instant d'abandon! Vos regards m'observent. Vous êtes embarrassée, presque offensée de mon trouble. Je ne sais quelle gêne a succédé à ces heures délicieuses où du moins vous m'avouiez votre amour. Le temps s'enfuit, de nouveaux intérêts vous appellent: vous ne les oubliez jamais; vous ne retardez jamais l'instant qui m'éloigne. Des étrangers viennent: il n'est plus permis de vous regarder; je sens qu'il faut fuir pour me dérober aux soupçons qui m'entourent. Je vous quitte plus agité, plus déchiré, plus insensé qu'auparavant; je vous quitte, et je retombe dans cet isolement effroyable, où je me débats, sans rencontrer un seul être sur lequel je puisse m'appuyer, me reposer un moment".

Ellénore n'avait jamais été aimée de la sorte. M. de P*** avait pour elle une affection très vraie, beaucoup de reconnaissance pour son dévouement, beaucoup de respect pour son caractère mais il y avait toujours dans sa manière une nuance de supériorité sur une femme qui s'était donnée publiquement à lui sans qu'il l'eût épousée. Il aurait pu contracter des liens plus honorables, suivant l'opinion commune: il ne le lui disait point, il ne se le disait peut-être pas à lui-même; mais ce qu'on ne dit pas n'en existe pas moins, et tout ce qui est se devine. Ellénore n'avait eu jusqu'alors aucune notion de ce sentiment passionné, de cette existence perdue dans la sienne, dont mes fureurs mêmes, mes injustices et mes reproches, n'étaient que des preuves plus irréfragables. Sa résistance avait exalté toutes mes sensations, toutes mes idées: je revenais des emportements qui l'effrayaient, à une soumission, à une tendresse, à une vénération idolâtre. Je la considérais comme une créature céleste. Mon amour tenait du culte, et il avait pour elle d'autant plus de charme qu'elle craignait sans cesse de se voir humiliée dans un sens opposé. Elle se donna enfin tout entière.

Malheur à l'homme qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle! Malheur à qui, dans les bras de la maîtresse qu'il vient d'obtenir, conserve une funeste prescience, et prévoit qu'il pourra s'en détacher! Une femme que son cœur entraîne a, dans cet instant, quelque chose de touchant et de sacré. Ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les sens qui sont corrupteurs; ce sont les calculs auxquels la société nous accoutume, et les réflexions que l'expérience fait naître. J'aimai, je respectai mille fois plus Ellénore après qu'elle se fut donnée. Je marchais avec orgueil au milieu des hommes; je promenais sur eux un regard dominateur. L'air que je respirais était à lui seul une jouissance. Je m'élançais au-devant de la nature, pour la remercier du bienfait inespéré, du bienfait immense qu'elle avait daigné m'accorder.

Chapitre IV

Charme de l'amour, qui pourrait vous peindre! Cette persuasion que nous avons trouvé l'être que la nature avait destiné pour nous, ce jour subit répandu sur la vie, et qui nous semble en expliquer le mystère, cette valeur inconnue attachée aux moindres circonstances, ces heures rapides, dont tous les détails échappent au souvenir par leur douceur même, et qui ne laissent dans notre âme qu'une longue trace de bonheur, cette gaieté folâtre qui se mêle quelquefois sans cause à un attendrissement habituel, tant de plaisir dans la présence, et dans l'absence tant d'espoir, ce détachement de tous les soins vulgaires, cette supériorité sur tout ce qui nous entoure, cette certitude que désormais le monde ne peut nous atteindre où nous vivons, cette intelligence mutuelle qui devine chaque pensée et qui répond à chaque émotion, charme de l'amour, qui vous éprouva ne saurait vous décrire!

M. de P*** fut obligé, pour des affaires pressantes, de s'absenter pendant six semaines. Je passai ce temps chez Ellénore presque sans interruption. Son attachement semblait s'être accru du sacrifice qu'elle m'avait fait. Elle ne me laissait jamais la quitter sans essayer de me retenir. Lorsque je sortais, elle me demandait quand je reviendrais. Deux heures de séparation lui étaient insupportables. Elle fixait avec une précision inquiète l'instant de mon retour. J'y souscrivais avec joie, j'étais reconnaissant, j'étais heureux du sentiment qu'elle me témoignait. Mais cependant les intérêts de la vie commune ne se laissent pas plier arbitrairement à tous nos désirs. Il m'était quelquefois incommode d'avoir tous mes pas marqués d'avance et tous mes moments ainsi comptés. J'étais forcé de précipiter toutes mes démarches, de rompre avec la plupart de mes relations. Je ne savais que répondre à mes connaissances lorsqu'on me proposait quelque partie que, dans une situation naturelle, je n'aurais point eu de motif pour refuser. Je ne regrettais point auprès d'Ellénore ces plaisirs de la vie sociale, pour lesquels je n'avais jamais eu beaucoup d'intérêt, mais j'aurais voulu qu'elle me permît d'y renoncer plus librement. J'aurais éprouvé plus de douceur à retourner auprès d'elle, de ma propre volonté, sans me dire que l'heure était arrivée, qu'elle m'attendait avec anxiété, et sans que l'idée de sa peine vînt se mêler à celle du bonheur que j'allais goûter en la retrouvant. Ellénore était sans doute un vif plaisir dans mon existence, mais elle n'était plus un but: elle était devenue un lien. Je craignais d'ailleurs de la compromettre. Ma présence continuelle devait étonner ses gens, ses enfants, qui pouvaient m'observer. Je tremblais de l'idée de déranger son existence. Je sentais que nous ne pouvions être unis pour toujours, et que c'était un devoir sacré pour moi de respecter son repos: je lui donnais donc des conseils de prudence, tout en l'assurant de mon amour. Mais plus je lui donnais des conseils de ce genre, moins elle était disposée à m'écouter. En même temps je craignais horriblement de l'affliger. Dès que je voyais sur son visage une expression de douleur, sa volonté devenait la mienne: je n'étais à mon aise que lorsqu'elle était contente de moi. Lorsqu'en insistant sur la nécessité de m'éloigner pour quelques instants, j'étais parvenu à la quitter, l'image de la peine que je lui avais causée me suivait partout. Il me prenait une fièvre de remords qui redoublait à chaque minute, et qui enfin devenait irrésistible; je volais vers elle, je me faisais une fête de la consoler, de l'apaiser. Mais à mesure que je m'approchais de sa demeure, un sentiment d'humeur contre cet empire bizarre se mêlait à mes autres sentiments. Ellénore elle-même était violente. Elle éprouvait, je le crois, pour moi ce qu'elle n'avait éprouvé pour personne. Dans ses relations précédentes, son coeur avait été froissé par une dépendance pénible; elle était avec moi dans une parfaite aisance, parce que nous étions dans une parfaite égalité; elle s'était relevée à ses propres yeux par un amour pur de tout calcul, de tout intérêt; elle savait que j'étais bien sûr qu'elle ne m'aimait que pour moi-même. Mais il résultait de son abandon complet avec moi qu'elle ne me déguisait aucun de ses mouvements; et lorsque je rentrais dans sa chambre, impatienté d'y rentrer plus tôt que je ne l'aurais voulu, je la trouvais triste ou irritée. J'avais souffert deux heures loin d'elle de

l'idée qu'elle souffrait loin de moi: je souffrais deux heures près d'elle avant de pouvoir l'apaiser.

Cependant je n'étais pas malheureux; je me disais qu'il était doux d'être aimé, même avec exigence; je sentais que je lui faisais du bien: son bonheur m'était nécessaire, et je me savais nécessaire à son bonheur.

D'ailleurs l'idée confuse que, par la seule nature des choses, cette liaison ne pouvait durer, idée triste sous bien des rapports, servait néanmoins à me calmer dans mes accès de fatigue ou d'impatience. Les liens d'Ellénore avec le comte de P***, la disproportion de nos âges, la différence de nos situations, mon départ que déjà diverses circonstances avaient retardé, mais dont l'époque était prochaine, toutes ces considérations m'engageaient à donner et à recevoir encore le plus de bonheur qu'il était possible: je me croyais sûr des années, je ne disputais pas les jours.

Le comte de P*** revint. Il ne tarda pas à soupçonner mes relations avec Ellénore; il me reçut chaque jour d'un air plus froid et plus sombre. Je parlai vivement à Ellénore des dangers qu'elle courait; je la suppliai de permettre que j'interrompisse pour quelques jours mes visites; je lui représentai l'intérêt de sa réputation, de sa fortune, de ses enfants. Elle m'écouta longtemps en silence; elle était pâle comme la mort. "De manière ou d'autre, me dit-elle enfin, vous partirez bientôt; ne devançons pas ce moment; ne vous mettez pas en peine de moi. Gagnons des jours, gagnons des heures: des jours, des heures, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne sais quel pressentiment me dit, Adolphe, que je mourrai dans vos bras."

Nous continuâmes donc à vivre comme auparavant, moi toujours inquiet, Ellénore toujours triste, le comte de P*** taciturne et soucieux. Enfin la lettre que j'attendais arriva: mon père m'ordonnait de me rendre auprès de lui. Je portai cette lettre à Ellénore. "Déjà! me dit-elle après l'avoir lue; je ne croyais pas que ce fût si tôt." Puis, fondant en larmes, elle me prit la main et elle me dit: "Adolphe, vous voyez que je ne puis vivre sans vous; je ne sais ce qui arrivera de mon avenir, mais je vous conjure de ne pas partir encore: trouvez des prétextes pour rester. Demandez à votre père de vous laisser prolonger votre séjour encore six mois. Six mois, est-ce donc si long?" Je voulus combattre sa résolution; mais elle pleurait si amèrement, et elle était si tremblante, ses traits portaient l'empreinte d'une souffrance si déchirante que je ne pus continuer. Je me jetai à ses pieds, je la serrai dans mes bras, je l'assurai de mon amour, et je sortis pour aller écrire à mon père. J'écrivis en effet avec le mouvement que la douleur d'Ellénore m'avait inspiré. J'alléguai mille causes de retard; je fis ressortir l'utilité de continuer à D*** quelques cours que je n'avais pu suivre à Gottingue; et lorsque j'envoyai ma lettre à la poste, c'était avec ardeur que je désirais obtenir le consentement que je demandais.

Je retournai le soir chez Ellénore. Elle était assise sur un sofa; le comte de P*** était près de la cheminée, et assez loin d'elle; les deux enfants étaient au fond de la chambre, ne jouant pas, et portant sur leurs visages cet étonnement de l'enfance lorsqu'elle remarque une agitation dont elle ne soupçonne pas la cause. J'instruisis Ellénore par un geste que j'avais fait ce qu'elle voulait. Un rayon de joie brilla dans ses yeux, mais ne tarda pas à disparaître. Nous ne disions rien. Le silence devenait embarrassant pour tous trois. "On m'assure, monsieur, me dit enfin le comte, que vous êtes prêt à partir." Je lui répondis que je l'ignorais. "Il me semble, répliqua-t-il, qu'à votre âge, on ne doit pas tarder à entrer dans une carrière; au reste, ajouta-t-il en regardant Ellénore, tout le monde peut-être ne pense pas ici comme moi."

La réponse de mon père ne se fit pas attendre. Je tremblais, en ouvrant sa lettre, de la douleur qu'un refus causerait à Ellénore. Il me semblait même que j'aurais partagé cette

douleur avec une égale amertume; mais en lisant le consentement qu'il m'accordait, tous les inconvénients d'une prolongation de séjour se présentèrent tout à coup à mon esprit. "Encore six mois de gêne et de contrainte! m'écriai-je; six mois pendant lesquels j'offense un homme qui m'avait témoigné de l'amitié, j'expose une femme qui m'aime; je cours le risque de lui ravir la seule situation où elle puisse vivre tranquille et considérée; je trompe mon père; et pourquoi? Pour ne pas braver un instant une douleur qui, tôt ou tard, est inévitable! Ne l'éprouvons-nous pas chaque jour en détail et goutte à goutte, cette douleur? Je ne fais que du mal à Ellénore; mon sentiment, tel qu'il est, ne peut la satisfaire. Je me sacrifie pour elle sans fruit pour son bonheur; et moi, je vis ici sans utilité, sans indépendance, n'ayant pas un instant de libre, ne pouvant respirer une heure en paix." J'entrai chez Ellénore tout occupé de ces réflexions. Je la trouvai seule. "Je reste encore six mois, lui dis-je. - Vous m'annoncez cette nouvelle bien sèchement. - C'est que je crains beaucoup, je l'avoue, les conséquences de ce retard pour l'un et pour l'autre. - Il me semble que pour vous du moins elles ne sauraient être bien fâcheuses. - Vous savez fort bien, Ellénore, que ce n'est jamais de moi que je m'occupe le plus. - Ce n'est guère non plus du bonheur des autres." La conversation avait prit une direction orageuse. Ellénore était blessée de mes regrets dans une circonstance où elle croyait que je devais partager sa joie: je l'étais du triomphe qu'elle avait remporté sur mes résolutions précédentes. La scène devint violente. Nous éclatâmes en reproches mutuels. Ellénore m'accusa de l'avoir trompée, de n'avoir eu pour elle qu'un goût passager, d'avoir aliéné d'elle l'affection du comte; de l'avoir remise, aux yeux du public, dans la situation équivoque dont elle avait cherché toute sa vie à sortir. Je m'irritai de voir qu'elle tournât contre moi ce que je n'avais fait que par obéissance pour elle et par crainte de l'affliger. Je me plaignis de ma vive contrainte, de ma jeunesse consumée dans l'inaction, du despotisme qu'elle exerçait sur toutes mes démarches. En parlant ainsi, je vis son visage couvert tout à coup de pleurs: je m'arrêtai, je revins sur mes pas, je désavouai, j'expliquai. Nous nous embrassâmes: mais un premier coup était porté, une première barrière était franchie. Nous avons prononcé tous deux des mots irréparables; nous pouvions nous taire, mais non les oublier. Il y a des choses qu'on est longtemps sans se dire, mais quand une fois elles sont dites, on ne cesse jamais de les répéter.

Nous vécûmes ainsi quatre mois dans des rapports forcés, quelquefois doux, jamais complètement libres, y rencontrant encore du plaisir, mais n'y trouvant plus de charme. Ellénore cependant ne se détachait pas de moi. Après nos querelles les plus vives, elle était aussi empressée à me revoir, elle fixait aussi soigneusement l'heure de nos entrevues que si notre union eût été la plus paisible et la plus tendre. J'ai souvent pensé que ma conduite même contribuait à entretenir Ellénore dans cette disposition. Si je l'avais aimée comme elle m'aimait, elle aurait eu plus de calme; elle aurait réfléchi de son côté sur les dangers qu'elle bravait. Mais toute prudence lui était odieuse, parce que la prudence venait de moi; elle ne calculait point ses sacrifices, parce qu'elle était occupée à me les faire accepter; elle n'avait pas le temps de se refroidir à mon égard, parce que tout son temps et toutes ses forces étaient employés à me conserver. L'époque fixée de nouveau pour mon départ approchait; et j'éprouvais, en y pensant, un mélange de plaisir et de regret; semblable à ce que ressent un homme qui doit acheter une guérison certaine par une opération douloureuse.

Un matin, Ellénore m'écrivit de passer chez elle à l'instant. "Le comte, me dit-elle, me défend de vous recevoir: je ne veux point obéir à cet ordre tyrannique. J'ai suivi cet homme dans la proscription, j'ai sauvé sa fortune: je l'ai servi dans tous ses intérêts. Il peut se passer de moi maintenant: moi, je ne puis me passer de vous." On devine facilement quelles furent mes instances pour la détourner d'un projet que je ne concevais pas. Je lui parlai de l'opinion du public: "Cette opinion, me répondit-elle, n'a jamais été juste pour moi. J'ai rempli pendant dix ans mes devoirs mieux qu'aucune femme, et cette opinion ne m'en a pas moins repoussée

du rang que je méritais". Je lui rappelai ses enfants. "Mes enfants sont ceux de M. de P***. Il les a reconnus: il en aura soin. Ils seront trop heureux d'oublier une mère dont ils n'ont à partager que la honte." Je redoublai mes prières. "Ecoutez, me dit-elle, si je romps avec le comte, refuserez-vous de me voir? Le refuserez-vous? reprit-elle en saisissant mon bras avec une violence qui me fit frémir. - Non, assurément, lui répondis-je; et plus vous serez malheureuse, plus je vous serai dévoué. Mais considérez... - Tout est considéré, interrompit-elle. Il va rentrer, retirez-vous maintenant; ne revenez plus ici."

Je passai le reste de la journée dans une angoisse inexprimable. Deux jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'Ellénore. Je souffrais d'ignorer son sort; je souffrais même de ne pas la voir, et j'étais étonné de la peine que cette privation me causait. Je désirais cependant qu'elle eût renoncé à la résolution que je craignais tant pour elle, et je commençais à m'en flatter, lorsqu'une femme me remit un billet par lequel Ellénore me priait d'aller la voir dans telle rue, dans telle maison, au troisième étage. J'y courus, espérant encore que, ne pouvant me recevoir chez M. de P***, elle avait voulu m'entretenir ailleurs une dernière fois. Je la trouvai faisant les apprêts d'un établissement durable. Elle vint à moi, d'un air à la fois content et timide, cherchant à lire dans mes yeux mon impression. "Tout est rompu, me dit-elle, je suis parfaitement libre. J'ai de ma fortune particulière soixante-quinze louis de rente; c'est assez pour moi. Vous restez encore ici six semaines. Quand vous partirez, je pourrai peut-être me rapprocher de vous; vous reviendrez peut-être me voir." Et, comme si elle eût redouté une réponse, elle entra dans une foule de détails relatifs à ses projets. Elle chercha de mille manières à me persuader qu'elle serait heureuse, qu'elle ne m'avait rien sacrifié; que le parti qu'elle avait pris lui convenait, indépendamment de moi. Il était visible qu'elle se faisait un grand effort, et qu'elle ne croyait qu'à moitié ce qu'elle me disait. Elle s'étourdissait de ses paroles, de peur d'entendre les miennes; elle prolongeait son discours avec activité pour retarder le moment où mes objections la replongeraient dans le désespoir. Je ne pus trouver dans mon cœur de lui en faire aucune. J'acceptai son sacrifice, je l'en remerciai; je lui dis que j'en étais heureux: je lui dis bien plus encore, je l'assurai que j'avais toujours désiré qu'une détermination irréparable me fit un devoir de ne jamais la quitter; j'attribuai mes indécisions à un sentiment de délicatesse qui me défendait de consentir à ce qui bouleversait sa situation. Je n'eus, en un mot, d'autre pensée que de chasser loin d'elle toute peine, toute crainte, tout regret, toute incertitude sur mon sentiment. Pendant que je lui parlais, je n'envisageais rien au delà de ce but et j'étais sincère dans mes promesses.

Chapitre V

La séparation d'Ellénore et du comte de P*** produisit dans le public un effet qu'il n'était pas difficile de prévoir. Ellénore perdit en un instant le fruit de dix années de dévouement et de constance: on la confondit avec toutes les femmes de sa classe qui se livrent sans scrupule à mille inclinations successives. L'abandon de ses enfants la fit regarder comme une mère dénaturée, et les femmes d'une réputation irréprochable répétèrent avec satisfaction que l'oubli de la vertu la plus essentielle à leur sexe s'étendait bientôt sur toutes les autres. En même temps on la plaignit, pour ne pas perdre le plaisir de me blâmer. On vit dans ma conduite celle d'un séducteur, d'un ingrat qui avait violé l'hospitalité, et sacrifié, pour contenter une fantaisie momentanée, le repos de deux personnes, dont il aurait dû respecter l'une et ménager l'autre. Quelques amis de mon père m'adressèrent des représentations sérieuses; d'autres, moins libres avec moi, me firent sentir leur désapprobation par des insinuations détournées. Les jeunes gens, au contraire, se montrèrent enchantés de l'adresse avec laquelle j'avais supplanté le comte; et, par mille plaisanteries que je voulais en

vain réprimer, ils me félicitèrent de ma conquête et me promirent de m'imiter, je ne saurais peindre ce que j'eus à souffrir et de cette censure sévère et de ces honteux éloges. Je suis convaincu que, si j'avais eu de l'amour pour Ellénore, j'aurais ramené l'opinion sur elle et sur moi. Telle est la force d'un sentiment vrai, que, lorsqu'il parle, les interprétations fausses et les convenances factices se taisent. Mais je n'étais qu'un homme faible, reconnaissant et dominé; je n'étais soutenu par aucune impulsion qui partît du coeur. Je m'exprimais donc avec embarras; je tâchais de finir la conversation; et si elle se prolongeait, je la terminais par quelques mots âpres, qui annonçaient aux autres que j'étais prêt à leur chercher querelle. En effet, j'aurais beaucoup mieux aimé me battre avec eux que de leur répondre.

Ellénore ne tarda pas à s'apercevoir que l'opinion s'élevait contre elle. Deux parentes de M. de P***, qu'il avait forcées par son ascendant à se lier avec elle, mirent le plus grand éclat dans leur rupture; heureuses de se livrer à leur malveillance, longtemps contenue à l'abri des principes austères de la morale. Les hommes continuèrent à voir Ellénore; mais il s'introduisit dans leur ton quelque chose d'une familiarité qui annonçait qu'elle n'était plus appuyée par un protecteur puissant, ni justifiée par une union presque consacrée. Les uns venaient chez elle parce que, disaient-ils, ils l'avaient connue de tout temps; les autres, parce qu'elle était belle encore, et que sa légèreté récente leur avait rendu des prétentions qu'ils ne cherchaient pas à lui déguiser. Chacun motivait sa liaison avec elle; c'est-à-dire que chacun pensait que cette liaison avait besoin d'excuse. Ainsi la malheureuse Ellénore se voyait tombée pour jamais dans l'état dont, toute sa vie, elle avait voulu sortir. Tout contribuait à froisser son âme et à blesser sa fierté. Elle envisageait l'abandon des uns comme une preuve de mépris, l'assiduité des autres comme l'indice de quelque espérance insultante. Elle souffrait de la solitude, elle rougissait de la société. Ah! sans doute, j'aurais dû la consoler; j'aurais dû la serrer contre mon coeur, lui dire: "Vivons l'un pour l'autre, oublions des hommes qui nous méconnaissent, soyons heureux de notre seule estime et de notre seul amour"; je l'essayais aussi; mais que peut, pour ranimer un sentiment qui s'éteint, une résolution prise par devoir?

Ellénore et moi nous dissimulions l'un avec l'autre. Elle n'osait me confier des peines, résultat d'un sacrifice qu'elle savait bien que je ne lui avais pas demandé. J'avais accepté ce sacrifice: je n'osais me plaindre d'un malheur que j'avais prévu, et que je n'avais pas eu la force de prévenir. Nous nous taisions donc sur la pensée unique qui nous occupait constamment. Nous nous prodiguions des caresses, nous parlions d'amour; mais nous parlions d'amour de peur de nous parler d'autre chose.

Dès qu'il existe un secret entre deux coeurs qui s'aiment, dès que l'un d'eux a pu se résoudre à cacher à l'autre une seule idée, le charme est rompu, le bonheur est détruit. L'emportement, l'injustice, la distraction même, se réparent; mais la dissimulation jette dans l'amour un élément étranger qui le dénature et le flétrit à ses propres yeux.

Par une inconséquence bizarre, tandis que je repoussais avec l'indignation la plus violente la moindre insinuation contre Ellénore, je contribuais moi-même à lui faire tort dans mes conversations générales. Je m'étais soumis à ses volontés, mais j'avais pris en horreur l'empire des femmes. Je ne cessais de déclamer contre leur faiblesse, leur exigence, le despotisme de leur douleur. J'affichais les principes les plus durs; et ce même homme qui ne résistait pas à une larme, qui cédait à la tristesse muette, qui était poursuivi dans l'absence par l'image de la souffrance qu'il avait causée, se montrait, dans tous ses discours, méprisant et impitoyable. Tous mes éloges directs en faveur d'Ellénore ne détruisaient pas l'impression que produisaient des propos semblables. On me haïssait, on la plaignait, mais on ne l'estimait pas. On s'en prenait à elle de n'avoir pas inspiré à son amant plus de considération pour son sexe et plus de respect pour les liens du coeur.

Un homme, qui venait habituellement chez Ellénore, et qui, depuis sa rupture avec le comte

de P***, lui avait témoigné la passion la plus vive, l'ayant forcée, par ses persécutions indiscretes, à ne plus le recevoir, se permit contre elle des railleries outrageantes qu'il me parut impossible de souffrir. Nous nous battîmes; je le blessai dangereusement, je fus blessé moi-même. Je ne puis décrire le mélange de trouble, de terreur, de reconnaissance et d'amour qui se peignit sur les traits d'Ellénore lorsqu'elle me revit après cet événement. Elle s'établit chez moi, malgré mes prières; elle ne me quitta pas un seul instant jusqu'à ma convalescence. Elle me lisait pendant le jour, elle me veillait durant la plus grande partie des nuits; elle observait mes moindres mouvements, elle prévenait chacun de mes désirs; son ingénieuse bonté multipliait ses facultés et doublait ses forces. Elle m'assurait sans cesse qu'elle ne m'aurait pas survécu; j'étais pénétré d'affection, j'étais déchiré de remords. J'aurais voulu trouver en moi de quoi récompenser un attachement si constant et si tendre; j'appelais à mon aide les souvenirs, l'imagination, la raison même, le sentiment du devoir: efforts inutiles! La difficulté de la situation, la certitude d'un avenir qui devait nous séparer, peut-être je ne sais quelle révolte contre un lien qu'il m'était impossible de briser, me dévoraient intérieurement. Je me reprochais l'ingratitude que je m'efforçais de lui cacher. Je m'affligeais quand elle paraissait douter d'un amour qui lui était si nécessaire; je ne m'affligeais pas moins quand elle semblait y croire. Je la sentais meilleure que moi; je me méprisais d'être indigne d'elle. C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime; mais c'en est un bien grand d'être aimé avec passion quand on n'aime plus. Cette vie que je venais d'exposer pour Ellénore, je l'aurais mille fois donnée pour qu'elle fût heureuse sans moi.

Les six mois que m'avait accordés mon père étaient expirés; il fallut songer à partir. Ellénore ne s'opposa point à mon départ, elle n'essaya pas même de le retarder; mais elle me fit promettre que, deux mois après, je reviendrais près d'elle, ou que je lui permettrai de me rejoindre: je le lui jurai solennellement. Quel engagement n'aurais-je pas pris dans un moment où je la voyais lutter contre elle-même et contenir sa douleur! Elle aurait pu exiger de moi de ne pas la quitter; je savais au fond de mon âme que ses larmes n'auraient pas été désobéies. J'étais reconnaissant de ce qu'elle n'exerçait pas sa puissance; il me semblait que je l'en aimais mieux. Moi-même, d'ailleurs, je ne me séparais pas sans un vif regret d'un être qui m'était si uniquement dévoué. Il y a dans les liaisons qui se prolongent quelque chose de si profond! Elles deviennent à notre insu une partie si intime de notre existence! Nous formons de loin, avec calme, la résolution de les rompre; nous croyons attendre avec impatience l'époque de l'exécuter: mais quand ce moment arrive, il nous remplit de terreur; et telle est la bizarrerie de notre coeur misérable que nous quittons avec un déchirement horrible ceux près de qui nous demeurions sans plaisir.

Pendant mon absence, j'écrivis régulièrement à Ellénore. J'étais partagé entre la crainte que mes lettres ne lui fissent de la peine, et le désir de ne lui peindre que le sentiment que j'éprouvais. J'aurais voulu qu'elle me devinât, mais qu'elle me devinât sans s'affliger; je me félicitais quand j'avais pu substituer les mots d'affection, d'amitié, de dévouement, à celui d'amour; mais soudain je me représentais la pauvre Ellénore triste et isolée, n'ayant que mes lettres pour consolation; et, à la fin de deux pages froides et compassées, j'ajoutais rapidement quelques phrases ardentes ou tendres, propres à la tromper de nouveau. De la sorte, sans en dire jamais assez pour la satisfaire, j'en disais toujours assez pour l'abuser. Etrange espèce de fausseté, dont le succès même se tournait contre moi, prolongeait mon angoisse, et m'était insupportable.

Je comptais avec inquiétude les jours, les heures qui s'écoulaient; je ralentissais de mes vœux la marche du temps; je tremblais en voyant se rapprocher l'époque d'exécuter ma promesse. Je n'imaginai aucun moyen de partir. Je n'en découvrais aucun pour qu'Ellénore pût s'établir dans la même ville que moi. Peut-être, car il faut être sincère, peut-être je ne le désirais pas. Je comparais ma vie indépendante et tranquille à la vie de précipitation, de

trouble et de tourment à laquelle sa passion me condamnait. Je me trouvais si bien d'être libre, d'aller, de venir, de sortir, de rentrer, sans que personne s'en occupât! Je me reposais, pour ainsi dire, dans l'indifférence des autres, de la fatigue de son amour.

Je n'osais cependant laisser soupçonner à Ellénore que j'aurais voulu renoncer à nos projets. Elle avait compris par mes lettres qu'il me serait difficile de quitter mon père; elle m'écrivit qu'elle commençait en conséquence les préparatifs de son départ. Je fus longtemps sans combattre sa résolution; je ne lui répondais rien de précis à ce sujet. Je lui marquais vaguement que je serais toujours charmé de la savoir, puis j'ajoutais, de la rendre heureuse: tristes équivoques, langage embarrassé que je gémissais de voir si obscur, et que je tremblais de rendre plus clair! Je me déterminai enfin à lui parler avec franchise; je me dis que je le devais; je soulevai ma conscience contre ma faiblesse; je me fortifiai de l'idée de son repos contre l'image de sa douleur. Je me promenais à grands pas dans ma chambre, récitant tout haut ce que je me proposais de lui dire. Mais à peine eus-je tracé quelques lignes, que ma disposition changea: je n'envisageai plus mes paroles d'après le sens qu'elles devaient contenir, mais d'après l'effet qu'elles ne pouvaient manquer de produire; et une puissance surnaturelle dirigeant, comme malgré moi, ma main dominée, je me bornai à lui conseiller un retard de quelques mois. Je n'avais pas dit ce que je pensais. Ma lettre ne portait aucun caractère de sincérité. Les raisonnements que j'alléguais étaient faibles, parce qu'ils n'étaient pas les véritables.

La réponse d'Ellénore fut impétueuse; elle était indignée de mon désir de ne pas la voir. Que me demandait-elle? De vivre inconnue auprès de moi. Que pouvais-je redouter de sa présence dans une retraite ignorée, au milieu d'une grande ville où personne ne la connaissait? Elle m'avait tout sacrifié, fortune, enfants, réputation; elle n'exigeait d'autre prix de ses sacrifices que de m'attendre comme une humble esclave, de passer chaque jour avec moi quelques minutes, de jouir des moments que je pourrais lui donner. Elle s'était résignée à deux mois d'absence, non que cette absence lui parût nécessaire, mais parce que je semblais le souhaiter; et lorsqu'elle était parvenue, en entassant péniblement les jours sur les jours, au terme que j'avais fixé moi-même, je lui proposais de recommencer ce long supplice! Elle pouvait s'être trompée, elle pouvait avoir donné sa vie à un homme dur et aride; j'étais le maître de mes actions; mais je n'étais pas le maître de la forcer à souffrir, délaissée par celui pour lequel elle avait tout immolé.

Ellénore suivit de près cette lettre; elle m'informa de son arrivée. Je me rendis chez elle avec la ferme résolution de lui témoigner beaucoup de joie; j'étais impatient de rassurer son coeur et de lui procurer, momentanément au moins, du bonheur et du calme. Mais elle avait été blessée; elle m'examinait avec défiance: elle démêla bientôt mes efforts; elle irrita ma fierté par ses reproches; elle outragea mon caractère. Elle me peignit si misérable dans ma faiblesse qu'elle me révolta contre elle encore plus que contre moi. Une fureur insensée s'empara de nous: tout ménagement fut abjuré, toute délicatesse oubliée. On eût dit que nous étions poussés l'un contre l'autre par des furies. Tout ce que la haine la plus implacable avait inventé contre nous, nous nous l'appliquions mutuellement, et ces deux êtres malheureux qui seuls se connaissaient sur la terre, qui seuls pouvaient se rendre justice, se comprendre et se consoler, semblaient deux ennemis irréconciliables, acharnés à se déchirer.

Nous nous quittâmes après une scène de trois heures; et, pour la première fois de la vie, nous nous quittâmes sans explication, sans réparation. A peine fus-je éloigné d'Ellénore qu'une douleur profonde remplaça ma colère. Je me trouvai dans une espèce de stupeur, tout étourdi de ce qui s'était passé. Je me répétais mes paroles avec étonnement; je ne concevais pas ma conduite; je cherchais en moi-même ce qui avait pu m'égarer.

Il était fort tard; je n'osai retourner chez Ellénore. Je me promis de la voir le lendemain de bonne heure, et je rentraï chez mon père. Il y avait beaucoup de monde: il me fut facile, dans une assemblée nombreuse, de nie tenir à l'écart et de déguiser mon trouble. Lorsque nous fûmes seuls, il me dit: "On m'assure que l'ancienne maîtresse du comte de P*** est dans cette ville. Je vous ai toujours laissé une grande liberté, et je n'ai jamais rien voulu savoir sur vos liaisons; mais il ne vous convient pas, à votre âge, d'avoir une maîtresse avouée; et je vous avertis que j'ai pris des mesures pour qu'elle s'éloigne d'ici." En achevant ces mots, il me quitta. Je le suivis jusque dans sa chambre; il me fit signe de me retirer. "Mon père, lui dis-je, Dieu m'est témoin que je n'ai point fait venir Ellénore. Dieu m'est témoin que je voudrais qu'elle fût heureuse, et que je consentirais à ce prix à ne jamais la revoir: mais prenez garde à ce que vous ferez; en croyant me séparer d'elle, vous pourriez bien m'y rattacher à jamais."

Je fis aussitôt venir chez moi un valet de chambre qui m'avait accompagné dans mes voyages, et qui connaissait mes liaisons avec Ellénore. Je le chargeai de découvrir à l'instant même, s'il était possible, quelles étaient les mesures dont mon père m'avait parlé. Il revint au bout de deux heures. Le secrétaire de mon père lui avait confié, sous le sceau du secret, qu'Ellénore devait recevoir le lendemain l'ordre de partir. "Ellénore chassée! m'écriai-je, chassée avec opprobre! Elle qui n'est venue ici que pour moi, elle dont j'ai déchiré le coeur, elle dont j'ai sans pitié vu couler les larmes! Où donc reposerait-elle sa tête, l'infortunée, errante et seule dans un monde dont je lui ai ravi l'estime? A qui dirait-elle sa douleur?" Ma résolution fut bientôt prise. Je gagnai l'homme qui me servait; je lui prodiguai l'or et les promesses. Je commandai une chaise de poste pour six heures du matin à la porte de la ville. Je formais mille projets pour mon éternelle réunion avec Ellénore: je l'aimais plus que je ne l'avais jamais aimée; tout mon coeur était revenu à elle; j'étais fier de la protéger. J'étais avide de la tenir dans mes bras; l'amour était rentré tout entier dans mon âme; j'éprouvais une fièvre de tête, de coeur, de sens, qui bouleversait mon existence. Si, dans ce moment, Ellénore eût voulu se détacher de moi, je serais mort à ses pieds pour la retenir.

Le jour parut; je courus chez Ellénore. Elle était couchée, ayant passé la nuit à pleurer; ses yeux étaient encore humides, et ses cheveux étaient épars; elle me vit entrer avec surprise. "Viens, lui dis-je, partons." Elle voulut répondre. "Partons, repris-je. As-tu sur la terre un autre protecteur, un autre ami que moi? mes bras ne sont-ils pas ton unique asile?" Elle résistait. "J'ai des raisons importantes, ajoutai-je, et qui me sont personnelles. Au nom du ciel, suis-moi." Je l'entraînai. Pendant la route je l'accablais de caresses, je la pressais sur mon coeur, je ne répondais à ses questions que par mes embrassements. Je lui dis enfin qu'ayant aperçu dans mon père l'intention de nous séparer, j'avais senti que je ne pouvais être heureux sans elle; que je voulais lui consacrer ma vie et nous unir par tous les genres de liens. Sa reconnaissance fut d'abord extrême, mais elle démêla bientôt des contradictions dans mon récit. A force d'instance elle m'arracha la vérité; sa joie disparut, sa figure se couvrit d'un sombre nuage.

"Adolphe, me dit-elle, vous vous trompez sur vous-même; vous êtes généreux, vous vous dévouez à moi parce que je suis persécutée; vous croyez avoir de l'amour, et vous n'avez que de la pitié." Pourquoi prononça-t-elle ces mots funestes? Pourquoi me révéla-t-elle un secret que je voulais ignorer? Je m'efforçai de la rassurer, j'y parvins peut-être; mais la vérité avait traversé mon âme; le mouvement était détruit; j'étais déterminé dans mon sacrifice, mais je n'en étais pas plus heureux; et déjà il y avait en moi une pensée que de nouveau j'étais réduit à cacher,

Quand nous fûmes arrivés sur les frontières, j'écrivis à mon père. Ma lettre fut respectueuse, mais il y avait un fond d'amertume. Je lui savais mauvais gré d'avoir resserré mes liens en prétendant les rompre. Je lui annonçais que je ne quitterais Ellénore que lorsque, convenablement fixée, elle n'aurait plus besoin de moi. Je le suppliais de ne pas me forcer, en s'acharnant sur elle, à lui rester toujours attaché. J'attendis sa réponse pour prendre une détermination sur notre établissement. "Vous avez vingt-quatre ans, me répondit-il: je n'exercerai pas contre vous une autorité qui touche à son terme, et dont je n'ai jamais fait usage; je cacherai même, autant que je le pourrai, votre étrange démarche; je répandrai le bruit que vous êtes parti par mes ordres et pour mes affaires. Je subviendrai libéralement à vos dépenses. Vous sentirez vous-même bientôt que la vie que vous menez n'est pas celle qui vous convenait. Votre naissance, vos talents, votre fortune, vous assignaient dans le monde une autre place que celle de compagnon d'une femme sans patrie et sans aveu. Votre lettre me prouve déjà que vous n'êtes pas content de vous. Songez que l'on ne gagne rien à prolonger une situation dont on rougit. Vous consommez inutilement les plus belles années de votre jeunesse, et cette perte est irréparable."

La lettre de mon père me perça de mille coups de poignard. Je m'étais dit cent fois ce qu'il me disait: j'avais eu cent fois honte de ma vie s'écoulant dans l'obscurité et, dans l'inaction. J'aurais mieux aimé des reproches, des menaces; j'aurais mis quelque gloire à résister, et j'aurais senti la nécessité de rassembler mes forces pour défendre Ellénore des périls qui l'auraient assaillie. Mais il n'y avait point de périls; on me laissait parfaitement libre; et cette liberté ne me servait qu'à porter plus impatiemment le joug que j'avais l'air de choisir.

Nous nous fixâmes à Caden, petite ville de la Bohême. Je me répétais que, puisque j'avais pris la responsabilité du sort d'Ellénore, il ne fallait pas la faire souffrir. Je parvins à me contraindre; je renfermai dans mon sein jusqu'aux moindres signes de mécontentement, et toutes les ressources de mon esprit furent employées à me créer une gaieté factice qui pût voiler ma profonde tristesse. Ce travail eut sur moi-même un effet inespéré. Nous sommes des créatures tellement mobiles, que, les sentiments que nous feignons, nous finissons par les éprouver. Les chagrins que je cachais, je les oubliais en partie. Mes plaisanteries perpétuelles dissipaient ma propre mélancolie; et les assurances de tendresse dont j'entretenais Ellénore répandaient dans mon cœur une émotion douce qui ressemblait presque à l'amour.

De temps en temps des souvenirs importuns venaient m'assiéger. Je me livrais, quand j'étais seul, à des accès d'inquiétude; je formais mille plans bizarres pour m'élaner tout à coup hors de la sphère dans laquelle j'étais déplacé. Mais je repoussais ces impressions comme de mauvais rêves. Ellénore paraissait heureuse; pouvais-je troubler son bonheur? Près de cinq mois se passèrent de la sorte.

Un jour, je vis Ellénore agitée et cherchant à me taire une idée qui l'occupait. Après de longues sollicitations, elle me fit promettre que je ne combattrais point la résolution qu'elle avait prise, et m'avoua que M. de P*** lui avait écrit: son procès était gagné; il se rappelait avec reconnaissance les services qu'elle lui avait rendus, et leur liaison de dix années. Il lui offrait la moitié de sa fortune, non pour se réunir avec elle, ce qui n'était plus possible, mais à condition qu'elle quitterait l'homme ingrat et perfide qui les avait séparés. "J'ai répondu, me dit-elle, et vous devinez bien que j'ai refusé." Je ne le devinais que trop. J'étais touché, mais au désespoir du nouveau sacrifice que me faisait Ellénore. Je n'osai toutefois lui rien objecter: mes tentatives en ce sens avaient toujours été tellement infructueuses! Je m'éloignai pour réfléchir au parti que j'avais à prendre. Il m'était clair que nos liens devaient se rompre. Ils étaient douloureux pour moi, ils lui devenaient nuisibles; j'étais le seul obstacle à ce qu'elle retrouvât un état convenable et la considération, qui, dans le monde, suit tôt ou

tard l'opulence; j'étais la seule barrière entre elle et ses enfants: je n'avais plus d'excuse à mes propres yeux. Lui céder dans cette circonstance n'était plus de la générosité, mais une coupable faiblesse. J'avais promis à mon père de redevenir libre aussitôt que je ne serais plus nécessaire à Ellénore. Il était temps enfin d'entrer dans une carrière, de commencer une vie active, d'acquérir quelques titres à l'estime des hommes, de faire un noble usage de mes facultés. Je retournai chez Ellénore, me croyant inébranlable dans le dessein de la forcer à ne pas rejeter les offres du comte de P*** et pour lui déclarer, s'il le fallait, que je n'avais plus d'amour pour elle. "Chère amie, lui dis-je, on lutte quelque temps contre sa destinée, mais on finit toujours par céder. Les lois de la société sont plus fortes que les volontés des hommes; les sentiments les plus impérieux se brisent contre la fatalité des circonstances. En vain l'on s'obstine à ne consulter que son coeur; on est condamné tôt ou tard à écouter la raison. Je ne puis vous retenir plus longtemps dans une position également indigne de vous et de moi; je ne le puis ni pour vous ni pour moi-même." A mesure que je parlais sans regarder Ellénore, je sentais mes idées devenir plus vagues et ma résolution faiblir. Je voulus ressaisir mes forces; et je continuai d'une voix précipitée: "Je serai toujours votre ami; j'aurai toujours pour vous l'affection la plus profonde. Les deux années de notre liaison ne s'effaceront pas de ma mémoire; elles seront à jamais l'époque la plus belle de ma vie. Mais l'amour, ce transport des sens, cette ivresse involontaire, cet oubli de tous les intérêts, de tous les devoirs, Ellénore, je ne l'ai plus" J'attendis longtemps sa réponse sans lever les yeux sur elle. Lorsque enfin je la regardai, elle était immobile elle contemplait tous les objets comme si elle n'en eût reconnu aucun; je pris sa main je la trouvai froide. Elle me repoussa. "Que me voulez vous? me dit-elle; ne suis-je pas seule, seule dans l'univers, seule sans un être qui m'entende? Qu'avez-vous encore à me dire? ne m'avez vous pas tout dit? tout n'est-il pas fini, fini sans retour? Laissez-moi, quittez-moi; n'est-ce pas là ce que vous désirez?" Elle voulut s'éloigner, elle chancela; j'essayai de la retenir, elle tomba sans connaissance à mes pieds; je la relevai, je l'embrassai, je rappelai ses sens. "Ellénore, m'écriai-je, revenez à vous, revenez à moi; je vous aime d'amour, de l'amour le plus tendre, je vous avais trompée pour que vous fussiez plus libre dans votre choix." Crédulités du coeur, vous êtes inexplicables! Ces simples paroles, démenties par tant de paroles précédentes, rendirent Ellénore à la vie et à la confiance; elle me les fit répéter plusieurs fois: elle semblait respirer avec avidité. Elle me crut: elle s'enivra de son amour, qu'elle prenait pour le nôtre; elle confirma sa réponse au comte de P***, et je me vis plus engagé que jamais.

Trois mois après, une nouvelle possibilité de changement s'annonça dans la situation d'Ellénore. Une de ces vicissitudes communes dans les républiques que des factions agitent rappela son père en Pologne, et le rétablit dans ses biens. Quoiqu'il ne connût qu'à peine sa fille, que sa mère avait emmenée en France à l'âge de trois ans, il désira la fixer auprès de lui. Le bruit des aventures d'Ellénore ne lui était parvenu que vaguement en Russie, où, pendant son exil, il avait toujours habité. Ellénore était son enfant unique: il avait peur de l'isolement, il voulait être soigné: il ne chercha qu'à découvrir la demeure de sa fille, et, dès qu'il l'eut apprise, il l'invita vivement à venir le joindre. Elle ne pouvait avoir d'attachement réel pour un père qu'elle ne se souvenait pas d'avoir vu. Elle sentait néanmoins qu'il était de son devoir d'obéir; elle assurait de la sorte à ses enfants une grande fortune, et remontait elle-même au rang que lui avaient ravi ses malheurs et sa conduite; mais elle me déclara positivement qu'elle n'irait en Pologne que si je l'accompagnais. "Je ne suis plus, me dit-elle, dans l'âge où l'âme s'ouvre à des impressions nouvelles. Mon père est un inconnu pour moi. Si je reste ici, d'autres l'entoureront avec empressement; il en sera tout aussi heureux. Mes enfants auront la fortune de M. de P***. Je sais bien que je serai généralement blâmée; je passerai pour une fille ingrate et pour une mère peu sensible: mais j'ai trop souffert; je ne suis plus assez jeune pour que l'opinion du monde ait une grande puissance sur moi. S'il y a dans ma résolution quelque chose de dur, c'est à vous, Adolphe, que vous devez vous en

prendre. Si je pouvais me faire illusion sur vous je consentirais peut-être à une absence, dont l'amertume serait diminuée par la perspective d'une réunion douce et durable; mais vous ne demanderiez pas mieux que de me supposer à deux cents lieues de vous, contente et tranquille; au sein de ma famille et de l'opulence. Vous m'écrieriez là-dessus des lettres raisonnables que je vois d'avance; elles déchireraient mon coeur; je ne veux pas m'y exposer. Je n'ai pas la consolation de me dire que, par le sacrifice de toute ma vie, je sois parvenue à vous inspirer le sentiment que je méritais; mais enfin vous l'avez accepté, ce sacrifice. Je souffre déjà suffisamment par l'aridité de vos manières et la sécheresse de nos rapports; je subis ces souffrances que vous m'infligez; je ne veux pas en braver de volontaires."

Il y avait dans la voix et dans le ton d'Ellénore je ne sais quoi d'âpre et de violent qui annonçait plutôt une détermination ferme qu'une émotion profonde ou touchante. Depuis quelque temps elle s'irritait d'avance lorsqu'elle me demandait quelque chose, comme si je le lui avais déjà refusé. Elle disposait de mes actions, mais elle savait que mon jugement les démentait. Elle aurait voulu pénétrer dans le sanctuaire intime de ma pensée pour y briser une opposition sourde qui la révoltait contre moi. Je lui parlai de ma situation, du voeu de mon père, de mon propre désir; je priai, je m'emportai. Ellénore fut inébranlable. Je voulus réveiller sa générosité, comme si l'amour n'était pas de tous les sentiments le plus égoïste, et, par conséquent, lorsqu'il est blessé, le moins généreux. Je tâchais par un effort bizarre de l'attendrir sur le malheur que j'éprouvais en restant près d'elle; je ne parvins qu'à l'exaspérer. Je lui promis d'aller la voir en Pologne; mais elle ne vit dans mes promesses, sans épanchement et sans abandon, que l'impatience de la quitter.

La première année de notre séjour à Caden avait atteint son terme, sans que rien changeât dans notre situation. Quand Ellénore me trouvait sombre ou abattu, elle s'affligeait d'abord, se blessait ensuite, et m'arrachait par ses reproches l'aveu de la fatigue que j'aurais voulu déguiser. De mon côté, quand Ellénore paraissait contente, je m'irritais de la voir jouir d'une situation qui me coûtait mon bonheur, et je la troublais dans cette courte jouissance par des insinuations qui l'éclairaient sur ce que j'éprouvais intérieurement. Nous nous attaquions donc tour à tour par des phrases indirectes, pour reculer ensuite dans des protestations générales et de vagues justifications, et pour regagner le silence. Car nous savions si bien mutuellement tout ce que nous allions nous dire que nous nous taisions pour ne pas l'entendre. Quelquefois l'un de nous était prêt à céder, mais nous manquions le moment favorable pour nous rapprocher. Nos coeurs défiants et blessés ne se rencontraient plus.

Je me demandais souvent pourquoi je restais dans un état si pénible: je me répondais que, si je m'éloignais d'Ellénore, elle me suivrait, et que j'aurais provoqué un nouveau sacrifice. Je me dis enfin qu'il fallait la satisfaire une dernière fois, et qu'elle ne pourrait plus rien exiger quand je l'aurais replacée au milieu de sa famille. J'allais lui proposer de la suivre en Pologne, quand elle reçut la nouvelle que son père était mort subitement. Il l'avait instituée son unique héritière, mais son testament était contredit par des lettres postérieures que des parents éloignés menaçaient de faire valoir. Ellénore, malgré le peu de relations qui subsistaient entre elle et son père fut douloureusement affectée de cette mort: elle se reprocha de l'avoir abandonné. Bientôt elle m'accusa de sa faute. "Vous m'avez fait manquer, me dit-elle, à un devoir sacré. Maintenant il ne s'agit que de ma fortune: je vous l'immolerai plus facilement encore. Mais, certes, je n'irai pas seule dans un pays où je n'ai que des ennemis à rencontrer. - Je n'ai voulu, lui répondis-je, vous faire manquer à aucun devoir; j'aurais désiré, je l'avoue, que vous daignassiez réfléchir que, moi aussi, je trouvais pénible de manquer aux miens; je n'ai pu obtenir de vous cette justice. Je me rends, Ellénore: votre intérêt l'emporte sur toute autre considération. Nous partirons ensemble quand vous le voudrez."

Nous nous mîmes effectivement en route. Les distractions du voyage, la nouveauté des objets, les efforts que nous faisons sur nous-mêmes ramenaient de temps en temps entre nous quelques restes d'intimité. La longue habitude que nous avons l'un de l'autre, les circonstances variées que nous avons parcourues ensemble avaient attaché à chaque parole, presque à chaque geste, des souvenirs qui nous replaçaient tout à coup dans le passé, et nous remplissaient d'un attendrissement involontaire, comme les éclairs traversent la nuit sans la dissiper, Nous vivions, pour ainsi dire, d'une espèce de mémoire du coeur, assez puissante pour que l'idée de nous séparer nous fût douloureuse, trop faible pour que nous trouvassions du bonheur à être unis. Je me livrais à ces émotions, pour me reposer de ma contrainte habituelle. J'aurais voulu donner à Ellénore des témoignages de tendresse qui la contentassent; je reprenais quelquefois avec elle le langage de l'amour; mais ces émotions et ce langage ressemblaient à ces feuilles pâles et décolorées qui, par un reste de végétation funèbre, croissent languissamment sur les branches d'un arbre déraciné.

Chapitre VII

Ellénore obtint dès son arrivée d'être rétablie dans la jouissance des biens qu'on lui disputait, en s'engageant à n'en pas disposer que son procès ne fût décidé. Elle s'établit dans une des possessions de son père. Le mien, qui n'abordait jamais avec moi dans ses lettres aucune question directement, se contenta de les remplir d'insinuations contre mon voyage. "Vous m'aviez mandé, me disait-il, que vous ne partiriez pas. Vous m'aviez développé longuement toutes les raisons que vous aviez de ne pas partir; j'étais, en conséquence, bien convaincu que vous partiriez. Je ne puis que vous plaindre de ce qu'avec votre esprit d'indépendance, vous faites toujours ce que vous ne voulez pas. Je ne juge point, au reste, d'une situation qui ne m'est qu'imparfaitement connue. Jusqu'à présent vous m'aviez paru le protecteur d'Ellénore, et sous ce rapport il y avait dans vos procédés quelque chose de noble, qui relevait votre caractère, quel que fût l'objet auquel vous vous attachiez. Aujourd'hui, vos relations ne sont plus les mêmes; ce n'est plus vous qui la protégez, c'est elle qui vous protège; vous vivez chez elle, vous êtes un étranger qu'elle introduit dans sa famille. Je ne prononce point sur une position que vous choisissez; mais comme elle peut avoir ses inconvénients, je voudrais les diminuer autant qu'il est en moi. J'écris au baron de T***, notre ministre dans le pays où vous êtes, pour vous recommander à lui; j'ignore s'il vous conviendra de faire usage de cette recommandation; n'y voyez au moins qu'une preuve de mon zèle, et nullement une atteinte à l'indépendance que vous avez toujours su défendre avec succès contre votre père."

J'étouffais les réflexions que ce style faisait naître en moi. La terre que j'habitais avec Ellénore était située à peu de distance de Varsovie; je me rendis dans cette ville, chez le baron de T***. Il me reçut avec amitié, me demanda les causes de mon séjour en Pologne, me questionna sur mes projets: je ne savais trop que lui répondre. Après quelques minutes d'une conversation embarrassée: "Je vais, me dit-il, vous parler avec franchise: je connais les motifs qui vous ont amené dans ce pays, votre père me les a mandés; je vous dirai même que je les comprends: il n'y a pas d'homme qui ne se soit, une fois dans sa vie, trouvé tiraillé par le désir de rompre une liaison inconvenable et la crainte d'affliger une femme qu'il avait aimée. L'inexpérience de la jeunesse fait que l'on s'exagère beaucoup les difficultés d'une position pareille; on se plaît à croire à la vérité de toutes ces démonstrations de douleur, qui remplacent, dans un sexe faible et emporté, tous les moyens de la force et tous ceux de la raison. Le coeur en souffre, mais l'amour-propre s'en applaudit; et tel homme qui pense de bonne foi s'immoler au désespoir qu'il a causé ne se sacrifie dans le fait qu'aux illusions de sa propre vanité. Il n'y a pas une de ces femmes passionnées dont le monde est plein qui

n'ait protesté qu'on la ferait mourir en l'abandonnant; il n'y en a pas une qui ne soit encore en vie et qui ne soit consolée". Je voulus l'interrompre. "Pardon, me dit-il, mon jeune ami, si je m'exprime avec trop peu de ménagement: mais le bien qu'on m'a dit de vous, les talents que vous annoncez, la carrière que vous devriez suivre, tout me fait une loi de ne rien vous déguiser. Je lis dans votre âme, malgré vous et mieux que vous; vous n'êtes plus amoureux de la femme qui vous domine et qui vous traîne après elle; si vous l'aimiez encore, vous ne seriez pas venu chez moi. Vous saviez que votre père m'avait écrit; il vous était aisé de prévoir ce que j'avais à vous dire: vous n'avez pas été fâché d'entendre de ma bouche des raisonnements que vous vous répétez sans cesse à vous-même, et toujours inutilement. La réputation d'Ellénore est loin d'être intacte. - Terminons, je vous prie, répondis-je, une conversation inutile. Des circonstances malheureuses ont pu disposer des premières années d'Ellénore; on peut la juger défavorablement sur des apparences mensongères: mais je la connais depuis trois ans, et il n'existe pas sur la terre une âme plus élevée, un caractère plus noble, un cœur plus pur et plus généreux. - Comme vous voudrez, répliqua-t-il; mais ce sont des nuances que l'opinion n'approfondit pas. Les faits sont positifs, ils sont publics; en m'empêchant de les rappeler, pensez-vous les détruire? Ecoutez, poursuivit-il, il faut dans ce monde savoir ce qu'on veut. Vous n'épouserez pas Ellénore? - Non, sans doute, m'écriais-je; elle-même ne l'a jamais désiré. - Que voulez-vous donc faire? Elle a dix ans de plus que vous; vous en avez vingt-six; vous la soignerez dix ans encore; elle sera vieille; vous serez parvenu au milieu de votre vie, sans avoir rien commencé, rien achevé qui vous satisfasse. L'ennui s'emparera de vous, l'humeur s'emparera d'elle; elle vous sera chaque jour moins agréable, vous lui serez chaque jour plus nécessaire; et le résultat d'une naissance illustre, d'une fortune brillante, d'un esprit distingué, sera de végéter dans un coin de la Pologne, oublié de vos amis, perdu pour la gloire, et tourmenté par une femme qui ne sera, quoi que vous fassiez, jamais contente de vous. Je n'ajoute qu'un mot, et nous ne reviendrons plus sur un sujet qui vous embarrasse. Toutes les routes vous sont ouvertes: les lettres, les armes, l'administration; vous pouvez aspirer aux plus illustres alliances; vous êtes fait pour aller à tout: mais souvenez-vous bien qu'il y a, entre vous et tous les genres de succès, un obstacle insurmontable, et que cet obstacle est Ellénore. - J'ai cru vous devoir, monsieur, lui répondis-je, de vous écouter en silence; mais je me dois aussi de vous déclarer que vous ne m'avez point ébranlé. Personne que moi, je le répète, ne peut juger Ellénore; personne n'apprécie assez la vérité de ses sentiments et la profondeur de ses impressions. Tant qu'elle aura besoin de moi, je resterai près d'elle. Aucun succès ne me consolera de la laisser malheureuse; et dussé-je borner ma carrière à lui servir d'appui, à la soutenir dans ses peines, à l'entourer de mon affection contre l'injustice d'une opinion qui la méconnaît, je croirais encore n'avoir pas employé ma vie inutilement." Je sortis en achevant ces paroles: mais qui m'expliquera par quelle mobilité le sentiment qui me les dictait s'éteignit avant même que j'eusse fini de les prononcer? Je voulus, en retournant à pied, retarder le moment de revoir cette Ellénore que je venais de défendre; je traversai précipitamment la ville; il me tardait de me trouver seul.

Arrivé au milieu de la campagne, je ralentis ma marche, et mille pensées m'assaillirent. Ces mots funestes: "Entre tous les genres de succès et vous, il existe un obstacle insurmontable, et cet obstacle c'est Ellénore", retentissaient autour de moi. Je jetais un long et triste regard sur le temps qui venait de s'écouler sans retour; je me rappelais les espérances de ma jeunesse, la confiance avec laquelle je croyais autrefois commander à l'avenir, les éloges accordés à mes premiers essais, l'aurore de réputation que j'avais vue briller et disparaître. Je me répétais les noms de plusieurs de mes compagnons d'étude, que j'avais traités avec un dédain superbe, et qui, par le seul effet d'un travail opiniâtre et d'une vie régulière, m'avaient laissé loin derrière eux dans la route de la fortune, de la considération et de la gloire: j'étais oppressé de mon inaction. Comme les avarés se représentent dans les trésors

qu'ils entassent tous les biens que ces trésors pourraient acheter, j'apercevais dans Ellénore la privation de tous les succès auxquels j'aurais pu prétendre. Ce n'était pas une carrière seule que je regrettais: comme je n'avais essayé d'aucune, je les regrettais toutes. N'ayant jamais employé mes forces, je les imaginais sans bornes, et je les maudissais; j'aurais voulu que la nature m'eût créé faible et médiocre, pour me préserver au moins du remords de me dégrader volontairement. Toute louange, toute approbation pour mon esprit ou mes connaissances, me semblaient un reproche insupportable: je croyais entendre admirer les bras vigoureux d'un athlète chargé de fers au fond d'un cachot. Si je voulais ressaisir mon courage, me dire que l'époque de l'activité n'était pas encore passée, l'image d'Ellénore s'élevait devant moi comme un fantôme, et me repoussait dans le néant; je ressentais contre elle des accès de fureur, et, par un mélange bizarre, cette fureur ne diminuait en rien la terreur que m'inspirait l'idée de l'affliger.

Mon âme, fatiguée de ces sentiments amers, chercha tout à coup un refuge dans des sentiments contraires. Quelques mots, prononcés au hasard par le baron de T*** sur la possibilité d'une alliance douce et paisible, me servirent à me créer l'idéal d'une compagne. Je réfléchis au repos, à la considération, à l'indépendance même que m'offrirait un sort pareil; car les liens que je traînais depuis si longtemps me rendaient plus dépendant mille fois que n'aurait pu le faire une union reconnue et constatée. J'imaginais la joie de mon père; j'éprouvais un désir impatient de reprendre dans ma patrie et dans la société de mes égaux la place qui m'était due; je me représentais opposant une conduite austère et irréprochable à tous les jugements qu'une malignité froide et frivole avait prononcés contre moi, à tous les reproches dont m'accablait Ellénore.

"Elle m'accuse sans cesse, disais-je, d'être dur, d'être ingrat, d'être sans pitié. Ah! si le ciel m'eût accordé une femme que les convenances sociales me permissent d'avouer, que mon père ne rougit pas d'accepter pour fille, j'aurais été mille fois heureux de la rendre heureuse. Cette sensibilité que l'on méconnaît parce qu'elle est souffrante et froissée, cette sensibilité dont on exige impérieusement des témoignages que mon coeur refuse à l'emportement et à la menace, qu'il me serait doux de m'y livrer avec l'être chéri compagnon d'une vie régulière et respectée! Que n'ai-je pas fait pour Ellénore? Pour elle j'ai quitté mon pays et ma famille; j'ai pour elle affligé le coeur d'un vieux père qui gémit encore loin de moi; pour elle j'habite ces lieux où ma jeunesse s'enfuit solitaire, sans gloire, sans honneur et sans plaisir: tant de sacrifices faits sans devoir et sans amour ne prouvent-ils pas ce que l'amour et le devoir me rendraient capable de faire? Si je crains tellement la douleur d'une femme qui ne me domine que par sa douleur, avec quel soin j'écarterais toute affliction, toute peine, de celle à qui je pourrais hautement me vouer sans remords et sans réserve! Combien alors on me verrait différent de ce que je suis! Comme cette amertume dont on me fait un crime, parce que la source en est inconnue, fuirait rapidement loin de moi! Combien je serais reconnaissant pour le ciel et bienveillant pour les hommes!"

Je parlais ainsi; mes yeux se mouillaient de larmes, mille souvenirs rentraient comme par torrents dans mon âme: mes relations avec Ellénore m'avaient rendu tous ces souvenirs odieux. Tout ce qui me rappelait mon enfance, les lieux où s'étaient écoulées mes premières années, les compagnons de mes premiers jeux, les vieux parents qui m'avaient prodigué les premières marques d'intérêt, me blessait et me faisait mal; j'étais réduit à repousser, comme des pensées coupables, les images les plus attrayantes et les vœux les plus naturels. La compagne que mon imagination m'avait soudain créée s'alliait au contraire à toutes ces images et sanctionnait tous ces vœux; elle s'associait à tous mes devoirs, à tous mes plaisirs, à tous mes goûts; elle rattachait ma vie actuelle à cette époque de ma jeunesse où l'espérance ouvrait devant moi un si vaste avenir, époque dont Ellénore m'avait séparé par un abîme. Les plus petits détails, les plus petits objets se retraçaient à ma mémoire; je

revoyais l'antique château que j'avais habité avec mon père, les bois qui l'entouraient, la rivière qui baignait le pied de ses murailles, les montagnes qui bordaient son horizon; toutes ces choses me paraissaient tellement présentes, pleines d'une telle vie, qu'elles me causaient un frémissement que j'avais peine à supporter; et mon imagination plaçait à côté d'elles une créature innocente et jeune qui les embellissait, qui les animait par l'espérance. J'errais plongé dans cette rêverie, toujours sans plan fixe, ne me disant point qu'il fallait rompre avec Ellénore, n'ayant de la réalité qu'une idée sourde et confuse, et dans l'état d'un homme accablé de peine, que le sommeil a consolé par un songe, et qui pressent que ce songe va finir. Je découvris tout à coup le château d'Ellénore, dont insensiblement je m'étais rapproché; je m'arrêtai; je pris une autre route: j'étais heureux de retarder le moment où j'allais entendre de nouveau sa voix

Le jour s'affaiblissait: le ciel était serein; la campagne devenait déserte; les travaux des hommes avaient cessé, ils abandonnaient la nature à elle-même. Mes pensées prirent graduellement une teinte plus grave et plus imposante. Les ombres de la nuit qui s'épaississaient à chaque instant, le vaste silence qui m'entourait et qui n'était interrompu que par des bruits rares et lointains, firent succéder à mon agitation un sentiment plus calme et plus solennel. Je promenais mes regards sur l'horizon grisâtre dont je n'apercevais plus les limites, et qui par là même me donnait, en quelque sorte, la sensation de l'immensité. Je n'avais rien éprouvé de pareil depuis longtemps: sans cesse absorbé dans des réflexions toujours personnelles, la vue toujours fixée sur ma situation, j'étais devenu étranger à toute idée générale; je ne m'occupais que d'Ellénore et de moi; d'Ellénore qui ne m'inspirait qu'une pitié mêlée de fatigue; de moi, pour qui je n'avais plus aucune estime. Je m'étais rapetissé, pour ainsi dire, dans un nouveau genre d'égoïsme, dans un égoïsme sans courage, mécontent et humilié; je me sus bon gré de renaître à des pensées d'un autre ordre, et de me retrouver la faculté de m'oublier moi-même, pour me livrer à des méditations désintéressées: mon âme semblait se relever d'une dégradation longue et honteuse.

La nuit presque entière s'écoula ainsi. Je marchais au hasard; je parcourus des champs, des bois, des hameaux où tout était immobile. De temps en temps, j'apercevais dans quelque habitation éloignée une pâle lumière qui perçait l'obscurité. "Là, me disais-je, là, peut être, quelque infortuné s'agite sous la douleur, ou lutte contre la mort; mystère inexplicable dont une expérience journalière paraît n'avoir pas encore convaincu les hommes; terme assuré qui ne nous console ni ne nous apaise, objet d'une insouciance habituelle et d'un effroi passager! Et moi aussi, poursuivais-je, je me livre à cette inconséquence insensée! Je me révolte contre la vie, comme si la vie devait ne pas finir! Je répands du malheur autour de moi, pour reconquérir quelques années misérables que le temps viendra bientôt m'arracher! Ah! renonçons à ces efforts inutiles; jouissons de voir ce temps s'écouler, mes jours se précipiter les uns sur les autres; demeurons immobile, spectateur indifférent d'une existence à demi passée; qu'on s'en empare, qu'on la déchire, on n'en prolongera pas la durée! vaut-il la peine de la disputer?"

L'idée de la mort a toujours eu sur moi beaucoup d'empire. Dans mes affections les plus vives, elle a toujours suffi pour me calmer aussitôt; elle produisit sur mon âme son effet accoutumé; ma disposition pour Ellénore devint moins amère. Toute mon irritation disparut; il ne me restait de l'impression de cette nuit de délire qu'un sentiment doux et presque tranquille: peut-être la lassitude physique que j'éprouvais contribuait-elle à cette tranquillité.

Le jour allait renaître; je distinguais déjà les objets. Je reconnus que j'étais assez loin de la demeure d'Ellénore. Je me peignis son inquiétude, et je me pressais pour arriver près d'elle, autant que la fatigue pouvait me le permettre, lorsque je rencontrai un homme à cheval, qu'elle avait envoyé pour me chercher. Il me raconta qu'elle était depuis douze heures dans

les craintes les plus vives; qu'après être allée à Varsovie, et avoir parcouru les environs, elle était revenue chez elle dans un état inexprimable d'angoisse, et que de toutes parts les habitants du village étaient répandus dans la campagne pour me découvrir. Ce récit me remplit d'abord d'une impatience assez pénible. Je m'irritais de me voir soumis par Ellénore à une surveillance importune. En vain me répétais-je que son amour seul en-était la cause; cet amour n'était-il pas aussi la cause de tout mon malheur? Cependant je parvins à vaincre ce sentiment que je me reprochais. Je la savais alarmée et souffrante. Je montai à cheval. Je franchis avec rapidité la distance qui nous séparait. Elle me reçut avec des transports de joie. Je fus ému de son émotion. Notre conversation fut courte, parce que bientôt elle songea que je devais avoir besoin de repos; et je la quittai, cette fois du moins, sans avoir rien dit qui pût affliger son coeur.

Chapitre VIII

Le lendemain je me relevai poursuivi des mêmes idées qui m'avaient agité la veille. Mon agitation redoubla les jours suivants; Ellénore voulut inutilement en pénétrer la cause: je répondais par des monosyllabes contraints à ses questions impétueuses; je me raidissais contre son insistance sachant trop qu'à ma franchise succéderait sa douleur, et que sa douleur m'imposerait une dissimulation nouvelle.

Inquiète et surprise, elle recourut à l'une de ses amies pour découvrir le secret qu'elle m'accusait de lui cacher; avide de se tromper elle-même, elle cherchait un fait où il n'y avait qu'un sentiment. Cette amie m'entretint de mon humeur bizarre, du soin que je mettais à repousser toute idée d'un lien durable, de mon inexplicable soif de rupture et d'isolement. Je l'écoutai longtemps en silence; je n'avais dit jusqu'à ce moment à personne que je n'aimais plus Ellénore; ma bouche répugnait à cet aveu qui me semblait une perfidie. Je voulus pourtant me justifier; je racontai, mon histoire avec ménagement, en donnant beaucoup d'éloges à Ellénore, en convenant des inconséquences de ma conduite, en les rejetant sur les difficultés de notre situation, et sans me permettre une parole qui prononçât clairement que la difficulté véritable était de ma part l'absence de l'amour. La femme qui m'écoutait fut émue de mon récit: elle vit de la générosité dans ce que j'appelais de la faiblesse, du malheur dans ce que je nommais de la dureté. Les mêmes explications qui mettaient en fureur Ellénore passionnée, portaient la conviction dans l'esprit de son impartiale amie. On est si juste lorsque l'on est désintéressé! Qui que vous soyez, ne remettez jamais à un autre les intérêts de votre coeur; le coeur seul peut plaider sa cause: il sonde seul ses blessures; tout intermédiaire devient un juge; il analyse, il transige, il conçoit l'indifférence; il l'admet comme possible, il la reconnaît pour inévitable; par là même il l'excuse, et l'indifférence se trouve ainsi, à sa grande surprise, légitime à ses propres yeux. Les reproches d'Ellénore m'avaient persuadé que j'étais coupable; j'appris de celle qui croyait la défendre que je n'étais que malheureux. Je fus entraîné à l'aveu complet de mes sentiments: je convins que j'avais pour Ellénore du dévouement, de la sympathie, de la pitié; mais j'ajoutai que l'amour n'entraîne pour rien dans les devoirs que je m'imposais. Cette vérité, jusqu'alors renfermée dans mon coeur, et quelquefois seulement révélée à Ellénore au milieu du trouble et de la colère, prit à mes propres yeux plus de réalité et de force par cela seul qu'un autre en était devenu dépositaire. C'est un grand pas, c'est un pas irréparable, lorsqu'on dévoile tout à coup aux yeux d'un tiers les replis cachés d'une relation intime; le jour qui pénètre dans ce sanctuaire constate et achève les destructions que la nuit enveloppait de ses ombres: ainsi les corps renfermés dans les tombeaux conservent souvent leur première forme, jusqu'à ce que l'air extérieur vienne les frapper et les réduire en poudre.

L'amie d'Ellénore me quitta: j'ignore quel compte elle lui rendit de notre conversation, mais,

en approchant du salon, j'entendis Ellénore qui parlait d'une voix très animée; en m'apercevant, elle se tut. Bientôt elle reproduisit sous diverses formes des idées générales, qui n'étaient que des attaques particulières. "Rien n'est plus bizarre, disait-elle, que le zèle de certaines amitiés; il y a des gens qui s'empressent de se charger de vos intérêts pour mieux abandonner votre cause; ils appellent cela de l'attachement: j'aimerais mieux de la haine." Je compris facilement que l'amie d'Ellénore avait embrassé mon parti contre elle, et l'avait irritée en ne paraissant pas me juger assez coupable. Je me sentis ainsi d'intelligence avec un autre contre Ellénore: c'était entre nos coeurs une barrière de plus.

Quelques jours après, Ellénore alla plus loin: elle était incapable de tout empire sur elle-même; dès qu'elle croyait avoir un sujet de plainte, elle marchait droit à l'explication, sans ménagement et sans calcul, et préférait le danger de rompre à la contrainte de dissimuler. Les deux amies se séparèrent à jamais brouillées.

"Pourquoi mêler des étrangers à nos discussions intimes? dis-je à Ellénore. Avons-nous besoin d'un tiers pour nous entendre? et si nous ne nous entendons plus, quel tiers pourrait y porter remède? - Vous avez raison, me répondit-elle: mais c'est votre faute; autrefois je ne m'adressais à personne pour arriver jusqu'à votre coeur."

Tout à coup Ellénore annonça le projet de changer son genre de vie. Je démêlais par ses discours qu'elle attribuait à la solitude dans laquelle nous vivions le mécontentement qui me dévorait: elle épuisait toutes les explications fausses avant de se résigner à la véritable. Nous passions tête à tête de monotones soirées entre le silence et l'humeur; la source des longs entretiens était tarie.

Ellénore résolut d'attirer chez elle les familles nobles qui résidaient dans son voisinage ou à Varsovie. J'entrevis facilement les obstacles et les dangers de ses tentatives. Les parents qui lui disputaient son héritage avaient révélé ses erreurs passées, et répandu contre elle mille bruits calomnieux. Je frémis des humiliations qu'elle allait braver, et je tâchais de la dissuader de cette entreprise. Mes représentations furent inutiles; je blessai sa fierté par mes craintes, bien que je ne les exprimasse qu'avec ménagement. Elle supposa que j'étais embarrassé de nos liens, parce que son existence était équivoque; elle n'en fut que plus empressée à reconquérir une place honorable dans le monde: ses efforts obtinrent quelque succès. La fortune dont elle jouissait, sa beauté, que le temps n'avait encore que légèrement diminuée, le bruit même de ses aventures, tout en elle excitait la curiosité. Elle se vit entourée bientôt d'une société nombreuse; mais elle était poursuivie d'un sentiment secret d'embarras et d'inquiétude. J'étais mécontent de ma situation, elle s'imaginait que je l'étais de la sienne; elle s'agitait pour en sortir; son désir ardent ne lui permettait point de calcul, sa position fautive jetait de l'inégalité dans sa conduite et de la précipitation dans ses démarches. Elle avait l'esprit juste, mais peu étendu; la justesse de son esprit était dénaturée par l'emportement de son caractère, et son peu d'étendue l'empêchait d'apercevoir la ligne la plus habile, et de saisir des nuances délicates. Pour la première fois elle avait un but; et comme elle se précipitait vers ce but, elle le manquait. Que de dégoûts elle dévora sans me les communiquer! que de fois je rougis pour elle sans avoir la force de le lui dire! Tel est, parmi les hommes, le pouvoir de la réserve et de la mesure, que je l'avais vue plus respectée par les amis du comte de P*** comme sa maîtresse, qu'elle ne l'était par ses voisins comme héritière d'une grande fortune, au milieu de ses vassaux. Tour à tour haute et suppliante, tantôt prévenante, tantôt susceptible, il y avait dans ses actions et dans ses paroles je ne sais quelle fougue destructive de la considération qui ne se compose que du calme.

En relevant ainsi les défauts d'Ellénore, c'est moi que j'accuse et que je condamne. Un mot de moi l'aurait calmée: pourquoi n'ai-je pu prononcer ce mot?

Nous vivions cependant plus doucement ensemble; la distraction nous soulageait de nos pensées habituelles. Nous n'étions seuls que par intervalles; et comme nous avions l'un dans l'autre une confiance sans nombre, excepté sur nos sentiments intimes, nous mettions les observations et les faits à la place de ces sentiments, et nos conversations avaient repris quelque charme. Mais bientôt ce nouveau genre de vie devint pour moi la source d'une nouvelle perplexité. Perdu dans la foule qui environnait Ellénore, je m'aperçus que j'étais l'objet de l'étonnement et du blâme. L'époque approchait où son procès devait être jugé: ses adversaires prétendaient qu'elle avait aliéné le coeur paternel par des égarements sans nombre; ma présence venait à l'appui de leurs assertions. Ses amis me reprochaient de lui faire tort. Ils excusaient sa passion pour moi; mais ils m'accusaient d'indélicatesse: j'abusais, disaient-ils, d'un sentiment que j'aurais dû modérer. Je savais seul qu'en l'abandonnant je l'entraînerais sur mes pas, et qu'elle négligerait pour me suivre tout le soin de sa fortune et tous les calculs de la prudence. Je ne pouvais rendre le public dépositaire de ce secret; je ne paraissais donc dans la maison d'Ellénore qu'un étranger nuisible au succès même des démarches qui allaient décider de son sort; et, par un étrange renversement de la vérité, tandis que j'étais la victime de ses volontés inébranlables, c'était elle que l'on plaignait comme victime de mon ascendant.

Une nouvelle circonstance vint compliquer encore cette situation douloureuse.

Une singulière révolution s'opéra tout à coup dans la conduite et les manières d'Ellénore: jusqu'à cette époque elle n'avait paru occupée que de moi; soudain je la vis recevoir et rechercher les hommages des hommes qui l'entouraient. Cette femme si réservée, si froide, si ombrageuse, sembla subitement changer de caractère. Elle encourageait les sentiments et même les espérances d'une foule de jeunes gens, dont les uns étaient séduits par sa figure, et dont quelques autres, malgré ses erreurs passées, aspiraient sérieusement à sa main; elle leur accordait de longs tête-à-tête; elle avait avec eux ces formes douteuses, mais attrayantes, qui ne repoussent mollement que pour retenir, parce qu'elles annoncent plutôt l'indécision que l'indifférence, et des retards que des refus. J'ai su par elle dans la suite, et les faits me l'ont démontré, qu'elle agissait ainsi par un calcul faux et déplorable. Elle croyait ranimer mon amour, en excitant ma jalousie; mais c'était agiter des cendres que rien ne pouvait réchauffer. Peut-être aussi se mêlait-il à ce calcul, sans qu'elle s'en rendît compte, quelque vanité de femme; elle était blessée de ma froideur, elle voulait se prouver à elle-même qu'elle avait encore des moyens de plaire. Peut-être enfin, dans l'isolement où je laissais son, coeur, trouvait-elle une sorte de consolation à s'entendre répéter des expressions d'amour que depuis longtemps je ne prononçais plus.

Quoi qu'il en soit, je me trompais quelque temps sur ses motifs. J'entrevis l'aurore de ma liberté future; je m'en félicitais. Tremblant d'interrompre par quelque mouvement inconsidéré cette grande crise à laquelle j'attachais ma délivrance, je devins plus doux, je parus plus content. Ellénore prit ma douceur pour de la tendresse, mon espoir de la voir enfin heureuse sans moi pour le désir de la rendre heureuse. Elle s'applaudit de son stratagème. Quelquefois pourtant elle s'alarmait de ne me voir aucune inquiétude; elle me reprochait de ne mettre aucun obstacle à ces liaisons qui, en apparence, menaçaient de me l'enlever. Je repoussais ces accusations par des plaisanteries, mais je ne parvenais pas toujours à l'apaiser; son caractère se faisait jour à travers la dissimulation qu'elle s'était imposée. Les scènes recommençaient sur un autre terrain, mais non moins orageuses. Ellénore m'imputait ses propres torts, elle m'insinuait qu'un seul mot la ramènerait à moi tout entière; puis, offensée de mon silence, elle se précipitait de nouveau dans la coquetterie avec une espèce de fureur.

C'est ici surtout, je le sens, que l'on m'accusera de faiblesse. Je voulais être libre, et je le

pouvais avec l'approbation générale; je le devais peut-être: la conduite d'Ellénore m'y autorisait et semblait m'y contraindre. Mais ne savais-je pas que cette conduite était mon ouvrage? Ne savais-je pas qu'Ellénore, au fond de son coeur, n'avait pas cessé de m'aimer? Pouvais-je la punir des imprudences que je lui faisais commettre, et, froidement hypocrite, chercher un prétexte dans ces imprudences pour l'abandonner sans pitié?

Certes, je ne veux point m'excuser, je me condamne plus sévèrement qu'un autre peut-être ne le ferait à ma place; mais je puis au moins me rendre ici ce solennel témoignage, que je n'ai jamais agi par calcul, et que j'ai toujours été dirigé par des sentiments vrais et naturels. Comment se fait-il qu'avec ces sentiments je n'aie fait si longtemps que mon malheur et celui des autres?

La société cependant m'observait avec surprise. Mon séjour chez Ellénore ne pouvait s'expliquer que par un extrême attachement pour elle, et mon indifférence sur les liens qu'elle semblait toujours prête à contracter démentait cet attachement. L'on attribua ma tolérance inexplicable à une légèreté de principes, à une insouciance pour la morale, qui annonçaient, disait-on, un homme profondément égoïste, et que le monde avait corrompu. Ces conjectures, d'autant plus propres à faire impression qu'elles étaient plus proportionnées aux âmes qui les concevaient, furent accueillies et répétées. Le bruit en parvint enfin jusqu'à moi; je fus indigné de cette découverte inattendue pour prix de mes longs services, j'étais méconnu, calomnié; j'avais, pour une femme, oublié tous les intérêts et repoussé tous les plaisirs de la vie, et c'était moi que l'on condamnait.

Je m'expliquai vivement avec Ellénore: un mot fit disparaître cette tourbe d'adorateurs qu'elle n'avait appelés que pour me faire craindre sa perte. Elle restreignit sa société à quelques femmes et à un petit nombre d'hommes âgés. Tout reprit autour de nous une apparence régulière; mais nous n'en fûmes que plus malheureux: Ellénore se croyait de nouveaux droits; je me sentais chargé de nouvelles chaînes.

Je ne saurais peindre quelles amertumes et quelles fureurs résultèrent de nos rapports ainsi compliqués. Notre vie ne fut qu'un perpétuel orage; l'intimité perdit tous ses charmes, et l'amour toute sa douceur; il n'y eut plus même entre nous ces retours passagers qui semblent guérir pour quelques instants d'incurables blessures. La vérité se fit jour de toutes parts, et j'empruntai, pour me faire entendre, les expressions les plus dures et les plus impitoyables. Je ne m'arrêtais que lorsque je voyais Ellénore dans les larmes, et ses larmes mêmes n'étaient qu'une lave brûlante qui, tombant goutte à goutte sur mon coeur, m'arrachait des cris, sans pouvoir m'arracher un désaveu. Ce fut alors que, plus d'une fois, je la vis se lever pâle et prophétique: "Adolphe, s'écriait-elle, vous ne savez pas le mal que vous faites; vous l'apprendrez un jour, vous l'apprendrez par moi, quand vous m'aurez précipitée dans la tombe." Malheureux! lorsqu'elle parlait ainsi, que ne m'y suis-je jeté moi-même avant elle!

Chapitre IX

Je n'étais pas retourné chez le baron de T*** depuis ma dernière visite. Un matin je reçus de lui le billet suivant:

"Les conseils que je vous avais donnés ne méritaient pas une si longue absence. Quelque parti que vous preniez sur ce qui vous regarde, vous n'en êtes pas moins le fils de mon ami le plus cher, je n'en jouirai pas moins avec plaisir de votre société, et j'en aurai beaucoup à vous introduire dans un cercle dont j'ose vous promettre qu'il vous sera agréable de faire partie. Permettez-moi d'ajouter que, plus votre genre de vie, que je ne veux point

désapprouver, a quelque chose de singulier, plus il vous importe de dissiper des préventions mal fondées, sans doute, en vous montrant dans le monde."

Je fus reconnaissant de la bienveillance qu'un homme âgé me témoignait. Je me rendis chez lui; il ne fut point question d'Ellénore. Le baron me retint à dîner: il n'y avait, ce jour-là, que quelques hommes assez spirituels et assez aimables. Je fus d'abord embarrassé, mais je fis effort sur moi-même; je me ranimais, je parlai; je déployais le plus qu'il me fut possible de l'esprit et des connaissances. Je m'aperçus que je réussissais à captiver l'approbation. Je retrouvais dans ce genre de succès une jouissance d'amour-propre dont j'avais été privé dès longtemps; cette jouissance me rendit la société du baron de T*** plus agréable.

Mes visites chez lui se multiplièrent. Il me chargea de quelques travaux relatifs à sa mission, et qu'il croyait pouvoir me confier sans inconvénient. Ellénore fut d'abord surprise de cette révolution dans ma vie; mais je lui parlai de l'amitié du baron pour mon père, et du plaisir que je goûtais à consoler ce dernier de mon absence, en ayant l'air de m'occuper utilement. La pauvre Ellénore, je l'écris dans ce moment avec un sentiment de remords, éprouva plus de joie de ce que je paraissais plus tranquille, et se résigna, sans trop se plaindre, à passer souvent la plus grande partie de la journée séparée de moi. Le baron, de son côté, lorsqu'un peu de confiance se fut établie entre nous, me repara d'Ellénore. Mon intention positive était toujours d'en dire du bien, mais, sans m'en apercevoir, je m'exprimais sur elle d'un ton plus leste et plus dégagé: tantôt j'indiquais, par des maximes générales, que je reconnaissais la nécessité de m'en détacher; tantôt la plaisanterie venait à mon secours; je parlais en riant des femmes et de la difficulté de rompre avec elles. Ces discours amusaient un vieux ministre dont l'âme était usée, et qui se rappelait vaguement que, dans sa jeunesse, il avait aussi été tourmenté par des intrigues d'amour. De la sorte, par cela seul que j'avais un sentiment caché, je trompais plus ou moins tout le monde: je trompais Ellénore, car je savais que le baron voulait m'éloigner d'elle, et je le lui taisais; je trompais M. de T***, car je lui laissais espérer que j'étais prêt à briser mes liens. Cette duplicité était fort éloignée de mon caractère naturel; mais l'homme se déprave dès qu'il a dans le coeur une seule pensée qu'il est constamment forcé de dissimuler.

Jusqu'alors je n'avais fait connaissance chez le baron de T***, qu'avec les hommes qui composaient sa société particulière. Un jour il me proposa de rester à une grande fête qu'il donnait pour la naissance de son maître. "Vous y rencontrerez, me dit-il, les plus jolies femmes de Pologne: vous n'y trouverez pas, il est vrai, celle que vous aimez; j'en suis fâché, mais il y a des femmes que l'on ne voit que chez elles." Je fus péniblement affecté de cette phrase; je gardai le silence, mais je me reprochais intérieurement de ne pas défendre Ellénore, qui, si l'on m'eût attaqué en sa présence, m'aurait si vivement défendu.

L'assemblée était nombreuse; on m'examinait avec attention. J'entendais répéter tout bas, autour de moi, le nom de mon père, celui d'Ellénore, celui du comte de P***. On se taisait à mon approche; on recommençait quand je m'éloignais. Il m'était démontré que l'on se racontait mon histoire, et chacun, sans doute, la racontait à sa manière; ma situation était insupportable; mon front était couvert d'une sueur froide. Tour à tour je rougissais et je pâlisais.

Le baron s'aperçut de mon embarras. Il vint à moi, redoubla d'attentions et de prévenances, chercha toutes les occasions de me donner des éloges, et l'ascendant de sa considération força bientôt les autres à me témoigner les mêmes égards.

Lorsque tout le monde se fut retiré: "Je voudrais, me dit M. de T***, vous parler encore une fois à coeur ouvert. Pourquoi voulez-vous rester dans une situation dont vous souffrez? A qui faites-vous du bien? Croyez-vous que l'on ne sache pas ce qui se passe entre vous et

Ellénore? Tout le monde est informé de votre aigreur et de votre mécontentement réciproque. Vous vous faites du tort par votre faiblesse, vous ne vous en faites pas moins par votre dureté; car, pour comble d'inconséquence, vous ne la rendez pas heureuse, cette femme qui vous rend si malheureux."

J'étais encore froissé de la douleur que j'avais éprouvée. Le baron me montra plusieurs lettres de mon père. Elles annonçaient une affliction bien plus vive que je ne l'avais supposée. Je fus ébranlé. L'idée que je prolongeais les agitations d'Ellénore vint ajouter à mon irrésolution. Enfin, comme si tout s'était réuni contre elle, tandis que j'hésitais, elle-même, par sa véhémence, acheva de me décider. J'avais été absent tout le jour; le baron m'avait retenu chez lui après l'assemblée; la nuit s'avancait. On me remit, de la part d'Ellénore, une lettre en présence du baron de T***. Je vis dans les yeux de ce dernier une sorte de pitié de ma servitude. La lettre d'Ellénore était pleine d'amertume. "Quoi me dis-je, je ne puis passer un jour libre! je ne puis respirer une heure en paix! Elle me poursuit partout, comme un esclave qu'on doit ramener à ses pieds"; et, d'autant plus violent que je me sentais plus faible: "Oui, m'écriai-je, je le prends, l'engagement de rompre avec Ellénore, j'oserai le lui déclarer moi-même, vous pouvez d'avance en instruire mon père."

En disant ces mots, je m'élançais loin du baron. J'étais oppressé des paroles que je venais de prononcer, et je ne croyais qu'à peine à la promesse que j'avais donnée.

Ellénore m'attendait avec impatience. Par un hasard étrange, on lui avait parlé, pendant mon absence, pour la première fois, des efforts du baron de T*** pour me détacher d'elle. On lui avait rapporté les discours que j'avais tenus, les plaisanteries que j'avais faites. Ses soupçons étant éveillés, elle avait rassemblé dans son esprit plusieurs circonstances qui lui paraissaient les confirmer. Ma liaison subite avec un homme que je ne voyais jamais autrefois, l'intimité qui existait entre cet homme et mon père, lui semblaient des preuves irréfragables. Son inquiétude avait fait tant de progrès en peu d'heures que je la trouvai pleinement convaincue de ce qu'elle nommait ma perfidie.

J'étais arrivé auprès d'elle, décidé à tout lui dire. Accusé par elle, le croira-t-on? je ne m'occupai qu'à tout éluder. Je niai même, oui, je niai ce jour-là ce que j'étais déterminé à lui déclarer le lendemain.

Il était tard; je la quittai; je me hâtai de me coucher pour terminer cette longue journée; et quand je fus bien sûr qu'elle était finie, je me sentis, pour le moment, délivré d'un poids énorme.

Je ne me levai le lendemain que vers le milieu du jour, comme si, en retardant le commencement de notre entrevue, j'avais retardé l'instant fatal.

Ellénore s'était rassurée pendant la nuit, et par ses propres réflexions et par mes discours de la veille. Elle me parla de ses affaires avec un air de confiance qui n'annonçait que trop qu'elle regardait nos existences comme indissolublement unies. Où trouver des paroles qui la repoussassent dans l'isolement?

Le temps s'écoulait avec une rapidité effrayante. Chaque minute ajoutait à la nécessité d'une explication. Des trois jours que j'avais fixés, déjà le second était près de disparaître; M. de T*** m'attendait au plus tard le surlendemain. Sa lettre pour mon père était partie et j'allais manquer à ma promesse sans avoir fait pour l'exécuter la moindre tentative. Je sortais, je rentrais, je prenais la main d'Ellénore, je commençais une phrase que j'interrompais aussitôt, je regardais la marche du soleil qui s'inclinait vers l'horizon. La nuit revint, j'ajournai de nouveau. Un jour me restait: c'était assez d'une heure.

Ce jour se passa comme le précédent. J'écrivis à M. de T*** pour lui demander du temps

encore: et, comme il est naturel aux caractères faibles de le faire, j'entassai dans ma lettre mille raisonnements pour justifier mon retard, pour démontrer qu'il ne changeait rien à la résolution que j'avais prise, et que, dès l'instant même, on pouvait regarder mes liens avec Ellénore comme brisés pour jamais.

Chapitre X

Je passai les jours suivants plus tranquille. J'avais rejeté dans le vague la nécessité d'agir; elle ne me poursuivait plus comme un spectre; je croyais avoir tout le temps de préparer Ellénore. Je voulais être plus doux, plus tendre avec elle, pour conserver au moins des souvenirs d'amitié. Mon trouble était tout différent de celui que j'avais connu jusqu'alors. J'avais imploré le ciel pour qu'il élevât soudain entre Ellénore et moi un obstacle que je ne pusse franchir. Cet obstacle s'était élevé. Je fixais mes regards sur Ellénore comme sur un être que j'allais perdre. L'exigence, qui m'avait paru tant de fois insupportable, ne m'effrayait plus; je m'en sentais affranchi d'avance. J'étais plus libre en lui cédant encore, et je n'éprouvais plus cette révolte intérieure qui jadis me portait sans cesse à tout déchirer. Il n'y avait plus en moi d'impatience: il y avait, au contraire, un désir secret de retarder le moment funeste.

Ellénore s'aperçut de cette disposition plus affectueuse et plus sensible: elle-même devint moins amère. Je recherchais des entretiens que j'avais évités; je jouissais de ses expressions d'amour, naguère importunes, précieuses maintenant, comme pouvant chaque fois être les dernières.

Un soir, nous nous étions quittés après une conversation plus douce que de coutume. Le secret que je renfermais dans mon sein me rendait triste; mais ma tristesse n'avait rien de violent. L'incertitude sur l'époque de la séparation que j'avais voulue me servait à en écarter l'idée. La nuit j'entendis dans le château un bruit inusité. Ce bruit cessa bientôt, et je n'y attachai point d'importance. Le matin cependant, l'idée m'en revint; j'en voulus savoir la cause, et je dirigeai mes pas vers la chambre d'Ellénore. Quel fut mon étonnement, lorsqu'on me dit que depuis douze heures elle avait une fièvre ardente, qu'un médecin que ses gens avaient fait appeler déclarait sa vie en danger, et qu'elle avait défendu impérieusement que l'on m'avertît ou qu'on me laissât pénétrer jusqu'à elle!

Je voulus insister. Le médecin sortit lui-même pour me représenter la nécessité de ne lui causer aucune émotion. Il attribuait sa défense, dont il ignorait le motif, au désir de ne pas me causer d'alarmes. J'interrogeai les gens d'Ellénore avec angoisse sur ce qui avait pu la plonger d'une manière si subite dans un état si dangereux. La veille, après m'avoir quitté, elle avait reçu de Varsovie une lettre apportée par un homme à cheval; l'ayant ouverte et parcourue, elle s'était évanouie; revenue à elle, elle s'était jetée sur son lit sans prononcer une parole. L'une de ses femmes, inquiète de l'agitation qu'elle remarquait en elle, était restée dans sa chambre à son insu; vers le milieu de la nuit, cette femme l'avait vue saisie d'un tremblement qui ébranlait le lit sur lequel elle était couchée: elle avait voulu m'appeler; Ellénore s'y était opposée avec une espèce de terreur tellement violente qu'on n'avait osé lui désobéir. On avait envoyé chercher un médecin; Ellénore avait refusé, refusait encore de lui répondre; elle avait passé la nuit, prononçant des mots entrecoupés qu'on n'avait pu comprendre, et appuyant souvent son mouchoir sur sa bouche, comme pour s'empêcher de parler.

Tandis qu'on me donnait ces détails, une autre femme, qui était restée près d'Ellénore, accourut tout effrayée. Ellénore paraissait avoir perdu l'usage de ses sens. Elle ne distinguait rien de ce qui l'entourait. Elle poussait quelquefois des cris, elle répétait mon nom; puis,

épouvantée, elle faisait signe de la main, comme pour que l'on éloignât d'elle quelque objet qui lui était odieux.

J'entrai dans sa chambre. Je vis au pied de son lit deux lettres. L'une était la mienne au baron de T***, l'autre était de lui-même à Ellénore. Je ne conçus que trop alors le mot de cette affreuse énigme. Tous mes efforts pour obtenir le temps que je voulais consacrer encore aux derniers adieux s'étaient tournés de la sorte contre l'infortunée que j'aspirais à ménager. Ellénore avait lu, tracées de ma main, mes promesses de l'abandonner, promesses qui n'avaient été dictées que par le désir de rester plus longtemps près d'elle, et que la vivacité de ce désir même m'avait porté à répéter, à développer de mille manières. L'oeil indifférent de M. de T*** avait facilement démêlé dans ces protestations réitérées à chaque ligne l'irrésolution que je déguisais et les ruses de ma propre incertitude; mais le cruel avait trop bien calculé qu'Ellénore y verrait un arrêt irrévocable. Je m'approchai d'elle: elle me regarda sans me reconnaître. Je lui parlai: elle tressaillit. "Quel est ce bruit? s'écria-t-elle; c'est la voix qui m'a fait du mal." Le médecin remarqua que ma présence ajoutait à son délire, et me conjura de m'éloigner. Comment peindre ce que j'éprouvai pendant trois longues heures? Le médecin sortit enfin. Ellénore était tombée dans un profond assoupissement. Il ne désespérait pas de la sauver, si, à son réveil, la fièvre était calmée.

Ellénore dort longtemps. Instruit de son réveil, je lui écrivis pour lui demander de me recevoir. Elle me fit dire d'entrer. Je voulus parler; elle m'interrompit. "Que je n'entende de vous, dit-elle, aucun mot cruel. Je ne réclame plus, je ne m'oppose à rien; mais que cette voix que j'ai tant aimée, que cette voix qui retentissait au fond de mon coeur n'y pénètre pas pour le déchirer. Adolphe, Adolphe, j'ai été violente, j'ai pu vous offenser; mais vous ne savez pas ce que j'ai souffert. Dieu veuille que jamais vous ne le sachiez!"

Son agitation devint extrême. Elle posa son front sur ma main; il était brûlant; une contraction terrible défigurait ses traits. "Au nom du ciel, m'écriais-je, chère Ellénore, écoutez-moi. Oui, je suis coupable: cette lettre..." Elle frémit et voulut s'éloigner. Je la retins. "Faible, tourmenté, continuai-je, j'ai pu céder un moment à une instance cruelle; mais n'avez-vous pas vous-même mille preuves que je ne puis vouloir ce qui nous sépare? J'ai été mécontent, malheureux, injuste; peut-être, en luttant avec trop de violence contre une imagination rebelle, avez-vous donné de la force à des velléités passagères que je méprise aujourd'hui; mais pouvez-vous douter de mon affection profonde? nos âmes ne sont-elles pas enchaînées l'une à l'autre par mille liens que rien ne peut rompre? Tout le passé ne nous est-il pas commun? Pouvons-nous jeter un regard sur les trois années qui viennent de finir, sans nous retracer des impressions que nous avons partagées, des plaisirs que nous avons goûtés, des peines que nous avons supportées ensemble? Ellénore, commençons en ce jour une nouvelle époque, rappelons les heures du bonheur et de l'amour." Elle me regarda quelque temps avec l'air du doute. "Votre père, reprit-elle enfin, vos devoirs, votre famille, ce qu'on attend de vous!... - Sans doute, répondis-je, une fois, un jour peut-être..." Elle remarqua que j'hésitais. "Mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoi m'avait-il rendu l'espérance pour me la ravir aussitôt? Adolphe, je vous remercie de vos efforts: ils m'ont fait du bien, d'autant plus de bien qu'ils ne vous coûteront, je l'espère, aucun sacrifice; mais, je vous en conjure, ne parlons plus de l'avenir... Ne vous reprochez rien, quoi qu'il arrive. Vous avez été bon pour moi. J'ai voulu ce qui n'était pas possible. L'amour était toute ma vie: il ne pouvait être la vôtre. Soignez-moi maintenant quelques jours encore." Des larmes coulèrent abondamment de ses yeux; sa respiration fut moins oppressée; elle appuya sa tête sur mon épaule. "C'est ici, dit-elle, que j'ai toujours désiré mourir." Je la serrai contre mon coeur, j'abjurai de nouveau mes projets, je désavouai mes fureurs cruelles. "Non, reprit-elle, il faut que vous soyez libre et content. - Puis-je l'être si vous êtes malheureuse? Je ne serai pas longtemps malheureuse, vous n'aurez pas longtemps à me plaindre." Je rejetai loin de moi des craintes

que je voulais croire chimériques. "Non, non, cher Adolphe, me dit-elle, quand on a longtemps invoqué la mort, le Ciel nous envoie, à la fin, je ne sais quel pressentiment infaillible qui nous avertit que notre prière est exaucée." Je lui jurai de ne jamais la quitter. "Je l'ai toujours espéré, maintenant j'en suis sûre."

C'était une de ces journées d'hiver où le soleil semble éclairer tristement la campagne grisâtre, comme s'il regardait en pitié la terre qu'il a cessé de réchauffer. Ellénore me proposa de sortir. "Il fait bien froid, lui dis-je. - N'importe, je voudrais me promener avec vous." Elle prit mon bras; nous marchâmes longtemps sans rien dire; elle avançait avec peine, et se penchait sur moi presque tout entière. "Arrêtons-nous un instant. - Non, me répondit-elle, j'ai du plaisir à me sentir encore soutenue par vous." Nous retombâmes dans le silence. Le ciel était serein; mais les arbres étaient sans feuilles; aucun souffle n'agitait l'air, aucun oiseau ne le traversait: tout était immobile, et le seul bruit qui se fit entendre était celui de l'herbe glacée qui se brisait sous nos pas. "Comme tout est calme, me dit Ellénore; comme la nature se résigne! Le coeur aussi ne doit-il pas apprendre à se résigner?" Elle s'assit sur une pierre; tout à coup elle se mit à genoux, et, baissant la tête, elle l'appuya sur ses deux mains. J'entendis quelques mots prononcés à voix basse. Je m'aperçus qu'elle priait. Se relevant enfin: "Rentrons, dit-elle, le froid m'a saisie. J'ai peur de me trouver mal. Ne me dites rien; je ne suis pas en état de vous entendre."

A dater de ce jour, je vis Ellénore s'affaiblir et dépérir. Je rassemblai de toutes parts des médecins autour d'elle: les uns m'annoncèrent un mal sans remède, d'autres me bercèrent d'espérances vaines; mais la nature sombre et silencieuse poursuivait d'un bras invisible son travail impitoyable. Par moments, Ellénore semblait reprendre à la vie. On eût dit quelquefois que la main de fer qui pesait sur elle s'était retirée. Elle relevait sa tête languissante; ses joues se couvraient de couleurs un peu plus vives; ses yeux se ranimaient: mais tout à coup, par le jeu cruel d'une puissance inconnue, ce mieux mensonger disparaissait, sans que l'art en pût deviner la cause. Je la vis de la sorte marcher par degrés à la destruction. Je vis se graver sur cette figure si noble et si expressive les signes avant-coureurs de la mort. Je vis; spectacle humiliant et déplorable, ce caractère énergique et fier recevoir de la souffrance physique mille impressions confuses et incohérentes, comme si, dans ces instants terribles, l'âme, froissée par le corps, se métamorphosait en tous sens pour se plier avec moins de peine à la dégradation des organes.

Un seul sentiment ne varia jamais dans le coeur d'Ellénore: ce fut sa tendresse pour moi. Sa faiblesse lui permettait rarement de me parler; mais elle fixait sur moi ses yeux en silence, et il me semblait alors que ses regards me demandaient la vie que je ne pouvais plus lui donner. Je craignais de lui causer une émotion violente; j'inventais des prétextes pour sortir: je parcourais au hasard tous les lieux où je m'étais trouvé avec elle; j'arrosais de mes pleurs les pierres, le pied des arbres, tous les objets qui me retraçaient son souvenir.

Ce n'était pas les regrets de l'amour, c'était un sentiment plus sombre et plus triste; l'amour s'identifie tellement à l'objet aimé que dans son désespoir même il y a quelque charme. Il lutte contre la réalité, contre la destinée; l'ardeur de son désir le trompe sur ses forces, et l'exalte au milieu de sa douleur. La mienne était morne et solitaire; je n'espérais point mourir avec Ellénore; j'allais vivre sans elle dans ce désert du monde, que j'avais souhaité tant de fois de traverser indépendant. J'avais brisé l'être qui m'aimait; j'avais brisé ce coeur, compagnon du mien, qui avait persisté à se dévouer à moi, dans sa tendresse infatigable; déjà l'isolement m'atteignait. Ellénore respirait encore, mais je ne pouvais déjà plus lui confier mes pensées; j'étais déjà seul sur la terre; je ne vivais plus dans cette atmosphère d'amour qu'elle répandait autour de moi; l'air que je respirais me paraissait plus rude, les visages des hommes que je rencontrais plus indifférents; toute la nature semblait me dire que j'allais à jamais cesser d'être aimé.

Le danger d'Ellénore devint tout à coup plus imminent; des symptômes qu'on ne pouvait méconnaître annoncèrent sa fin prochaine: un prêtre de sa religion l'en avertit. Elle me pria de lui apporter une cassette qui contenait beaucoup de papiers; elle en fit brûler plusieurs devant elle, mais elle paraissait en chercher un qu'elle ne trouvait point, et son inquiétude était extrême. Je la suppliai de cesser cette recherche qui l'agitait, et pendant laquelle, deux fois, elle s'était évanouie. "J'y consens, me répondit-elle; mais, cher Adolphe, ne me refusez pas une prière. Vous trouverez parmi mes papiers, je ne sais où, une lettre qui vous est adressée; brûlez-la sans la lire, je vous en conjure au nom de notre amour, au nom de ces derniers moments que vous avez adoucis." Je le lui promis; elle fut tranquille. "Laissez-moi me livrer à présent, me dit-elle, aux devoirs de ma religion; j'ai bien des fautes à expier: mon amour pour vous fut peut-être une faute; je ne le croirais pourtant pas, si cet amour avait pu vous rendre heureux."

Je la quittai: je ne rentrai qu'avec tous ses gens pour assister aux dernières et solennelles prières; à genoux dans un coin de sa chambre, tantôt je m'abîmais dans mes pensées, tantôt je contemplais, par une curiosité involontaire, tous ces hommes réunis, la terreur des uns, la distraction des autres, et cet effet singulier de l'habitude qui introduit l'indifférence dans toutes les pratiques prescrites, et qui fait regarder les cérémonies les plus augustes et les plus terribles comme des choses convenues et de pure forme; j'entendais ces hommes répéter machinalement les paroles funèbres, comme si eux aussi n'eussent pas dû être acteurs un jour dans une scène pareille, comme si eux aussi n'eussent pas dû mourir un jour. J'étais loin cependant de dédaigner ces pratiques; en est-il une seule dont l'homme, dans son ignorance, ose prononcer l'inutilité? Elles rendaient du calme à Ellénore; elles l'aidaient à franchir ce pas terrible vers lequel nous avançons tous, sans qu'aucun de nous puisse prévoir ce qu'il doit éprouver alors. Ma surprise n'est pas que l'homme ait besoin d'une religion; ce qui m'étonne, c'est qu'il se croie jamais assez fort, assez à l'abri du malheur pour oser en rejeter une: il devrait, ce me semble, être porté, dans sa faiblesse, à les invoquer toutes; dans la nuit épaisse qui nous entoure, est-il une lueur que nous puissions repousser? Au milieu du torrent qui nous entraîne, est-il une branche à laquelle nous osons refuser de nous retenir?

L'impression produite sur Ellénore par une solennité si lugubre parut l'avoir fatiguée. Elle s'assoupit d'un sommeil assez paisible; elle se réveilla moins souffrante; j'étais seul dans sa chambre; nous nous parlions de temps en temps à de longs intervalles. Le médecin qui s'était montré le plus habile dans ses conjectures m'avait prédit qu'elle ne vivrait pas vingt-quatre heures; je regardais tour à tour une pendule qui marquait les heures, et le visage d'Ellénore, sur lequel je n'apercevais nul changement nouveau. Chaque minute qui s'écoulait ranimait mon espérance, et je révoquais en doute les présages d'un art mensonger. Tout à coup Ellénore s'élança par un mouvement subit; je la retins dans mes bras: un tremblement

convulsif agitait tout son corps; ses yeux me cherchaient, mais dans ses yeux se peignait un effroi vague, comme si elle eût demandé grâce à quelque objet menaçant qui se dérobaît à mes regards: elle se relevait, elle retombait, on voyait qu'elle s'efforçait de fuir; on eût dit qu'elle luttait contre une puissance physique invisible qui, lassée d'attendre le moment funeste, l'avait saisie et la retenait pour l'achever sur ce lit de mort. Elle céda enfin à l'acharnement de la nature ennemie; ses membres s'affaissèrent, elle sembla reprendre quelque connaissance: elle me serra la main; elle voulut pleurer, il n'y avait plus de larmes; elle voulut parler, il n'y avait plus de voix: elle laissa tomber, comme résignée, sa tête sur le bras qui l'appuyait; sa respiration devint plus lente; quelques instants après elle n'était plus.

Je demeurai longtemps immobile près d'Ellénore sans vie. La conviction de sa mort n'avait pas encore pénétré dans mon âme; mes yeux contemplaient avec un étonnement stupide ce corps inanimé. Une de ses femmes étant entrée répandit dans la maison la sinistre nouvelle. Le bruit qui se fit autour de moi me tira de la léthargie où j'étais plongé; je me levai: ce fut alors que j'éprouvai la douleur déchirante et toute l'horreur de l'adieu sans retour. Tant de mouvement, cette activité de la vie vulgaire, tant de soins et d'agitations qui ne la regardaient plus, dissipèrent cette illusion que je prolongeais, cette illusion par laquelle je croyais encore exister avec Ellénore. Je sentis le dernier lien se rompre, et l'affreuse réalité se placer à jamais entre elle et moi. Combien elle me pesait, cette liberté que j'avais tant regrettée! Combien elle manquait à mon cœur, cette dépendance qui m'avait révolté souvent! Naguère toutes mes actions avaient un but; j'étais sûr, par chacune d'elles, d'épargner une peine ou de causer un plaisir: je m'en plaignais alors; j'étais impatienté qu'un oeil ami observât mes démarches, que le bonheur d'un autre y fût attaché. Personne maintenant ne les observait; elles n'intéressaient personne; nul ne me disputait mon temps ni mes heures; aucune voix ne me rappelait quand je sortais. J'étais libre, en effet, je n'étais plus aimé: j'étais étranger pour tout le monde.

L'on m'apporta tous les papiers d'Ellénore, comme elle l'avait ordonné; à chaque ligne, j'y rencontrai de nouvelles preuves de son amour, de nouveaux sacrifices qu'elle m'avait faits et qu'elle m'avait cachés. Je trouvai enfin cette lettre que j'avais promis de brûler; je ne la reconnus pas d'abord; elle était sans adresse, elle était ouverte: quelques mots frappèrent mes regards malgré moi; je tentai vainement de les en détourner, je ne pus résister au besoin de la lire tout entière. Je n'ai pas la force de la transcrire. Ellénore l'avait écrite après une des scènes violentes qui avaient précédé sa maladie. "Adolphe, me disait-elle, pourquoi vous acharnez-vous sur moi? Quel est mon crime? De vous aimer, de ne pouvoir exister sans vous. Par quelle pitié bizarre n'osez-vous rompre un lien qui vous pèse, et déchirez-vous l'être malheureux près de qui votre pitié vous retient? Pourquoi me refusez-vous le triste plaisir de vous croire au moins généreux? Pourquoi vous montrez-vous furieux et faible? L'idée de ma douleur vous poursuit, et le spectacle de cette douleur ne peut vous arrêter! Qu'exigez-vous? Que je vous quitte? Ne voyez-vous pas que je n'en ai pas la force? Ah! c'est à vous, qui n'aimez pas, c'est à vous à la trouver, cette force, dans ce cœur lassé de moi, que tant d'amour ne saurait désarmer. Vous ne me la donnerez pas, vous me ferez languir dans les larmes, vous me ferez mourir à vos pieds." - "Dites un mot, écrivait-elle ailleurs. Est-il un pays où je ne vous suive? Est-il une retraite où je ne me cache pour vivre auprès de vous, sans être un fardeau dans votre vie? Mais non, vous ne le voulez pas. Tous les projets que je propose, timide et tremblante, car vous m'avez glacée d'effroi, vous les repoussez avec impatience. Ce que j'obtiens de mieux, c'est votre silence. Tant de dureté ne convient pas à votre caractère. Vous êtes bon; vos actions sont nobles et dévouées: mais quelles actions effaceraient vos paroles? Ces paroles acérées retentissent autour de moi: je les entends la nuit; elles me suivent, elles me dévorent, elles flétrissent tout ce que vous faites. Faut-il donc que je meure, Adolphe? Eh bien, vous serez content; elle mourra, cette pauvre

créature que vous avez protégée, mais que vous frappez à coups redoublés. Elle mourra, cette importune Ellénore que vous ne pouvez supporter autour de vous, que vous regardez comme un obstacle, pour qui vous ne trouvez pas sur la terre une place qui ne vous fatigue; elle mourra: vous marcherez seul au milieu de cette foule à laquelle vous êtes impatient de vous mêler! Vous les connaîtrez, ces hommes que vous remerciez aujourd'hui d'être indifférents; et peut-être un jour, froissé par ces coeurs arides, vous regretterez ce coeur dont vous disposiez, qui vivait de votre affection, qui eût bravé mille périls pour votre défense, et que vous ne daignez plus récompenser d'un regard."

Fin

Lettre à l'éditeur

Je vous renvoie, monsieur, le manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je vous remercie de cette complaisance, bien qu'elle ait réveillé en moi de tristes souvenirs que le temps avait effacés. J'ai connu la plupart de ceux qui figurent dans cette histoire, car elle n'est que trop vraie. J'ai vu souvent ce bizarre et malheureux Adolphe, qui en est à la fois l'auteur et le héros; j'ai tenté d'arracher par mes conseils cette charmante Ellénore, digne d'un sort plus doux et d'un coeur plus fidèle, à l'être malfaisant qui, non moins misérable qu'elle, la dominait par une espèce de charme, et la déchirait par sa faiblesse. Hélas! la dernière fois que je l'ai vue, je croyais lui avoir donné quelque force, avoir armé sa raison contre son coeur. Après une trop longue absence, je suis revenu dans les lieux où je l'avais laissée, et je n'ai trouvé qu'un tombeau.

Vous devriez, monsieur, publier cette anecdote. Elle ne peut désormais blesser personne, et ne serait pas, à mon avis, sans utilité. Le malheur d'Ellénore prouve que le sentiment le plus passionné ne saurait lutter contre l'ordre des choses. La société est trop puissante, elle se reproduit sous trop de formes, elle mêle trop d'amertumes à l'amour qu'elle n'a pas sanctionné; elle favorise ce penchant à l'inconstance, et cette fatigue impatiente, maladies de l'âme, qui la saisissent quelquefois subitement au sein de l'intimité. Les indifférents ont un empressement merveilleux à être tracassiers au nom de la morale, et nuisibles par zèle pour la vertu; on dirait que la vue de l'affection les importune, parce qu'ils en sont incapables; et quand ils peuvent se prévaloir d'un prétexte, ils jouissent de l'attaquer et de la détruire. Malheur donc à la femme qui se repose sur un sentiment que tout se réunit pour empoisonner, et contre lequel la société, lorsqu'elle n'est pas forcée à le respecter comme légitime, s'arme de tout ce qu'il y a de mauvais dans le coeur de l'homme pour décourager tout ce qu'il y a de bon!

L'exemple d'Adolphe ne sera pas moins instructif, si vous ajoutez qu'après avoir repoussé l'être qui l'aimait, il n'a pas été moins inquiet, moins agité, moins mécontent; qu'il n'a fait aucun usage d'une liberté reconquise au prix de tant de douleurs et de tant de larmes; et qu'en se rendant bien digne de blâme, il s'est rendu aussi digne de pitié.

S'il vous en faut des preuves, monsieur, lisez ces lettres qui vous instruiront du sort d'Adolphe; vous le verrez dans bien des circonstances diverses, et toujours la victime de ce mélange d'égoïsme et de sensibilité qui se combinait en lui pour son malheur et celui des autres; prévoyant le mal avant de le faire, et reculant avec désespoir après l'avoir fait; puni de ses qualités plus encore que de ses défauts, parce que ses qualités prenaient leur source dans ses émotions, et non dans ses principes; tour à tour le plus dévoué et le plus dur des hommes, mais ayant toujours fini par la dureté, après avoir commencé par le dévouement, et n'ayant ainsi laissé de traces que de ses torts.

Réponse.

Oui, monsieur, je publierai le manuscrit que vous me renvoyez (non que je pense comme vous sur l'utilité dont il peut être; chacun ne s'instruit qu'à ses dépens dans ce monde, et les femmes qui le liront s'imagineront toutes avoir rencontré mieux qu'Adolphe ou valoir mieux qu'Ellénore); mais je le publierai comme une histoire assez vraie de la misère du coeur humain. S'il renferme une leçon instructive, c'est aux hommes que cette leçon s'adresse: il prouve que cet esprit, dont on est si fier, ne sert ni à trouver du bonheur ni à en donner; il prouve que le caractère, la fermeté, la fidélité, la bonté, sont les dons qu'il faut demander au ciel; et je n'appelle pas bonté cette pitié passagère qui ne subjugue point l'impatience, et ne l'empêche pas de rouvrir les blessures qu'un moment de regret avait fermées. La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le coeur qui l'aimait. Je hais d'ailleurs cette fatuité d'un esprit qui croit excuser ce qu'il explique; je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant, et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir. Je hais cette faiblesse qui s'en prend toujours aux autres de sa propre impuissance, et qui ne voit pas que le mal n'est point dans ses alentours, mais qu'il est en elle. J'aurais deviné qu'Adolphe a été puni de son caractère par son caractère même, qu'il n'a suivi aucune route fixe, rempli aucune carrière utile, qu'il a consumé ses facultés sans autre direction que le caprice, sans autre force que l'irritation; j'aurais, dis-je, deviné tout cela, quand vous ne m'auriez pas communiqué sur sa destinée de nouveaux détails, dont j'ignore encore si je ferai quelque usage. Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout; c'est en vain qu'on brise avec les objets et les êtres extérieurs; on ne saurait briser avec soi-même. On change de situation, mais on transporte dans chacune le tourment dont on espérait se délivrer; et comme on ne se corrige pas en se déplaçant, l'on se trouve seulement avoir ajouté des remords aux regrets et des fautes aux souffrances.

Correspondance de Benjamin Constant et d'Anna Lindsay (Extraits)

I. Benjamin Constant à Madame Lindsay

Paris, 23 novembre 1800.

What shall I write? Thar I love you? You know it. That you love me? you would maintain that a presumptuous assertion, mais pouvais-je après hier soir m'empêcher de sentir que nous sommes nés l'un pour l'autre, que jamais âme plus sympathique ne ressentira votre charme? L'élévation de votre esprit, la simplicité de votre caractère, la douceur de votre sourire, joints à la dignité de vos traits, à votre nature pure, forte et sincère, étaient créés pour moi, et moi seul, tout comme votre beauté, vos lèvres, votre belle taille, vous toute enfin et chaque partie de vous!... Me punirez-vous de mon arrogance si nous nous voyons aujourd'hui? Avec toutes vos grandes et bonnes qualités, vous êtes parfois une femme hautaine et capricieuse! Mais jamais, après hier, vous ne me convaincrez que nous ne manquions pas notre destinée, que nous ne nous agitions pas dans des liens factices. Cependant, vous le dirai-je? après cette conviction, je suis plus incertain et tourmenté que jamais. Rien d'ordinaire, rien de passager, ne saurait nous assurer le bonheur, ni à l'un ni à l'autre, ni même l'apparence de la tranquillité. Non, non, ni votre amitié, ni votre amour, pas même votre possession, sinon éternelle et exclusive.

Quoi encore? Je hais la douleur, je crains la douleur de coeur par-dessus tout. Votre inégalité

m'effraie. Vous en abusez, vous me ferez du mal. J'aurai bientôt besoin de l'air que vous respirez comme de la seule atmosphère où je puisse vivre. Et la prudence, et votre disposition féminine, et ces deux êtres qui sont en vous, et qui se succèdent tout à coup si bizarrement, ces deux sons de voix... Je sais par coeur mon avenir. Je vous désirerai d'avance comme je vous retrouverai, après vous avoir quittée, tout autre que vous êtes peut-être en me lisant...

Vous verrai-je aujourd'hui? Je ne connais pas tout ce qui pourrait me forcer à réclamer mon indépendance... Il me faut aimer... je ne veux pas souffrir... je ne veux pas, peut-être aux dépens d'une autre, d'une situation incertaine, interrompue, convulsive... et cependant vous seule répondez à mon idéal de bonheur complet, d'une vie entière de sensations identiques de félicité morale, sensuelle, intellectuelle, éternelle enfin...

II. Benjamin Constant à Madame Lindsay

Paris, 26th november 1800.

Comment vous portez-vous? How are you for me? I thought you mightily calm and reasonable last night: the first impression is gone and I am afraid it is no longer necessary for you either to see or to avoid me. The days are passing with horrible rapidity, and I feel pain and madness coming on with great steps. What shall I do? Where shall I go? what shall we do, even if your sentiment subsists, if it be not strong and generous enough to outweigh every other consideration? I shall not see you this morning. I am not well, I hardly can write, and I know not how I shall be able to go to the tribunate. I'll be at your door at three or half after three. For God's sake grant me some more of those evenings you seem to dread so much, and yet that grow every hour more necessary for me. I have not strength to stay long without seeing you. After some hours my heart and my reason fail at once. What shall become of me? I never felt such agitation! my blood boils in my veins and I feel a convulsive start when I remember that every moment brings him nearer

III. Benjamin Constant à Madame Lindsay

Paris, ce 29 novembre 1800.

Je vous verrai demain, mais je veux vous écrire. Je veux arrêter ces moments fugitifs qui se termineront par ma perte. Je veux que cette nuit vous soit consacrée. Dans quelques heures, je vous reverrai, mais en public, mais observée. Je n'avais pas tort ce soir, quelqu'ait pu être le sens des fatales paroles que vous avez prononcées, où vous faisiez allusion à une idée qui m'est en horreur, qui glace mon sang, qui me jette dans le désespoir et sur laquelle rien ne me rassure, où vous disiez du moins qu'aussitôt qu'il serait de retour, vous sacrifieriez ces soirées, ma seule consolation, le dernier plaisir de ma vie. Je vous l'ai toujours dit, que ce sentiment faible, incomplet, interrompu, qui vous entraîne quelquefois vers moi, ne tiendrait pas un instant contre celui dont l'empire est fondé sur l'habitude, et dont vous reconnaissez, dont vous subissez encore les droits. Je ne me suis jamais flatté, même dans ces heures si rapides et si rares, lorsque je vous tenais dans mes bras et que je goûtais sur vos lèvres un bonheur imparfait et disputé. Alors même je prévoyais mon sort. Mais entraîné par une irrésistible puissance, j'ai marché vers ma perte avec les yeux ouverts.

L'heure approche, l'heure inévitable et destructive. Elle ne sera pas terrible pour vous. Je ne troublerai point votre vie; je vous le jure: la mienne est dévorée. Votre présence, votre sourire m'avaient entouré d'une sorte de cercle magique, où le malheur avait peine à pénétrer. Le charme va se rompre: il va tomber sur moi de tout son poids horrible.

Je vous aime comme un insensé; comme ni mon âge, ni une longue habitude de la vie, ni mon coeur, froissé depuis longtemps par la douleur et fermé depuis à toute émotion profonde, ne devraient me permettre encore d'aimer. Je vous écris d'une main tremblante, respirant à peine et le front couvert de sueur. Vous avez saisi, enlacé, dévoré mon existence: vous êtes l'unique pensée, l'unique sensation, l'unique souffle qui m'anime encore. Je ne veux point vous effrayer. Je ne veux point employer ces menaces trop profanées par tant d'autres. Je ne sais ce que je deviendrai. Peut-être me consumerai-je sans violences, de douleur sourde et de désespoir concentré. Je regretterai la vie parce que je regretterai votre pensée, les traits que je me retrace, le front, les yeux, le sourire que je vois.

Je suis bien aise de vous avoir connue. Je suis heureux d'avoir, à n'importe quel prix, rencontré une femme telle que je l'avais imaginée, telle que j'avais renoncé à la trouver, et sans laquelle j'errais dans ce vaste monde, solitaire, découragé, trompant sans le vouloir des êtres crédules, et m'étourdissant avec effort.

Je vous aimerai toujours. Jamais aucune autre pensée ne m'occupera. Que ne rencontré-je pas en vous? Force, dignité, fierté sublime, beauté céleste, esprit éclatant et généreux, amour peut-être, amour qui eût été tel que le mien, abandonné, dévorant, ardent, immense!... Que ne vous ai-je connue plus tôt?... J'aurais vu se réaliser toutes les illusions de ma jeunesse, tous les désirs d'une âme aimante et orgueilleuse de vous, et à cause de vous d'elle-même. Seul j'étais fait pour vous. Seul je pouvais concevoir et partager cette généreuse et impétueuse nature, vierge de toute bassesse et de tout égoïsme. Alors vous n'auriez pas dû sacrifier sans cesse la moitié de vos sentiments, et les plus nobles de vos impulsions. Un poids éternel de médiocrité tracassière et de considérations mesquines n'eût pas étouffé votre vie. J'eusse été fort de votre force, et défenseur heureux de l'être le plus pur et le plus adorable qui soit sur la terre.

Lirez-vous cette lettre? Donnerez-vous une minute à ces rêves sur le passé? Vous repoussez l'avenir. N'importe, je vous remercie d'être une créature angélique. Vous m'avez rendu le sentiment de ma dignité, vous m'avez expliqué l'énigme de mon existence. Je vois qu'il ne m'a manqué sur la terre que de vous avoir plus tôt connue, et que je n'aurai pas existé en vain.

Adieu, je suis malheureux profondément... je m'exalte ou je retombe. Je me berce de chimères et la réalité m'opresse. Il est cinq heures: dans six heures je vous verrai et je vais penser à vous le reste de cette nuit. Il est impossible que vous puissiez ne point venir. Si je vous ai fait de la peine en vous quittant, pardonnez-moi. Je vous aime avec tant de délire! Je voudrais seul porter toutes les douleurs qui peuvent atteindre votre vie. Je voudrais prendre toutes vos peines et vous léguer tous mes jours heureux, si je pouvais en espérer. Vous viendrez sûrement? Ne pas venir serait affreux.

IV. Benjamin Constant à Madame Lindsay

Paris, le 6 décembre 1800.

Comment serez-vous pour moi aujourd'hui? Je vous aime davantage chaque jour, chaque minute. Mais je suis loin d'être content de votre affection, et je serais bien malheureux si je n'avais pas l'espoir que le temps, le bonheur, et le plaisir l'augmenteront et la compléteront.

Je ne sais si je vous verrai ce matin, L'idée de m'en retourner sans vous voir, s'il est là, me révolte... Si je vous disais quand Elle sera ici, que je suis obligé de rester auprès d'elle, vous seriez également révoltée.

Oh! si nous avions un mois de plus! je suis convaincu que dans un mois vous serez sûre, vous serez à moi sans remords, si remords il y a à céder au sentiment le plus profond, le plus entier que vous ayez jamais inspiré. Ecrivez-moi un mot. Dites-moi que vous m'aimez, que vous êtes heureuse d'être à moi... dites que nous sommes unis pour toujours. De nous séparer maintenant ne serait pas seulement la misère et l'angoisse, mais la perfidie et la honte.

Je vous aime au delà de toute expression.

V. Benjamin Constant à Madame Lindsay

Paris, le 13 décembre 1800.

J'envoie chez Mme Talma pour savoir si nous allons à Thésée. J'en profite pour faire passer par elle une lettre qui seule arriverait d'une manière indue. Que faites-vous à présent? Qu'avez-vous fait depuis une heure du matin? Avez-vous pensé à moi? Et à ces heures? Les regrettez-vous? Les désirez-vous? On n'est jamais sûr avec vous de ce que vous éprouvez une heure après qu'on vous a quittée, et il faut toujours un petit travail pour vous remettre dans une bonne disposition! Ange, le plus inégal des anges, je vous aime et n'aime que vous. Je n'ai de bonheur que dans l'espoir du vôtre. Je n'ai de plaisir que sûr de votre plaisir! Dites-moi que vous m'aimez; dites-moi que vous êtes heureuse, et du plaisir passé et du bonheur à venir, et cessez enfin de repousser l'un et de retarder l'autre. Vous êtes le seul but de mon existence, l'entière occupation de ma pensée. Vivre avec vous, vous sortir du cercle absurde et contre nature dans lequel vous vivez, vous consacrer tout ce que je suis, tout ce que je vau, est mon unique espérance. Mais jusqu'alors, remplissons de plaisir ces moments d'attente: ignorons ce passage qui ne peut être bien long. Raisonnez-vous quand je n'y suis pas, pour que je vous retrouve toujours convaincue que ce que vous avez de plus sage à faire c'est ce que je désire et ce que vous désirez. Je vous aime si complètement, pourquoi perdre des heures en luttés inutiles et en douleurs qui troublent des jours que vous pourriez rendre si purs et si doux! je prêche, comme si de prêcher pouvait faire aucun bien, et j'oublie que vos lèvres sont de meilleurs avocats pour ma cause, que toute mon éloquence! Mon unique aimée, consacrons toute notre existence à tous les plaisirs et à toutes les joies. Comblons-nous l'un l'autre de toute espèce de jouissance et d'union. Nos âmes, nos esprits sont faits l'un pour l'autre. Je n'ai jamais connu l'amour avant de te connaître. Jamais je n'ai éprouvé dans les bras d'une femme une telle félicité, quelque imparfaite soit-elle rendue par tant de résistance de votre part, et de capricieuse pudeur. Les heures que j'ai passées avec toi sont gravées plus profondément dans mon âme, que des années de calme et complet bonheur passées dans les bras d'une autre.

Mon amour, mon ange, mon espoir, tout ce que j'apprécie dans la vie, est en toi, chaque goutte de mon sang ne coule que pour toi seule!

Qu'y a-t-il de décidé pour Thésée? Si nous n'y allons pas, je serai forcé d'aller à sept heures à une réunion pour le Tribunat. J'y manquerai pour Thésée, mais l'ayant arrangée moi-même, je ne voudrais pas y manquer sans prétexte. J'en sortirai à neuf heures. Ecrivez-moi un mot, que je voie cette écriture que je n'ai pas vue de longtemps. Adieu, ange aux lèvres célestes...

VI. Benjamin Constant à Madame Lindsay

Paris, 14 décembre 1800.

Je voulais vous écrire pour vous dire combien chaque jour ajoute à mon sentiment pour vous. J'avais peur que vous ne sentissiez pas assez combien tout ce que vous m'avez dit hier vous a présentée à moi telle que je vous imaginais, telle que je vous ai reconnue avant de vous connaître: nature généreuse et forte, traversant la vie au milieu d'hommes corrompus, vous conservant pure parmi cette corruption, la repoussant à droite et à gauche par votre seule valeur intrinsèque, froissée quelquefois par elle, mais vous relevant par vous seule, ne devant ce qui vous afflige qu'à l'ordre contre nature qui pèse sur tout ce qui est bon et fier sur la terre, et devant à vous seule de vous être frayée, au milieu de cet ordre étroit et vicieux, une route au bout de laquelle vous vous retrouvez avec votre valeur native, et toute la pureté, l'élévation, la noblesse d'âme dont le ciel vous a douée, et que les hommes n'ont pu flétrir. Vous êtes pour moi plus qu'une maîtresse et plus qu'une amie. Vous êtes le seul être qui réponde à mon cœur et qui remplisse mon imagination. Tout ce qui est vous est pur, noble et bon. Tous les souvenirs qui vous affligent proviennent des autres et non de vous. Ce qui est vous, c'est cette égide qui vous a conservée intacte et pure; c'est cette flamme céleste que les orages n'ont pu éteindre et qui n'a reçu des circonstances aucune atteinte, parce que rien de moins pur n'a pu s'allier avec elle; ni en diminuer l'éclat. Vous êtes telle que vous êtes née, vous êtes ce que la nature avait destiné les femmes à être. Le passé n'a de rapports qu'à votre mémoire, mais il n'a rien pu changer dans ce qui est vous. Je vous aime de toutes les puissances de mon âme, parce que je vous comprends, parce que je vous ressemble, parce que moi aussi j'ai fait le voyage de la vie seul par mon caractère, au milieu des luttes que j'ai livrées et des torts qu'on m'a prêtés. Mon amie, nous avons traversé des déserts peuplés d'ombres, que nous avons prises quelquefois pour des réalités! Enfin nous trouvons cette réalité désirée: qu'importent les ombres qui nous ont trompés? Qu'importent de mauvais rêves à l'instant d'un heureux réveil? Non, rien n'a été profané, car rien de ce qui est nous n'a été possédé. Nous sommes fatigués de songes, mais ces songes n'ont rien de réel et l'impression qu'ils laissent sera fugitive et bientôt oubliée. Vous me trouvez insouciant sur l'avenir: c'est que l'avenir lui-même n'est que le résultat de ces songes. Notre véritable avenir est en nous. J'ignore ce qui nous attend en dehors, mais ce qui est nous, ne sera pas plus flétri qu'il ne l'a été. Autour de votre âme est une barrière divine que rien n'a franchi, que rien de ce qui n'est pas digne de vous ne pourra franchir. Vous êtes vierge pour qui vous comprend et vous apprécie. Oui, assurément je vous dirai: aimez-moi, parce qu'il existe en vous une faculté non employée, et c'est cette faculté qui est mon bien. Je ne connais que vous que le plaisir embellisse, que vous qui portez dans les sensations abandon et pureté, que vous dont la valeur native soit toujours la même, que vous enfin qui soyez une femme comme je les concevais, comme je les ai toujours inutilement cherchées.

J'aime à vous entendre, à vous voir, à vous posséder, parce que je vous trouve toujours objet d'amour, de respect et de culte. Ce qu'il vous faut, c'est de l'indépendance, le reste est assuré. Encore quelques jours de patience et le but est atteint. Vous ne trouverez repos et sympathie que lorsque des liens contre nature ne vous tiendront plus dans une agitation forcée, avec des êtres indignes de vous.

Je ne sais si je pourrai vous aller voir avant quatre heures, mais je passerai avec vous toute la soirée. Je vous consacrerai toute ma vie. Appuyez la vôtre sur moi. Dites-vous bien que rien ne nous séparera, parce que la nature nous a réunis et que tout fléchit tôt ou tard devant elle.

Adieu, mon unique amour. Dans quelques heures, je vous verrai, et d'ici là je n'aurai qu'une pensée, je serai entouré d'une seule image.

VII. Benjamin Constant à Madame Lindsay

22 décembre 1800.

Je vous remercie, ange d'amour, de m'avoir écrit cette lettre dont j'avais si grand besoin. J'ai passé la nuit dans une telle agitation, dans un tel désespoir de perdre des heures, consacrées avant-hier encore au plus vif bonheur que j'aie éprouvé, que je ne crois pas, si vous n'êtes pas l'ange le meilleur, que je vive longtemps dans cette fièvre qui me dévore. Il me faut vous, autant qu'avant ce changement qu'hier a apporté dans ma situation, aussi longtemps, aussi sûrement. Ces courses interrompues, ces moments arrachés au hasard et goûtés avec inquiétude ne calment pas le feu qui me brûle... Je vous aime avec idolâtrie, et plus qu'on aime jamais. Que n'avez-vous été témoin de ma concentration sur une seule idée, vous! Que n'avez-vous pu voir combien tout ce qui existe autour de moi m'est étranger!...

Mon Anna, je n'aime que vous: Rien que le devoir, pour vous comme pour moi, m'empêche de vous arracher par la violence à tout ce qui nous entoure et vous emporter dans quelque endroit où je serais libre de vous contempler et de vous couvrir de baisers jusqu'à la mort. Mais il nous faut être dignes l'un de l'autre. Rien de dur, rien de cruel ne doit résulter du sentiment le plus noble qui fut jamais inspiré ou ressenti. Il faut attendre que nous puissions nous unir sans blesser aucun être qui soit en droit d'attendre que nous lui évitions de la peine. Mais jusque-là, par pitié, au nom de l'amour, permets-moi de te voir constamment.

Sois bonne et généreuse. Il y a dans votre vie actuelle ces heures qui ne peuvent être miennes. Il y a celles que je suis condamné à donner à des devoirs passés et à la gratitude et à l'affection dont la justice me fait un devoir sacré.

C'est une bien faible barrière si votre courage et votre bonté ne me soutiennent pas. Voilà pourquoi, mon Anna, mon amour, ma seule félicité en ce monde, il faut m'accorder encore quelques heures de bonheur et de sécurité ininterrompue.

Je mourrai si je passe huit jours dans le bouleversement que j'éprouve. J'ai besoin de te voir, de te presser sur mon coeur, de mourir sur tes lèvres. Ange à moi, ange adoré, j'ai besoin de verser mon âme dans la tienne, et de retrouver ces sensations qui sont devenues ma vie. Cette vie est en tes mains. Mon sang bout, tous mes sens sont dans une agitation que ton regard et tes baisers seuls calment. Je t'aime avec fureur, soyons toujours unis. Donne-moi de longues heures. L'avenir nous assure le bonheur, mais pour y atteindre, pour franchir l'intervalle, j'ai besoin de plaisir, d'amour et de ce délire que tu éprouves et que tu donnes; j'ai besoin de cette vie décuple de la vie ordinaire et qui est un océan de bonheur. Je te verrai à deux heures.

VIII. Benjamin Constant à Madame Lindsay

25 décembre 1800, minuit et demi.

Les derniers moments de notre conversation ont versé un peu de calme et d'espoir dans mon coeur, et ces sentiments m'ont permis de soutenir un entretien convenable durant une demi-heure et de me retirer pour penser à vous, ma seule amie, ma vie, mon bonheur dans ce monde.

Je ne puis dormir. Toutes mes artères sont pleines de vous, mon coeur bat à se rompre, je crois vous voir et respirer la douce atmosphère qui vous entoure, hors de laquelle j'étouffe et ne saurais vivre. Mon Anna, nous sommes unis pour l'éternité, la mort seule peut nous séparer.

Mon amour, mon affection, mon estime, chaque sentiment dévoué et raffiné ou de toute nature, grandit et se fortifie à chaque instant. Je t'aime, je t'adore, je n'ai d'autre pensée que toi au monde. Je me sens poussé à parler de toi ou de ce qui t'entoure, de nommer ta rue, ou V... ou B... ou n'importe quoi qui rappelle notre entourage, nos soirées, vous en somme, centre de toutes les émotions de mon âme, source de toute joie, ornement, félicité, orgueil de ma vie. Anna, je t'aime, je ne trouve pas de mots assez forts pour exprimer ce que je ressens. Je t'aime parce que tu es belle et bonne, généreuse et sublime, une femme comme Milton décrit la première des femmes, une femme comme la nature entendait que soient ces compagnes, ces amies, ces meilleures moitiés de l'homme.

Je n'ai jamais ressenti pour aucune créature ce que je ressens pour toi. Je ne l'ai pas cru possible. Je n'ai jamais connu de femme avant toi. Toutes celles que j'ai rencontrées étaient, sinon dégradées ou corrompues, faussées ou défigurées par la société. Toi seule tu es le beau idéal de la nature féminine. Seule tu réponds à toutes les aspirations de l'esprit, à tous les désirs du coeur. Ange d'amour et de bonheur, je t'adore... je ne vis qu'en ta présence.

Je vous conjure, ange d'amour, de ne pas renoncer à notre partie de campagne. C'est toujours une ou deux heures de gagnées. Nous causerons librement dans mon cabriolet, nous serons sages aux Ternes, et je me résigne à être accompagné par qui vous conviendra!

Mais nous pourrons ensuite, s'il fait beau, prolonger la promenade. Je puis ensuite, après t'avoir accompagnée chez toi, y passer quelques instants. Le déjeuner, la course, la maison, tout cela prendra une partie de la matinée, durant laquelle nous causerons au moins librement.

Ce soir je serai libre à huit heures pour tout à fait. Je vous conjure de me conserver ces heureux instants. Si mon espérance était trompée, elle retomberait sur mon coeur comme un poids mortel. Adieu ange, je t'adore, je t'idolâtre, je ne pense, je ne vis, je n'espère qu'en toi. Ne me réponds pas, je craindrais d'être obligé d'attendre la réponse, de manière à n'être pas chez vous à onze heures, et je ne veux pas perdre une seule de ces minutes fortunées. Adieu.

IX. Benjamin Constant à Madame Lindsay

30 décembre 1800.

Avec quelle impatience j'ai attendu d'être libre pour pouvoir vous écrire, douce amie et aimée. Avec quelle maladresse j'ai soutenu une conversation étrangère à mon coeur et à mon esprit. Ce sont des sons qui touchent mon oreille sans me communiquer ni sens, ni pensée, ni sentiment... Non que la personne qui parlait manquât d'esprit ou de bonté [pardonnez-moi cette expression, mais la passion ne doit pas altérer la justice]. Mais tout sauf vous m'est étranger. Le monde ne m'est plus rien. La voix d'Anna, le visage d'Anna, les baisers de mon Anna, sont mon univers. Que je vous remercie de sympathiser avec ma situation, de ne pas aggraver par des reproches injustes la position la plus pénible à laquelle un homme fut jamais soumis. Mon coeur déborde d'amour et de gratitude. Vous êtes la meilleure comme la plus aimable des créatures. Je vous aime, je vous admire, je vous remercie. Je ressens pour vous toutes les affections dont un coeur humain soit capable, et chaque jour redouble et renforce ces sentiments et les rend plus essentiels à mon existence.

Anna bien-aimée, centre unique de mes espoirs, de mes pensées, de mes joies, je ne vis que pour toi, je n'ai d'autre projet que de passer mes jours sur ton sein et tes lèvres. Ton visage m'enchanté, ton esprit me charme, ton caractère, cette impatience de tout ce qui est bas, cette générosité, ce courage, cette élévation de pensées, combinés avec ce doux

abandon dans l'amour, avec tous ces dons de femme que la nature a répartis à ses créatures favorisées, cette pureté dans le plaisir même! Ange adoré, je t'idolâtre. Je ne vis que pour attacher mes regards sur toi et pouvoir répéter ton nom quand je ne puis pas te voir. Douce amie, charme de mon coeur, aime-moi... livre-toi tout entière à l'espérance et à l'amour: crois à l'avenir, embellis le présent et masquons par le plaisir et par son image chacune des heures qu'il faut encore traverser.

Je vous verrai après le Tribunat et ce soir. Que je voudrais vous serrer à présent dans mes bras! Pensez-vous à moi? Rêvez-vous de votre ami? Le désirez-vous auprès de vous? Mon ange, suis-je pour quelque chose dans ta pensée, dans tes songes? Dors bien, sois heureuse, pense à moi.

Puisse le calme et le plaisir se mêler à ton sommeil. Adieu, ange adoré, je te bénis d'être ce que tu es, je te rends grâces du charme inexprimable que tu répands sur ma vie.

X. Benjamin Constant à Madame Lindsay

4 janvier 1801, midi.

Je vous verrai aujourd'hui, je dînerai avec vous, je passerai avec vous la plus grande partie de la journée. J'ai bien besoin d'une longue soirée pour me dédommager de ces deux jours perdus pour le bonheur. Au reste, chaque jour me rend plus à moi-même, c'est-à-dire à vous, qui êtes le seul intérêt de ma vie. Ce que j'espérais s'accomplit: ses relations se reforment. Elle rentre dans la société, et comme mes refus, motivés sur mes opinions, me dispensent de l'y suivre, je pourrai, sans offenser son coeur, consacrer à celle que j'aime des heures que m'enlevaient d'anciens égards et des ménagements que vous êtes faite pour comprendre, sans en être blessée de ce que je me réjouis de ce que mon bonheur ne fait de mal à personne. Oh! vous n'avez pas besoin du malheur d'une autre pour être sûre que vous régnez seule sur toute mon existence! Anna, je vous aime.

Votre pensée me suit partout: elle remplit mon coeur, elle anime ma vie, elle est unie à tout projet, à toute joie, à tout espoir: Je ne souhaite la gloire qu'afin que vous soyez fière de votre ami; la puissance, afin que votre âme généreuse et bonne puisse trouver le bonheur en faisant des heureux; la fortune, seulement pour vous rendre plus indépendante et plus libre. Anna aimée, je ne puis concevoir une vie qui serait passée loin de toi. Je ne conçois pas de félicité plus grande que de te contempler, d'entendre ta voix, de te presser sur mon coeur... Avez-vous apaisé lady C... à mon égard? Vous ne devez pas avoir eu de peine à lui persuader que je ne pensais qu'à vous. Je crois que B... et C... en sont bien convaincus: je ne le suis pas autant que la non-jalousie du dernier ne repose pas sur des bases assez solides. J'ai toujours sur le coeur ces mots dits sans le regarder, et vous ne m'avez pas entièrement persuadé. Il m'est cependant impossible de croire ce qui ternirait une image que j'aime à conserver dans mon coeur intacte et pure. Il m'est impossible d'imaginer un avilissant et déplorable partage. Cette nature fière, impétueuse et sincère ne peut s'abaisser à ce point. Vous êtes à moi, vous ne pouvez donc être à un autre, car vous ne pouvez vous dégrader.

J'espère vous voir entre le Tribunat et le dîner, à moins que ce dernier ne se prolonge autant qu'aujourd'hui, ce qui n'est pas probable. En tout cas, je vous verrai à quatre heures et ne vous quitterai qu'un moment à huit heures pour revenir de suite. J'espère que rien ne dérangera nos projets. Une longue habitude m'a appris à toujours redouter quelque infortune lorsque j'ai fait des plans pour le plaisir ou le bonheur! Mais vous rompez ce malheureux présage. Vous me porterez bonheur.

Adieu, ange que j'aime. Réponds-moi. Pense à moi, aime-moi.

XI. Madame Lindsay à Benjamin Constant

6 janvier 1801.

Je commençais à croire qu'il fallait me résigner à ne pas entendre parler de vous. La manière dont vous m'aviez quittée hier, ces mots: je ne me laisse jamais entraîner, rien ce matin qui en répare l'effet, et ce soir quelques lignes contraintes, me forceront à sortir de l'égarément où vous m'avez plongée. L'effort est bien douloureux, mais il y aurait folie à me laisser entraîner davantage.

Vous savez faire du mal et ne savez pas revenir. Vous agissez sans cesse sur moi; sans que je puisse vous faire éprouver les mêmes effets. Vous ne m'aimez pas, j'en ai bien peur. Depuis hier tous vos mouvements, toutes vos paroles ont été considérées et pesées. Et je ne donnerai ma vie qu'à l'homme qui ne mettra d'autre limite à son amour; que celle que j'imposerai moi-même. Commencerai-je une nouvelle et vulgaire intrigue pour des plaisirs éphémères, pour être sacrifiée, peut-être, à des liens plus flatteurs pour la vanité, ou plus utiles aux relations mondaines? Vous m'avez fait considérer les choses sous un jour nouveau et pénible. En un mot, ma raison est contre vous, et mon coeur profondément blessé par votre conduite. Il vaudrait mieux dans mon état d'esprit actuel ne pas vous voir ce soir. Peut-être en serez-vous heureux? je suis malade, malheureuse, j'espère de tout mon coeur qu'une haine universelle sera la suite de mes combats.

XII Benjamin Constant à Madame Lindsay

19 janvier 1801.

La bague est sur mon coeur, - elle ne le quittera jamais, - ma toux a diminué, et je crois qu'en me reposant un peu et en me couchant de bonne heure, je me retrouverai bientôt dans l'ordre accoutumé. Je commence par répondre aux questions de fait... Laissez-moi maintenant vous remercier d'avoir pris de mes nouvelles, et te répéter encore et encore qu'aucun amour ne saurait être plus tendre ou plus sincère ou plus passionné que le mien.

Ce que vous avez pris pour du changement est au contraire le résultat de l'idée que nous sommes unis pour la vie. Cette idée m'a fait porter mes regards autour de moi. Certain de ce qui fait la base de mon bonheur, j'ai senti le besoin de découvrir la route la plus sûre pour le mettre à l'abri des événements. J'ai vu que dans votre situation tout éclat vous nuirait, et produirait en vous-même, par son effet au dehors, une impression qui vous rendrait peut-être à jamais triste et malheureuse. J'ai vu que dans la mienne, entouré d'ennemis, une rupture qui me couvrirait à juste titre du reproche d'ingratitude et de dureté, attirerait les regards sur moi et attiserait les haines. J'ai vu que l'inaction et le silence, pour un homme qui est entré bien volontairement dans les affaires et qui y a contracté par cela même plus de devoirs qu'un autre, était un mauvais parti; que n'ayant plus la garantie de l'obscurité, il fallait conquérir celle du courage et du talent. Il est résulté de tout cela un besoin de défendre mes idées, de ménager un genre de lien qui n'a rien de commun avec mes sentiments pour vous, de travailler pour le Tribunat et pour ma réputation, et par conséquent de mettre moins d'entraînement et plus de régularité dans ma vie. Voilà l'histoire de ce que j'ai fait et éprouvé. Mon dernier but, ma véritable espérance, c'est de vivre en vous et avec vous. Votre figure, votre voix, votre esprit, votre coeur, tout, jusqu'aux défauts de votre impétueux caractère, me sont chers et doux à voir. Vous êtes l'idéal d'une femme, je vous l'ai dit souvent, et je ne

conçois pas qu'après vous avoir aimée, je puisse en aimer une autre, ou cesser de vous regarder comme le seul intérêt profond de ma vie, et le centre de toutes mes espérances, de toutes les affections de mon coeur.

Je vous verrai d'abord après le Tribunat, à moins qu'il ne finisse extrêmement tard. Mais il est certain que je serai libre à quatre heures...

XIII. Benjamin Constant à Madame Lindsay

21 janvier 1801.

Ange d'amour, je ne vous verrai pas ce soir. Je veux me débarrasser de mon maudit travail, je veux le faire bien, parce qu'il sera peut-être le dernier et qu'il faut qu'il soit digne de vous et de moi: de vous surtout, dont j'adore tous les jours plus le caractère, et dont j'idolâtre chaque jour davantage la figure.

Je vous aime passionnément: je vous verrai demain; je ne veux pas vous écrire davantage, parce qu'il ne faut pas que mes idées s'écartent du sujet austère que je traite, et qu'au milieu votre image répande dans ma tête un trouble qui me les fait perdre toutes. Adieu, jamais femme ne fut aimée comme je vous aime!

XIV. Note écrite par Mme Lindsay...

Note écrite par Mme Lindsay et intercalée par elle entre les lettres des 19 et 21 janvier au moment de sa fugue à Amiens, où elle copiait les lettres de Benjamin Constant. Elle est datée du 5 juin 1801.

The victim was secured and art was no longer necessary. [Sûr de sa victime, il jugea inutile désormais de feindre.]

A cette époque (19 à 20 janvier 1801) finit ma sécurité. Ses sentiments, sans être détruits, changèrent de nature, ou plutôt, sûr de moi, il cessa de feindre, et dans cette lettre, l'accablant avenir fut tracé. Dès ce jour, la méfiance, le soupçon s'emparèrent de moi. Sans altérer l'amour, ils firent le tourment de mon existence. Si les démonstrations les plus passionnées ramenaient parfois le calme et me rendaient ma première ivresse, une marche adroite, invariable, que l'aveuglement de l'amour le plus violent ne pouvait me dérober, me plongeait bientôt dans toutes les angoisses de l'incertitude, me livrait à toutes les douleurs de tant d'espérances trompées. Le coeur le plus froid se jouait du mien, jusqu'au moment où, comblant la mesure, l'amant même me fit un devoir de renoncer à lui.

Je ne verrai plus cet objet adoré, alors même qu'il m'est impossible de l'estimer encore, mais dans l'affreux abattement où je suis plongée, m'étant interdit de prononcer jamais son nom, de confier jamais ces maux qui pèseront sans cesse sur mon coeur, je trouve encore un charme qui suspend mes douleurs, à réécrire ce qui a servi à me perdre.

Amiens, ce 16 prairial an IX [5 juin 1801].

XV. Madame Lindsay à Benjamin Constant

Sans date.

Le docteur a chargé Adrien de me remettre un billet de loge pour quatre personnes, je n'ai pu refuser à mes enfants de les mener au spectacle. Je souhaite que cela ne vous contrarie pas

de venir m'y rejoindre. Vous me trouverez aux loges du rez-de-chaussée, n° I, théâtre de la République. Ce n'est pas du plaisir que j'ai eu à vous entendre que vous serez étonné. Oui, je l'avoue, j'ai admiré votre logique ferme et serrée, et le talent avec lequel vous avez développé les vues du projet que vous combattiez. Vos citations ont remué mon coeur et je n'ai regretté que ce que vous avez dit sur un talent que, certes, personne ne sera jamais assez stupide pour vous refuser.

Je n'ai pas assez de connaissances pour bien juger si quelquefois vous avez été adroit et même un peu sophistique. Vous avez noblement défendu une bonne cause, et quel que soit le résultat, vous avez certainement remporté la palme d'un raisonnement plein de bon sens.

Je voudrais avoir autant de sujet de me louer de votre coeur que de votre esprit, Benjamin. Je suis encore frappée douloureusement de l'impression que j'ai produite lorsque j'ai paru devant vous d'une manière si inattendue: je ne me plaindrais pas que vos yeux, errant dans la salle, ne m'aient pas découverte. J'accuse seulement leur faiblesse. Je vous voyais, moi, et j'étais heureuse, et j'étais fière, et mon coeur battait au moindre de vos mouvements, je me croyais aimée!

Quelle serait son émotion, me disais-je, s'il pouvait m'apercevoir!... Je n'étais donc que vaine? Vous n'avez été qu'étonné: à peine m'avez-vous regardée. Ce n'est que par réflexion que vous m'avez dit adieu lorsque je m'éloignais.

Ecoutez, Benjamin, je suis trop fière pour me plaindre longtemps de n'être pas assez aimée de vous. Plus j'attache de prix à remplir exclusivement votre âme, moins je supporte l'idée de n'être qu'un objet secondaire dans votre affection.

Je suis mortellement blessée. Ménagez même ma sensibilité. Je sais que dans ce moment vous tenteriez vainement de vous justifier. Il est des choses qu'on ne juge bien qu'avec le coeur. Le mien a été cruellement froissé, et il n'est que trop vrai peut-être que le vôtre a épuisé tous les sentiments. Adieu, ne me parlez pas de ce que je vous écris. De qui avez-vous reçu une lettre étant au Tribunat?

XVI. Benjamin Constant à Madame Lindsay

3 février 1801.

Je n'ai jamais été plus surpris qu'en recevant votre deuxième lettre. Quelle injustice! Mais vous êtes injuste par amour; et je devrais vous en remercier au lieu de vous le reprocher; je n'ai jamais mieux senti combien je vous aime, combien votre image est profondément gravée dans mon coeur et comme nos vies sont étroitement liées et ne pourront jamais être séparées.

Je ne comprends pas pourquoi les paroles que vous avez copiées ont pu vous irriter? Oui, la douleur que j'ai ressentie était violente; elle m'a alarmé parce que je ne puis me souvenir d'avoir jamais ressenti une douleur semblable. Tous les sentiments que vous m'inspirez sont nouveaux. Je n'ai jamais éprouvé de pareilles impressions. Je n'ai jamais aimé comme je vous aime. Je n'ai jamais ressenti de jouissances comparables à celles que vous me donnez. La surprise que me causent des émotions inconnues, impossibles à décrire, comparables à aucune autre, n'a rien d'offensant pour votre coeur et pour votre fierté.

Anna, j'aime votre visage, votre voix, votre beauté, votre conversation, votre coeur, votre âme... Il n'y a pas une parcelle de vous que je n'adore. Vous êtes folle ou stupide: je ne trouve pas de mots assez forts pour exprimer mon mépris pour votre absence de discernement, en ne voyant pas, ou n'étant pas convaincue, que vous êtes aimée au delà de

toute expression, par un homme plus digne de vous aimer, de vous apprécier comme vous méritez de l'être, que nul autre humain sur la terre.

Anna, tu es folle. Je saurai mieux te le prouver quand je te tiendrai dans mes bras, en te disant à l'oreille mon amour et mon désir, que par tous les mots que je pourrais tracer sur cette feuille froide. Ce nom d'Anna n'est pas une vaine formule: c'est un mot consacré, qui rappelle à mon coeur tous les souvenirs d'une félicité céleste et sans limites. Anna, c'est le nom de mon amie, de ma maîtresse, de la compagne de ma vie, associée à toutes mes joies.

J'ai peut-être tort de ne pas sentir que votre situation exige des ménagements nécessaires. J'ai eu tort. Mais ce n'est pas un tort comme celui que vous me reprochez. C'est l'impatience de l'amour, de l'habitude du bonheur si pur, si doux, si complet que je goûte en fixant les yeux sur toi. Anna, folle Anna, je t'aime! Je te verrai, je t'embrasserai, je te presserai contre mon coeur dans peu d'heures.

XVII. Madame Lindsay à Benjamin Constant

Ce 22 février 1801, dix heures.

J'ai passé une nuit presque sans sommeil, mais vous étiez l'objet constant de mes pensées éveillées, et comment pourrais-je me plaindre? Pourquoi mon imagination va-t-elle sans cesse à la rencontre des joies promises, qui termineront cette journée? Vous êtes privilégié, mon cher, de m'inspirer des désirs qui ne meurent jamais! Vous m'avez transformée!

C'est de mon coeur, que tu as réchauffé, de mon imagination, que tu as exaltée, que jaillissent les joies inexprimables que je ressens dans tes bras. Une source plus noble et plus pure que mon corps me pousse à t'aimer et à mélanger mon âme avec la tienne. Oh! apprends-moi à augmenter toutes tes facultés d'amour, comme tu as doublé les miennes. Apprends-moi à combler de bonheur tous les instants de ta vie. Mon orgueil, ma gloire est en toi. Tu seras ma renommée. Je n'envie personne. Donne-moi ton âme! Donne-la moi pure de toute autre affection. Parle d'affection si cela te plaît, mais n'en ressens pour nulle autre que ton Anna. Est-ce trop présomptueux d'en demander autant? Mais n'ai-je pas le droit de demander autant que je donne? Benjamin, vous pouvez rejeter mon amour, mon coeur peut se briser, mais jamais je n'accepterai de dévouer ma vie à une affection partagée. Chaque jour fortifie mes sentiments. Ils sont devenus l'unique affaire des années qui me restent à donner, qui soient encore désirables. Je désire les terminer par un attachement digne. Voulez-vous me conduire au terme d'un voyage, que je regrette si amèrement de n'avoir pas commencé avec vous?

Plus j'ai vécu, plus j'ai appris à mépriser le monde et à être dégoûtée par ses perpétuelles contradictions. La plupart de ceux qui y vivent ont le même sentiment, et cependant ceux qui ont quelque valeur travaillent dur, et passent leur journée à faire de pénibles sacrifices pour obtenir l'approbation de ceux qu'ils méprisent! Tel a été mon sort. Déclassée par un sort infortuné, et lancée dans une triste carrière, j'ai lutté désespérément pour conquérir le peu de position que j'étais en droit d'attendre. On aurait pu m'accorder davantage, mais je n'ai jamais rencontré que l'égoïsme et l'étroitesse de l'âme, et à la fin l'ingratitude a tout couronné.

Je désire déposer mes armes et devenir une femme normale, et répéter avec Milton: "She for God and He." (Elle pour Dieu et pour Lui). Oui, tu seras mon Univers... ta gloire couvrira les défauts de la mienne. Ton estime, ton amour, placeront ton Anna assez haut. Mais me les accorderas-tu éternellement?

Je vous verrai avant dîner. J'espère que rien ne viendra bouleverser la parfaite harmonie de mon âme avec toute l'humanité, car je t'ai dit que je t'aime!!...

Je tâcherai de me débarrasser de mon mauvais génie qui, comme Satan, présage l'infortune à mon oreille.

L'affaire dont Henri t'a parlé hier m'inquiète, quoique je ne la connaisse pas. Je voudrais tant que tu ne fusses pas tourmenté pour ces misérables intérêts qui sont le devoir d'un autre. Pourquoi ne veux-tu pas que je me mêle en rien à toutes ces choses? Tu me raconteras au moins ce qui en est. Je suis jalouse de ce que Henri a la permission de t'être utile de quelque manière. Je te verrai vers quatre heures, je te verrai ce soir. Je verrai ton image dans tous les instants. Ton sourire est présent à mes regards. Ton sein se presse contre mon coeur: ta voix retentit autour de moi. Je t'aime... Adieu, ange, charme de ma vie, félicité de chacun de mes jours; adieu, objet d'amour, d'affection, de confiance et d'estime. Adieu, toi, qui es l'objet de toutes mes sensations douces et de toutes mes facultés d'aimer.

XVIII. Benjamin Constant à Madame Lindsay

26 mars 1801.

J'espère vous voir ce matin. J'ai laissé s'arriérer beaucoup d'affaires et de comptes et je dois les mettre en règle, mais tout cela sera fini, je pense, avant deux heures. Si je n'étais pas prêt avant dîner, j'irai ce soir sûrement de bonne heure, et si vous voulez faire en sorte que je puisse être seul avec vous, j'attendrai aussi tard qu'il le faudra pour que tous les importuns partent et pour causer librement.

Ce n'est qu'en causant que je puis vous répondre, n'ayant aucun moyen de juger de la fidélité du compte rendu. Ce que je puis seulement vous dire d'avance, c'est que si vous n'êtes pas contente de moi, si vous me soupçonnez, vous avez tort. Je n'ai que deux idées dans le monde, et ce coeur si mort d'ailleurs, ne se ranime que pour ces idées: l'une de ces idées est de ne changer en rien votre situation sans la certitude qu'elle serait meilleure. L'autre, de vous donner tout le bonheur qui est compatible avec cette résolution, de ne prendre sur ma responsabilité aucun bouleversement dans votre vie. La pensée d'avoir à me reprocher la moindre diminution de repos, de moyens d'existence et de cette considération que vous avez acquise par tant de nobles qualités, et par une si fatigante lutte, cette pensée me donne un frémissement qui me prouve que, réalisée, elle deviendrait insupportable. Je puis me consoler de vous exposer à quelque ragot, de troubler un peu l'harmonie de votre salon: mais si je vous entraînaient dans un pas irréparable, et si je ne versais pas ensuite sur votre existence tout le bonheur que vous méritez, et qu'il n'est peut-être pas en moi de donner, malgré mes efforts, je ne me le pardonnerais jamais. Je ne concevrais pas que vous vissiez dans le sentiment que je vous expose autre chose qu'une profonde moralité. Certes, Anna, si j'étais comme on le dit, perfide ou dur, quel motif me prescrirait ces ménagements?

L'abandon d'une femme, aux yeux d'un monde indifférent et sévère, ne lie jamais un homme, et pour être à l'abri de tous reproches, il me suffirait de ne pas concourir activement à la démarche quelconque qui déciderait de votre sort. Je pourrai agir sur votre imagination, vous exalter la tête, vous faire rompre vos liens, avant que votre existence soit assurée. Vous laisser mettre le monde entier contre vous, et profiter ensuite précisément au degré qu'il me plairait, de vos sacrifices. Qu'est-ce qui m'arrête, si ce n'est le sentiment intime de ce que vous valez, et l'impossibilité de supporter le malheur d'un être que j'aime et que j'apprécie?

Anna, je connais la vie, cette vie dans laquelle les objets ont deux faces et se présentent toujours, lorsqu'on a agi, sous le point de vue opposé à celui sous lequel on les contemplait

auparavant. Je connais le tourment des situations irréparables. Je sais combien, avec votre caractère fier, qui comme tous les caractères délicats, a besoin de l'approbation même de ce qu'il méprise, le blâme, la médisance, les propos d'une société qui me hait, influenceraient sur vous. Je connais aussi mon caractère, moral, sensible, quoi qu'on dise, et craignant plus le malheur des autres que le mien propre. Mais affairé, ambitieux peut-être, et ayant tellement agi sur lui-même pour ne pas souffrir, dans une carrière semée de souffrances, qu'il a perdu cette douceur qui certes aide à soigner, à guérir les blessures, même quand je les plains et que j'y prends part.

Anna, ne dites pas que je vous joue: quel mot affreux et injuste. Ah! je le répète, si je ne mettais pas à votre bonheur une importance sans bornes, qui me dicterait cette lettre qui peut tourner contre moi? Je vous posséderais au jour le jour, et certes il me serait bien plus doux de vous voir dans mes bras, perdue dans une ivresse sans mélange, que de soulever des réflexions qui peuvent vous détacher. Votre ligne de conduite est tracée. Si je ne pensais pas que la dépendance dans laquelle on veut vous tenir, ne peut vous rendre heureuse, je ne vous dirais pas de rompre. Mais ma conviction profonde, indépendante de tout intérêt personnel, est qu'il vous faut une existence assurée, au-dessus des tracasseries d'un esprit aigre et étroit qui vous tyrannise.

Cette indépendance, vous ne pouvez, vous ne voulez la tenir que de ce qui vous est dû. C'est donc là que vous devez tendre, et tout ce qui peut y nuire ou la retarder, tout ce qui peut en rendre le motif douteux, doit momentanément disparaître.

Tant de raison, direz-vous, n'est pas compatible avec l'amour. Vous avez tort, cette raison est compatible avec un sentiment éclairé par l'expérience, et avec une véritable moralité.

Vous méritez d'être heureuse, et libre et indépendante, et vous le serez. Vous ne le seriez pas en bravant le monde, en sacrifiant le fruit d'une lutte difficile, en vous entourant d'une défaveur qui vous serait insupportable, et pour laquelle moi, contre lequel tant de haines s'agitent, tant de chances de proscription sont possibles, et qui ne puis vous offrir ni l'éclat d'une fortune qui achèterait l'approbation, ni celui d'un nom qui la commande, je ne vous donnerais aucune sauvegarde réelle, aucun durable dédommagement. Anna, je vous aime profondément. Ne me jugez pas injustement et demandez-vous, après m'avoir lu, si vous pouvez ne pas m'estimer. Songez que cette lettre est écrite à la hâte, sans être relue, et ne vous arrêtez pas à quelques mots, mais à l'intention. A ce soir.

XIX. Benjamin Constant à Madame Lindsay

La Grange, ce 29 floréal an IX [19 mai 1801].

Je ne vous écris que deux mots: je ne sais dans quelles dispositions vous êtes; mais je voudrais que vous ne fussiez pas injuste, que votre injustice ne vous fît prendre aucune résolution violente ou précipitée, et que vous ne fissiez rien d'irréparable jusqu'à ce que je vous eusse vue, et que nous nous fussions bien expliqués et bien compris. J'ai un sentiment bien profond pour vous. Il se compose de mille affections différentes. Et je ne puis m'empêcher de croire que vous perdriez quelque chose en y renonçant. Je sens que notre première entrevue décidera de nos relations futures: et c'est pour cela que je vous écris. Votre pensée ne m'a pas quitté depuis mon départ. Je ne serai à Paris que le 3 prairial, au plus tôt. Je suis obligé de rester ici demain, et d'aller prendre une diligence assez loin d'ici. Je vous verrai certainement le 4. Faites que je trouve chez moi un mot qui m'annonce une bonne disposition. Serait-ce sans regrets que vous rompiez ce lien qui nous unit, et que vous renoncerez aux souvenirs de tant d'heures délicieuses doucement passées ensemble,

de tant de plaisirs délicieux, de tant d'ivresses et d'oubli du monde entier au sein du bonheur le plus complet et le plus vif?

Adieu, quoi que vous fassiez, je vous aimerai toujours, comme la plus noble et la plus attrayante des femmes.

XX. Madame Lindsay à Benjamin Constant

Paris, ce 30 floréal à une heure du matin, an IX. [20 mai 1801].

La lettre profondément perfide que j'ai devant les yeux, m'est garant que celle-ci ne fera rien éprouver à votre coeur. Réjouissez-vous d'avoir brisé le mien. Dans trois heures je me serai ôté la possibilité de vous revoir. Je pars avec le regret du passé et l'horreur de l'avenir. Voilà le prix de l'amour le plus abandonné, voilà ce que le vôtre m'a légué. Si vous daignez vous rappeler avec quel art vous m'avez rendu quelque tranquillité hier en me quittant, si vous vous rappelez que vous m'avez calmée me disant: Je vous verrai sans doute demain, mais laissez-moi lui faire mes adieux, vous rougiriez, j'espère, du rôle que vous avez joué. Cette lettre, lettre si cruellement insouciant, a dérangé les profonds calculs de votre âme si inflexible.

Vous n'avez pas prévu les égarements de la douleur, le désespoir de l'amour trompé; vous avez jugé de moi d'après les êtres brillants et corrompus qui ont des droits si puissants sur votre vanité! Je n'ai rien avoué, et le bouleversement de mes traits, les sanglots que je n'ai pu retenir, les mouvements convulsifs qui n'ont cessé de m'agiter depuis la réception de votre lettre, ont donné tous les éclaircissements suffisants pour qu'un esclandre en ait été le résultat.

Quelles douleurs vous avez accumulées dans mon coeur! à quels affreux efforts vous m'avez condamnée! c'est moi qui vous fuis: je n'ai plus d'espérance, et ce qui est horrible, insupportable, je ne peux plus vous estimer. Ceux qui voulaient me défendre contre les inculpations publiques dont on vous chargeait, ont achevé de m'accabler par le genre de preuves qu'ils alléguaient. Vous étiez plus que jamais attaché à Mme de Staël. Votre ami T... dit à qui veut l'entendre que le jour où vous avez dîné chez lui avec elle, vous la regardiez avec une avidité inconcevable, que vous sembliez dévorer de vos yeux tout ce qui l'approchait. Celui qui répète ce propos ne saurait être suspect. Mais, grands Dieux, de quoi vais-je m'occuper? votre conduite ne m'apprend-elle pas l'affreuse vérité? Au milieu des emportements, des reproches, des menaces, je n'ai senti, je n'ai pensé qu'à votre inconcevable perfidie. Est-ce vous qui m'osez écrire une pareille lettre, et ne vous souvenez-vous plus de toutes celles que vous m'avez écrites?

Qu'il eût bien mieux valu me dire: "Je vous ai trompée. Je ne vous aimais pas autant que j'ai voulu vous le persuader, peut-être me suis-je trompé moi-même..."

Je veux répondre à quelques-unes des phrases artificieuses de votre lettre. "Je n'ai ni le pouvoir ni la fortune qui en impose, et qui réconcilie aux choses bizarres, je n'ai que la considération d'un caractère froid, sévère et indépendant: un coup de tête me l'enlèverait." Qu'appellez-vous un coup de tête? est-ce de m'aimer, est-ce d'être aimé de moi? Que vous demandais-je de plus? Il y a quelques jours, lorsque je vous écrivis que je vous abandonnais ma vie, que je me résignais, que je faisais le sacrifice du seul genre de vie dans lequel je puisse trouver le bonheur complet, avez-vous pensé que je me soumettrais à l'insulte, et à n'être que l'instrument commode de vos plaisirs?

Je ne voulais pas de coup de tête. Je voulais, avec autant de bonheur que votre amour

pouvait m'en donner, attendre que le temps eût en quelque sorte légitimé cette nouvelle union, mais je n'ai pas compris un moment que vous ne relâchiez pas vos rapports avec une autre. Jusqu'à quel point vous avez cru pouvoir abuser de mon délire! Comme vous avez bravé ma douleur! et enfin en la poussant à l'extrême, vous avez bouleversé complètement mon existence!... Vous seriez bien heureux d'avoir à vous faire pardonner ce que vous appelez "des folies de l'amour". On ne vous juge pas assez favorablement pour vous croire capable d'en faire. Mais je pars, et je m'effraie de l'effort cruel que j'ai fait sur moi-même. Maintenant, quelle que soit ma faiblesse, c'est un devoir que de partir. Je veux bien essayer de vaincre mon amour, mais qui a le droit de m'en imposer la loi? Il faudrait désormais opter entre vous et un autre. Je ne calcule pas, je n'ai pas de vanité, de considération honteuse qui me retiennent. Je puis vous fuir, j'en avais formé le projet avant qu'on eût éclaté. Mais cesser de vous voir, qu'un homme, quel qu'il soit, puisse me forcer à vous éloigner de moi, cette idée me révolte. En vous aimant, je n'ai trompé personne... je ne dois qu'à moi de taire le secret de notre union, parce que vous l'avez laissée sans excuse. On dit que vous m'avez affichée, que votre amie a parlé de moi comme d'une personne qu'elle vous passait. Je ne croyais pas ces bruits odieux, mais c'est pour vous avoir aimé qu'on cherche à m'avilir!

Il faut finir cette lettre trop longue, qui dit si peu, qui dit si mal, tout ce que j'éprouve. C'est un éternel adieu que je vous fais. Partout je vous éviterai, je demanderai à tout le monde, de ne jamais prononcer ce nom, que j'ai prononcé pendant quelque temps avec tant d'amour et d'orgueil! Je ne sais quand je reviendrai, je ne sais ce que je vais devenir, je frémis des jours non encore écoulés. Moi, grands Dieux! qui dévorais les heures qui nous séparaient, je ne vous verrai plus!... Je vous supplie de ne pas m'écrire: laissez se fermer mes profondes, mes douloureuses blessures.

Puissiez-vous, Benjamin, ne jamais regretter mon amour!... Vous m'avez fait bien du mal, et moi je vous souhaite tout le bonheur dont je suis pour jamais privée. Je crains, hélas, que vous ne soyez dans une fausse route pour le chercher.

Je vous demande pour dernière grâce, si vous rencontrez M. de L..., s'il vous demande une explication, d'y mettre de la modération. J'ai mis l'état où il m'a vue sur le compte d'un abattement nerveux. Je l'ai aussi attribué à ce que, voulant lui faire mystère de mon voyage [ce qui était vrai], je n'avais pu résister à la tristesse que ce moment m'inspirait. Au reste, je n'ai rien dit qui fût contraire à la dignité de celui que j'ai tant aimé. J'ai dit que si je vous aimais, vous seul pouviez me guérir. Trahie par vous, je n'ai pu rien souffrir qui vous blessât. Cependant quels détails cruels il m'a fallu entendre! Adieu pour toujours!...

Je suis persuadée que la réflexion aura calmé M. de L... Il est malheureux. Puisse-t-il cesser de vouloir une chose impossible. Je ne puis rien pour lui. Mais mon coeur, quoique déchiré, quoique abattu par tant de souffrances, lui porte encore une tendre affection. Adieu, Benjamin! Oh! quel charme je trouvais à tracer ce nom! Je ne l'écrirai plus, un jour peut-être il me fera horreur. Avec quel art profond vous vous êtes fait aimer. Je ne guérirai jamais, je le sais. Tel qu'un malheureux qui s'est abreuvé d'un mortel poison, il échappe à la mort par les prompts secours qu'on lui donne, mais sa vie s'écoule dans des souffrances aiguës ou dans la langueur. Vous ne vous vanterez plus de n'avoir rien changé à mon existence. Comme si du moment où je vous ai aimé elle n'avait pas été bouleversée!

Je ne me coucherai plus dans ce lit; je veux que l'on me le change - je voudrais ne jamais revenir ici - peut-être n'y reviendrai-je plus. "Je le sens, me disiez-vous dans une de vos lettres, ma vie est dévorée, et ce qui n'occupera que quelques-uns de vos moments fera le destin de ma vie!"

XXI. Benjamin Constant à Madame Lindsay

Le II prairial an IX. Paris [31 mai 1801].

Je vous aurais répondu hier même, à l'instant où j'ai reçu votre lettre, si après vous avoir écrit douze pages, je n'avais senti le besoin de mettre de l'ordre dans mes idées, de ne rien laisser de vague dans mes expressions, et de vous mettre à même, en répondant à tout ce que vous me dites, et à tout ce que vous me proposez, d'une manière claire et positive, de décider vous-même sur vos projets et votre avenir.

Vous me demandez de vous déclarer mon plan de vie, de rompre d'une manière authentique, de vous donner des preuves de ma rupture, et ces preuves consisteraient en une lettre que je vous livrerai. A ce prix vous m'offrez de me consacrer votre vie, d'écrire à M. de L... que vous m'aimez, de le sommer de terminer vos intérêts avec lui et d'assurer votre créance. Enfin vous me faites une loi de vous dire avec précision ce que je veux.

Jusqu'à présent je ne me l'étais pas déclaré à moi-même. Votre départ m'avait porté un coup dont je ne m'étais pas relevé. J'errai dans l'abattement et la douleur, privé de vous. Votre lettre me rend la raison. Je vois que je vous dois à vous une explication franche. Il est injuste de compromettre votre existence en me laissant plus longtemps moi-même agité çà et là par l'indécision. J'ai donc rassemblé toutes mes forces. Je me suis fait à moi-même les questions que vous me posez. Je vous en envoie la solution.

Je vous aime. Dès l'instant que je vous ai vue un sentiment impérieux s'est emparé de moi. Votre figure, votre esprit, votre caractère, votre âme, tout m'a entraîné. Il y a en vous quelque chose de fier, d'indompté, de généreux, de genuine [sincère] qui est à mes yeux l'idéal d'une femme. Vous avez une force, une étendue, une impartialité d'esprit qui est un charme tout-puissant pour moi.

Vous m'avez aimé: et de nouveaux plaisirs, des plaisirs jusqu'alors inconnus ont resserré mes liens et vous ont rendue nécessaire à ma vie. Jamais volupté si pure, si enivrante et si profonde n'avait été à grands flots versée sur tout mon être. Jamais femme n'avait réuni tant de sortes de délires avec quelque chose de si pur et de si délicat.

Je ne connaissais alors que votre situation ostensible. Je vous croyais maîtresse d'un homme pour lequel vous vous étiez dévouée, envers qui vous aviez développé toutes les vertus du caractère le plus élevé. J'ignorais vos rapports de fortune, et je ne savais pas jusqu'à quel point votre sort et celui de vos enfants dépendaient de lui. Lorsque vous fûtes vaincue par l'amour extrême que vous n'avez pas cessé de m'inspirer, nos coeurs s'étaient entendus, mais nous n'avions encore parlé que d'amour, et le détail de vos affaires ne m'avait point été confié.

Lors donc, qu'ivre d'amour, je vous proposais de vous emmener à la campagne, je ne savais point qu'après une séparation d'avec M. de L... il y aurait encore des détails, toujours pénibles et longs à régler, détails affreux pour mon coeur, et par leur origine et par leur genre, puisqu'ils devaient me retracer sans cesse que vous en aviez aimé un autre que moi.

Ma situation à moi était très simple. Un tendre amour pour une femme qui avait toujours été parfaite pour moi, s'était changé en une amitié tendre et durable. Rien ne me liait à une fidélité que nos sentiments mutuels n'exigeaient plus. Tout me liait à de la reconnaissance, à de l'attachement, à toutes les espèces de services et de dévouements, hormis l'amour. Mais rien dans ma liaison avec vous ne s'annonçait comme incompatible avec ces devoirs, et je dirai même avec ce besoin de toute âme sensible et délicate. Nos liens ont continué. Ma conduite envers vous a été ce qu'elle devait être, puisque l'amour le plus vif remplissait mon coeur et occupait tous mes moments.

Vous m'avez alors parlé de votre situation de fortune. J'ai vu ce qu'une rupture coûterait à vous et à vos enfants, si elle précédait des arrangements auxquels vous avez les droits les plus incontestables, et qui pourront être entravés, défigurés, flétris même, si vos réclamations deviennent l'objet de démêlés publics et de discussions légales.

Une fortune bornée, une situation précaire, beaucoup d'ennemis, la chance de la proscription, si probable, au milieu d'une révolution orageuse, lorsqu'on éprouve le besoin et que l'on a accepté la mission de servir la Liberté, enfin votre propre délicatesse, m'enlevaient l'espoir de suppléer à des sacrifices pécuniaires qui seuls auraient, par l'abandon de toutes vos prétentions sur M. de L..., pu couper court tout de suite, à toute relation et discussion ultérieure avec lui...

Si M. de L... eût été pour vous ce qu'il devait être, si au lieu de travailler publiquement à un accommodement pompeux avec sa femme, et de vous offrir une situation secondaire, indigne de vous, il eût senti ce que vous valez, et vous assurer [? sic], fixer, et aux yeux du monde honorer votre existence, mon devoir eût été de me retirer. Je ne sais si j'aurais pu le remplir. Je vous aimais et je vous aime encore avec une passion qui maîtrise mon coeur et mes sens dans tout ce qui ne met pas votre bonheur en péril. Mais ce devoir ne me fut pas imposé. Je sus que M. de L... méditait une réconciliation flétrissante pour lui, injurieuse pour vous: qu'il vous destinait à tester sa maîtresse, aux dépens et par la fortune de sa femme. Vous me dites ce que j'aurais attendu de tout être doué de quelque fierté, qu'indépendamment de votre sentiment pour moi, vous n'auriez pas consenti à cet humiliant partage. Il vous restait à dénouer vos liens et à terminer avec lui, de la manière la plus amicale possible, des arrangements dont la fortune de vos enfants dépendait. Je ne cessais pas de vous dire qu'il ne fallait avoir que ce but en vue; qu'il ne fallait ni rompre, ce qui était imprudent, ni renouer, ce qui était honteux, mais en partant d'une situation à laquelle votre attachement pour moi ne changeait rien, qu'il fallait, par vos amis communs, faire sentir à M. de L... l'impossibilité de subir la situation qu'il vous proposait, et la nécessité d'assurer la créance la plus légitime et la plus sacrée.

Quelques inquiétudes peu fondées, des rapports d'amis officieux agitèrent, vers les derniers temps, votre imagination ombrageuse. Sans amener aucune crise, sans changer en rien votre situation. Tel était l'état des choses lors de mon départ. Je suis parti pour trois jours. Je ne vous avais jamais promis que je ne partirais pas. Je vous avais même annoncé que peut-être je partirais. Ce départ vous a porté à une résolution violente. Une explication fâcheuse s'en est suivie. M. de L... soupçonne que vous m'aimez. Vous ne pouvez revenir reprendre votre vie antérieure et nous revoir tous deux.

Mais encore, ce départ, ces soupçons, cette scène, rien de tout cela n'a produit un changement matériel dans votre position. Une seule personne au monde sait que vous avez été à moi. Deux ou trois soupçonnent que vous êtes partie parce que vous m'aimez, tout le reste voit dans votre conduite du mécontentement contre M. de L... et le désir de sortir d'une situation pénible et de terminer des affaires désagréables.

Voilà l'état des choses dans le moment actuel.

Maintenant que me proposez-vous?

De rompre avec une femme pour laquelle j'ai eu de l'amour, qui n'en a plus pour moi, et à laquelle il reste sur mon coeur les droits d'une conduite parfaite et d'une véritable amitié.

Qu'appellez-vous rompre? Est-ce que vous ne m'avez pas dit vous-même, qu'elle disait que nous n'avions plus d'amour l'un pour l'autre? N'êtes-vous pas convaincue que depuis que je suis lié à vous, je n'ai pressé dans mes bras aucune autre femme? Cette rupture peut-elle

être authentique, s'arrêter à l'amour et ne pas blesser l'amitié? Faut-il que je constate d'abord qu'elle m'a aimé et ensuite que nous ne nous aimons plus? Comment rompre authentiquement sans se brouiller, et pourquoi me brouillerais-je? A quel titre? Qu'a-t-elle fait pour perdre mon amitié? Car, je le répète, il n'est plus question d'amour. Vous sentez si bien que cette authenticité de rupture est impossible, que vous avez été entraînée à me demander une chose indigne de vous et de moi. Je copie votre phrase "on m'a dit si souvent que vous professiez de l'amour pour elle, pendant que vous vous efforciez de me le prouver, que sous ce rapport aussi je ne me contenterais pas de simples assurances de votre part. En cas que vous, m'aimiez assez pour vouloir me reprendre, rien moins qu'une lettre d'elle ne calmerait mes scrupules". Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce une rouerie digne des Liaisons dangereuses que vous me proposez? Avez-vous songé que livrer les lettres d'une femme qui nous a aimé, est une de ces perfidies dignes de l'homme le plus vulgaire, et qui le fait, à juste titre, mépriser de l'objet même de son honteux sacrifice? J'ai obtenu d'autres femmes, j'ai des lettres d'autres femmes. Aucune puissance de la terre n'obtiendrait de moi une seule de ces lettres. Vous m'avez quelquefois accusé d'être immoral: eh bien, l'idée de livrer une ligne d'un être qui m'a aimé, est une immoralité qui me fait frémir.

D'ailleurs, soyons francs et entendons-nous: rupture d'amour, elle existe: je ne suis plus aimé, je ne suis plus amant! Rupture d'amitié, serait ingratitude que je ne veux pas commettre, et privation d'une amitié à laquelle je ne me sens ni le désir ni le devoir de renoncer. Ce dernier sentiment serait moins fort chez moi, que je réclamerais encore ma parfaite indépendance. Quelle liaison serait-ce, mon Dieu, qui recommencerait par des témoignages de défiance et par d'outrageantes précautions! Vous n'en seriez pas longtemps tranquille. Vos soupçons renaîtraient. Nous nous consumerions en altercations douloureuses: et qui peut prévoir l'effet du soupçon d'un côté et du besoin d'indépendance de l'autre? Ah! je vous rendrais à vous-même un bien funeste service si je consentais à ce que vous me demandez. Ce serait alors que vous auriez lieu de vous plaindre; car en prenant l'engagement de me plier aux craintes, aux inquiétudes, aux ombrages d'une femme, je prendrais un engagement que je ne pourrais tenir. Enfin, pour épuiser ce sujet, l'amour, mon amie, est-ce une chose qui s'enregistre, qui se constate, pour laquelle on s'engage? Je serais entraîné aujourd'hui à la trahison vraiment coupable que vous me demandez, que vous n'eussiez pas de raison nouvelle, ou plus forte, de compter sur moi. Au contraire, l'homme faible, indécrot, et perfide est plus facilement infidèle. Celui qui livre sa maîtresse d'hier à celle d'aujourd'hui, a dans le coeur le germe d'une inconstance prochaine. Ce qu'il aime est déjà menacé, dès que ce qu'il aimait n'est plus sacré pour lui. L'amour est dans le sentiment, et non dans les sacrifices qu'on lui impose. Les sacrifices inutiles, les épreuves gratuites sont toujours funestes. Un sentiment involontaire, indépendant de sa nature, ne subsiste pas par des engagements, mais par le charme qui l'a fait naître.

Que me proposez-vous encore, d'avouer à M. de L... que vous m'aimez et de partir de cette donnée pour régler vos intérêts avec lui? Ici, Anna, je vous demande de m'écouter avec calme, j'invoque votre justice. Car la question que je vais traiter est délicate, mais il le faut.

M. de L... vous doit de l'argent: c'est une chose incontestable. Mais vos titres ne sont connus que d'un très petit nombre d'amis: ils ne le seront jamais du public, même quand la nécessité vous forcerait, pour assurer la fortune de vos enfants, à recourir à des mesures légales.

Si vous vous séparez de M. de L... à cause de son accommodement avec sa femme, vos demandes auront pour elles toute faveur. Car on verra que vous faites, en refusant de vivre avec lui, un sacrifice de fortune et un acte de désintéressement volontaire. Personne ne pourra vous soupçonner de motifs sordides ni de prétentions exagérées. Mais si vous partez d'un lien nouveau, l'on ne verra plus dans votre séparation avec M. de L... un acte de

désintéressement, mais une rupture inévitable, puisque vous ne pouvez pas avoir deux amants à la fois: et dans vos réclamations, quelque fondées qu'elles soient, l'on ne verra que le désir de tirer encore parti d'une liaison ancienne. Sous quel point de vue pensez-vous que je paraîtrai aux yeux du public, moi qui souffrirai qu'une femme dont l'existence serait attachée à la mienne demandât à l'homme dont elle aurait été longtemps la maîtresse... de l'argent!

Peu importe que cet argent vous soit dû... ne sentez-vous pas, que dans la discussion, qui suivrait une rupture avec M. de L... indélicat comme il l'est sous tant de rapports, il lui serait facile de tout confondre?

J'aurais l'air de vous diriger, de vous pousser contre lui, pour ajouter à une fortune dont je pourrais profiter. Il serait favorisé par le public, avide de ce qui peut flétrir un républicain, et circonvenu par la nombreuse clientèle, dans le sens romain, d'une famille considérée.

Vous m'écrivez vous-même que si vous me revoyez, la rupture avec M. de L... sera éclatante, qu'il vous accusera devant l'opinion. Le fera-t-il moins, tout étant constaté, et lorsque sa vanité et sa jalousie seront plus que jamais irritées? et si, comme je n'en doute pas, vous êtes forcée, par ce que vous devez à vos enfants, de recourir à des moyens légaux pour assurer votre créance, pensez-vous que mon nom ne se trouve pas mêlé à ces déplorables débats, dans ces débats que vous pouvez soutenir, avec avantage, gloire et noblesse, en partant de la situation où vous êtes, mais qui deviendraient honteux pour vous et pour moi si j'avais sur vous les droits avoués, qui me feraient un devoir de vous interdire immédiatement toute démarche de ce genre? Certes, Anna, vous si délicate et si ombrageuse, vous n'avez pas considéré la question sous ce point de vue. Vous ne pouvez vouloir avilir celui que vous aimez, et je le serais inévitablement si l'on me soupçonnait seulement d'approuver des réclamations, fondées sans doute, mais qui seraient entourées de mille circonstances pénibles pour moi. Savez-vous, mon amie, la seule manière qui fût admissible? Ce serait que vous abjurassiez à l'instant toute prétention sur ce que M. de L... vous doit: que vous lui écriviez que sa conduite envers sa femme vous rend libre, que vous renoncez à tout intérêt commun entre vous, que vous ne lui demandez rien, même de ce qu'il vous doit, et que vous n'en accepteriez rien, dût-il vous l'offrir. Toute autre ligne de conduite couvrirait de honte une liaison seulement soupçonnée entre nous, et tant qu'il pourra s'élever des discussions d'argent entre M. de L... et vous, je me dois, je vous dois à vous, d'éviter tout ce qui vous donnerait l'apparence d'avoir été dirigée par moi. Une femme qui m'appartiendrait ne doit avoir besoin de personne, elle ne doit rien demander à personne; elle doit vivre pour et par moi seul.

J'ai répondu. Il m'en a coûté horriblement de fixer si longtemps vos idées sur un résultat pénible: mais je le devais. Il reste maintenant la dernière question: que voulez-vous, que me demandez-vous? hélas... votre départ si subit, si irréfléchi a mis bien des difficultés dans mes résolutions, quelles qu'elles soient: dès le premier instant, en arrivant ici, j'ai vu d'un coup d'oeil toutes ces difficultés. Je ne vois aucun moyen de les surmonter tout de suite, aucun de satisfaire ce besoin que j'ai de vous voir. Cependant, après tout, l'effet de votre départ n'est pas, à beaucoup près, aussi grand que vous le croyez. On pense trop facilement, mon amie, avec une imagination mobile et effarouchée, que le public entier lit dans votre coeur. Parce que l'on a éprouvé une secousse violente, on croit tous ses alentours témoins et instruits de cette convulsion. L'orage se passe au dedans de nous. S'il finit sans que nous l'ayons constaté par quelque acte irréparable, tout se retrouve comme auparavant, à la douleur près, qui a été cruelle, mais ignorée. Aujourd'hui personne sur la terre, si ce n'est M. de C... et Julie Talma, n'imaginent en me voyant ici, et vous à Amiens, que je sois pour quelque chose dans votre absence. Chaque jour ajouté à la conviction de vos amis que je n'y entre pour

rien. Votre secret est entier. Il périrait avec moi plutôt que d'être révélé. Vous pouvez donc partir de ce point, qu'aux yeux du public, votre départ est un événement simple déjà oublié, et que ceux qui vous regrettent attribuent aux chagrins intérieurs que la conduite de M. de L... vous cause.

Vous avez deux partis à prendre:

Ou d'écrire à M. de L... que vous ne reviendrez que lorsque vos affaires avec lui seront réglées. Que vous devez à vos enfants d'assurer leur subsistance, et de vous adresser en même temps à quelque ami sûr et neutre dans cette affaire, M. de Ségur par exemple, pour qu'il parle à M. de L... et pour que vous ayez dans le public un garant, un témoin, un défenseur de votre conduite.

Ou de prendre la chose d'une manière moins grave, mais ce dernier parti est le plus difficile à la fois et le moins solennel, celui qui exige le plus de calme et de fermeté: c'est d'écrire à M. de L... que vous vous êtes éloignée à cause des scènes qu'il vous faisait; et certes la dernière scène que vous avez essuyée est une excuse assez légitime: que vous allez revenir. Que vous le prévenez que vous voulez terminer vos affaires: que vous en appellerez à ses amis et aux vôtres, s'il s'y refuse: que vous prétendez ne fermer votre porte à personne: 1° parce que ce serait un aveu que sa jalousie est bien fondée, aveu que vous ne voulez pas avoir l'air de faire; 2° parce que ce serait vous mettre aux yeux du public, dans une position fautive et humiliante de dépendance [et cela est vrai: songez bien à l'effet que feraient ces deux choses simultanées: la réconciliation tentée par M. de L... avec sa femme et votre soumission à fermer votre porte à quiconque lui ferait ombrage: ce serait véritablement une conduite tout à fait subalterne et dégradante pour vos rapports]; 3° enfin, parce qu'il n'a pas le droit de l'exiger, et que vous avez celui d'être libre.

Ce second parti est peut-être le plus raisonnable. Cependant il a des difficultés: non pas celles de l'emportement de M. de L... dont je vous garantis la conduite modérée à mon égard, mais celles qui viendraient de votre faiblesse, de son empire sur vous, et de votre crainte de lui. Remarquez cependant que parce que M. de L... vous doit de l'argent, ce n'est pas une raison pour que vous en soyez dépendante, et que ce qu'il y aurait de plus naturel, serait peut-être un retour très simple, avec la profession de foi claire et nette que vous n'êtes plus rien à M. de L... que vous êtes indépendante quoique pauvre, que vous comptez qu'il assurera votre créance, et que du reste vous voulez vivre à votre manière et voir telles personnes qu'il vous plaira, et quand il vous plaira.

Enfin, mon amie, ce que je veux, ma dernière lettre vous le disait. Je veux que vous soyez libre, que le goût et le sentiment nous unissent, que parvenue à l'indépendance en reconquérant ce qui vous est dû, vous viviez au milieu d'amis qui chérissent votre esprit et apprécient votre caractère; que vous éleviez vos enfants, mère heureuse et considérée, que vous ne paraissiez la maîtresse de personne, ni soumise à personne. Voilà ce que je veux pour vous.

Pour moi, en consacrant à vous une grande partie de ma vie, parce que j'y trouverais le bonheur, je veux l'indépendance que j'ai toujours conservée, je veux ne détruire aucun lien d'amitié, de reconnaissance et d'affection, n'être ni ingrat ni perfide, ni soumis à un joug quelconque. N'avoir à rendre compte d'aucune partie de ma conduite, n'avoir pas à craindre qu'un voyage de trois jours soit un crime, qu'une course dans un département où j'ai des propriétés, soit un événement. Je veux sanctionner mon sentiment pour vous, par ce qui seul rend le sentiment heureux et durable, la liberté. Anna, je veux être avec vous dans les seuls rapports qui me permettraient de vous rendre heureuse, qui n'aigraient pas mon caractère, comme l'a toujours fait toute espèce de contrainte. Sans doute serais-je toujours heureux de

céder à vous, tant que je n'y serais pas forcé. Mais ne méconnaissez pas votre empire. Remettez-vous-en à vous-même, à vos moyens naturels, à votre céleste figure, à votre esprit ferme, vaste, généreux, à cette dignité qui vous entoure et qui garantissent la durée des sentiments que vous inspirez.

Je vous aime d'amour. Je vous aime encore d'affection et d'estime profonde, je voudrais voir votre bonheur fondé sur toutes ces bases. J'ai fait violence à mon caractère pour exprimer si positivement mes idées. Je vous perdrai peut-être, mais si j'ai d'éternels regrets, je n'aurai pas de remords.

Je ne puis soutenir Paris. Tout m'y retrace des plaisirs passés peut-être à jamais. Je pars pour la campagne. Le monde m'importune. L'isolement, en me livrant à moi-même, rendra peut-être ma douleur plus vive encore. Je ne travaille point. Mes jours s'écoulent sans utilité comme sans gloire. Et vous dites que je ne vous aime pas!

XXII. Madame Lindsay à Benjamin Constant

Paris, 25 messidor an IX [14 juillet 1801].

Avant de me coucher, je relis votre lettre, et l'effet magique, irrésistible de votre présence, est détruit. Si vous m'aviez dit: "En vous faisant le sacrifice de mon voyage, il m'en coûtera probablement les trois quarts de ma fortune", je vous aurais dit: partez... Les intérêts de mon amour-propre, de ma délicatesse même, doivent être soumis à une nécessité anonyme, mais cet aveu, de quoi le faites-vous?

- Comme je ne puis pas ne pas vous aimer, je me résigne: il m'en coûte mon repos, mon bonheur, toute la possibilité d'étude et de gloire. - Ainsi donc, ce n'est pas de moi que vous tenez tous ces biens? Ce n'est plus à la nécessité de vos affaires, mais à votre bonheur qu'il faut que je me sacrifie: car si je persiste à exiger de vous une conduite différente, je vous blesse, indépendamment de votre fortune, dans vos sentiments les plus chers! Je sors enfin de l'inconcevable délire où j'étais plongée... je vous rends à vous-même. Il ne fallait rien moins qu'un empire absolu sur toutes vos facultés, que l'impossibilité de votre part de vivre sans moi, que la conviction que j'étais l'objet auquel vous rapportiez toutes vos pensées, que j'étais le but de toutes vos espérances, que ma pensée se liait à tous vos plans, se mêlait à tous vos intérêts, pour faire mon bonheur d'une manière complète et durable.

D'après ce que je vous cite de votre lettre, vous ne pouvez m'offrir qu'une liaison de plaisir, et ce lien, Benjamin, est avilissant. Celle qui vous aima avec tant d'ivresse, ne peut descendre vis-à-vis d'elle-même, et renoncer à vous au risque d'en mourir, me semble cent fois moins affreux! Cependant, je ne veux pas vous cacher à quel point vous remplissiez ce cœur malheureux, que vous regretterez sans cesse. Car on ne perd pas sans un éternel regret un sentiment aussi profond, aussi abandonné! Que je souffrais ce soir! je souriais, je riais même, et un poids énorme m'accablait: vous étiez là néanmoins... l'air de ma chambre était respiré par vous. C'est sur ce même canapé où je reçus vos premiers serments, que vous me dites que vous ne connaissiez que moi que le plaisir embellit: ce plaisir que je goûtais dans vos bras prenait sa source dans l'amour. Il était pur, et il m'a attachée à vous, et c'est lui qui cause maintenant mes profondes douleurs. Vous étiez calme, tandis que tous mes nerfs étaient en contraction. Benjamin, je ne puis aimer que vous, je ne puis être à vous. Je vous plains de ne pouvoir m'aimer avec la même énergie; quelles émotions vous sont inconnues!...

Grands dieux! ne vous apercevez-vous pas des effets de la passion funeste que vous m'avez inspirée? Ne suis-je pas dans un état voisin de l'aliénation d'esprit? Vainement je veux

m'étourdir, une seule idée me possède. Elle asservit, absorbe mon existence entière. Je n'entreprends pas de la détruire. N'être plus à vous, vous laisser bien complètement à vous-même, et vous dispenser par cette liberté de la nécessité d'être perfide, voilà ce qui va m'occuper. Je souffrirai.

Ce 25 messidor, à une heure et demie du matin.

XXIII. Benjamin Constant à Madame Lindsay

23 juin 1803. [Deux ans après la rupture.]

Malheureux que je suis de ne t'avoir pas entendue, ange, de tous les êtres du monde le seul dont la présence me charme et me rappelle à la vie? mais quelle lettre tu m'écris! Que me demandes-tu?

Puis-je penser à autre chose qu'au bonheur d'être aimé de toi? je ne sais pas si je suis coupable, je ne sais si je devrais sacrifier à ce que tu nommes ton repos, ce qui nous est encore donné de bonheur. Mais le puis-je? n'ai-je pas fait déjà mille sacrifices surnaturels? Ne suis-je pas parti sans t'écrire? n'ai-je pas laissé s'enfuir, inutiles, plusieurs occasions de te voir? Qu'as-tu gagné à ce que je perdais? Ange de charme et d'amour, tu es née pour m'aimer, et quelque absurde scrupule que nous écoutions, tous les deux, nous n'échapperons pas à cette destinée. Prends-en donc le bonheur comme le tourment. Moi, je ne suis entraîné que vers toi sur la terre: et certes je ne puis me charger de combattre toujours le besoin du bonheur. Que parles-tu d'impardonnables rechutes: il n'y a d'impardonnable que de me rendre malheureux et de n'être pas heureuse. Oh! replongeons-nous dans cette mer de délices, qui a si longtemps absorbé notre existence! reviens au bonheur, au plaisir, au délire!

L'avenir s'arrange toujours. Si tu pouvais, il serait bien facilement arrangé. Tu ne le peux, tes enfants t'imposent des ménagements sévères. Sois juste envers eux, mais ne sois pas cruelle pour toi-même et pour moi. Est-ce mon sentiment qui ne te satisfait pas? ne vois-tu pas que ce sentiment est exclusif, qu'il survit à tout? Ne vois-tu pas que je ne renais à la vie que pour toi? Que la société, la conversation, la politique, le mouvement de l'esprit, tout est fini pour moi hors ta présence?

Ange bien-aimé, je reprends à la vie. Je te verrai ce soir. Ni toi ni moi ne sommes responsables d'un besoin que trop longtemps tu as voulu combattre. Cédons, soyons heureux, que tout ce qui nous entoure reprenne du charme. Nous en vaudrons mieux, même pour les autres. Je te verrai, je te presserai dans mes bras.

Ces baisers que toi seule sais donner, disperseront toute crainte, tous ressentiments passés, toutes craintes de l'avenir: aime-moi Anna, sois bonne et sois sage, c'est-à-dire sois mienne...

J'irai ce matin à onze heures chez Julie.

XXIV. Madame Lindsay à Benjamin Constant

1er juillet 1805.

J'ai vu Rousselin ce soir, mais je savais depuis ce matin par ma femme de chambre que vous étiez arrivé. Si près et cependant si loin!... Comment êtes-vous? êtes-vous heureux? ou la vie pèse-t-elle sur vous comme sur moi? J'ai cessé de vous écrire pour des raisons qui d'abord vous étaient étrangères; ensuite votre absence prolongée, les tracasseries de mon

triste intérieur m'ont jetée dans un tel découragement, que j'ai vécu dans une sorte de torpeur que j'ai prise quelquefois pour du calme et peut-être pour de la raison.

Vous ne pouvez entendre prononcer mon nom sans émotion, avez-vous dit à Rousselin. Le vôtre a déjà changé la manière dont j'envisageais les objets. Il a ramené de si tristes souvenirs et de si profonds regrets! L'amie qui nous réunissait repose en paix dans la tombe, elle m'a laissé la douleur éternelle, irrémédiable. L'amour ne vient plus mêler ses tourments à mes chagrins, mais vous dois-je moins regretter, quand votre amitié pourrait répandre tant de bonheur sur chacun des instants de ma vie? Ce n'est que sous ce dernier rapport que j'aime maintenant me considérer.

Tout ce qui me ramène au sentiment qui m'a si longtemps dominée, me jette dans une tristesse affreuse et m'inspire même de l'effroi. Qu'il n'en soit jamais question entre nous. Regardez-moi comme une malade, échappée à une maladie mortelle, dont la convalescence a été longue et qui aura toute sa vie besoin de ménagements. Parlez-moi de vous en détail, et surtout dites-moi que vous êtes plus heureux que moi.

Rousselin vous fera passer celle-ci et voudra bien se charger de votre réponse. Je m'occuperai d'un moyen de correspondre sans danger. Il me serait impossible de rester si près de vous sans savoir ce que vous faites et sans avoir l'assurance que vous regrettez au moins de ne pouvoir me rencontrer.

J'ai été enfin obligée de rompre avec la seule personne chez laquelle j'aurais pu vous voir habituellement: cette liaison ne convenait plus à mes goûts ni à mon caractère. Comme tous les défauts s'augmentent en vieillissant, mon horreur pour la mauvaise compagnie...

(La fin manque)

Lettre sur Julie

Vous me demandez de m'entretenir avec vous de l'amie que nous avons perdue, et que nous regretterons toujours. Vous m'imposez une tâche qui me sera douce à remplir. Julie a laissé dans mon coeur des impressions profondes, et je trouve à me les retracer une jouissance mêlée de tristesse.

Elle n'était plus jeune quand je la rencontrai pour la première fois; le temps des orages était passé pour elle. Il n'exista, jamais entre nous que de l'amitié. Mais comme il arrive souvent aux femmes que la nature a douées d'une sensibilité véritable et qui ont éprouvé de vives émotions, son amitié avait quelque chose de tendre et de passionné qui lui donnait un charme particulier.

Son esprit était juste, étendu, toujours piquant, quelquefois profond. Une raison exquise lui avait indiqué les opinions saines, plutôt que l'examen ne l'y avait conduite; elle les développait avec force, elle les soutenait avec véhémence. Elle ne disait pas toujours, peut-être, tout ce qu'il y avait à dire en faveur de ce qu'elle voulait démontrer; mais elle ne se servait jamais d'un raisonnement faux, et son instinct était infaillible contre toutes les espèces de sophismes.

La première moitié de sa vie avait été trop agitée pour qu'elle eût pu rassembler une grande masse de connaissances; mais, par la rectitude de son jugement, elle avait deviné en quelque sorte ce qu'elle n'avait pas appris. Elle avait appliqué à l'histoire la connaissance des hommes, connaissance qu'elle avait acquise en société; et la lecture d'un très petit nombre d'historiens l'avait mise en état de démêler d'un coup d'oeil les motifs secrets des actions publiques et tous les détours du coeur humain.

Lorsqu'une révolution mémorable fit naître dans la tête de presque tous les Français des espérances qui furent longtemps trompées, elle embrassa cette révolution avec enthousiasme, et suivit de bonne foi l'impulsion de son âme et la conviction de son esprit. Toutes les pensées nobles et généreuses s'emparèrent d'elle, et elle méconnut, comme bien d'autres, les difficultés et les obstacles, et cette disproportion désespérante entre les idées qu'on voulait établir et la nation qui devait les recevoir, nation affaiblie par l'excès de la civilisation, nation devenue vaniteuse et frivole par l'éducation du pouvoir arbitraire, et chez laquelle les lumières mêmes demeuraient stériles, parce que les lumières ne font qu'éclairer la route, mais ne donnent point aux hommes la force de la parcourir.

Julie fut une amie passionnée de la Révolution, ou, pour parler plus exactement, de ce que la Révolution promettait. La justesse de son esprit en faisait nécessairement une ennemie implacable des préjugés de toute espèce, et, dans sa haine contre les préjugés, elle n'était pas exempte d'esprit de parti. Il est presque impossible aux femmes de se préserver de l'esprit de parti; elles sont toujours dominées par des affections individuelles. Quelquefois, ce sont ces affections individuelles qui leur suggèrent leurs opinions; d'autres fois, leurs opinions les dirigent dans le choix de leurs alentours. Mais, dans ce dernier cas même, comme elles ont essentiellement besoin d'aimer, elles ressentent bientôt pour leurs alentours une affection vive, et de la sorte l'attachement que l'opinion avait d'abord créé réagit sur elle et la rend plus violente.

Mais si Julie eut l'esprit de parti, cet esprit de parti même ne servait qu'à mettre plus en évidence la bonté naturelle et la générosité de son caractère. Elle s'aveuglait sur les hommes qui semblaient partager ses opinions; mais elle ne fut jamais entraînée à méconnaître le mérite, à justifier la persécution de l'innocence, ou à rester sourde au malheur. Elle haïssait le parti contraire au sien; mais elle se dévouait avec zèle et avec persévérance à la défense de tout individu qu'elle voyait opprimé: à l'aspect de la souffrance et de l'injustice, les sentiments nobles qui s'élevaient en elle faisaient taire toutes les considérations partiales ou passionnées; et, au milieu des tempêtes politiques, pendant lesquelles tous ont été successivement victimes, nous l'avons vue souvent prêter à la fois à des hommes persécutés, en sens opposés, tous les secours de son activité et de son courage.

Sans doute, quand son coeur ne l'aurait pas ainsi dirigée, elle était trop éclairée pour ne pas prévoir que de mauvais moyens ne conduisaient jamais à un résultat avantageux. Lorsqu'elle voyait l'arbitraire déployé en faveur de ce qu'on appelait la liberté, elle ne savait que trop que la liberté ne peut jamais naître de l'arbitraire. C'était donc avec douleur qu'elle contemplait les défenseurs de ses opinions chéries, les sapant dans leur base, sous prétexte de les faire triompher, et s'efforçant plutôt de se saisir à leur tour du despotisme que de le détruire. Cette manière de voir est un mérite dont il faut savoir d'autant plus de gré à Julie, que certes il n'a pas été commun. Tous les partis, durant nos troubles, se sont regardés comme les héritiers les uns des autres, et, par cette conduite, chacun d'eux, en effet, a hérité de la haine que le parti contraire avait d'abord inspirée.

Une autre qualité de Julie, c'est qu'au milieu de sa véhémence d'opinion, l'esprit de parti ne l'a jamais entraînée à l'esprit d'intrigue.

Une fierté innée l'en garantissait. Comme on se fait toujours un système d'après ses défauts, beaucoup de femmes imaginent que c'est par un pur amour du bien qu'elles demandent pour leurs amis des places, du crédit, de l'influence. Mais quand il serait vrai que leur motif est aussi noble qu'elles le supposent, il y a dans les sollicitations de ce genre, quelque chose de contraire à la pudeur et à la dignité de leur sexe; et, lors même qu'elles commencent par ne songer qu'à l'intérêt public, elles se trouvent engagées dans une route qui les dégrade et les pervertit.

Il y a dans cette carrière tant de boue à traverser que personne ne peut s'en tirer sans éclaboussures. Julie, violente quelquefois, ne fut jamais intrigante ni rusée. Elle désirait les succès de ses amis, parce qu'elle y voyait un succès pour les principes qu'elle croyait vrais; mais elle voulait qu'ils dussent ces succès à eux-mêmes, et non pas à des voies détournées, qui les leur eussent rendus moins flatteurs, et, en leur faisant contracter, comme il arrive la plupart du temps, des engagements équivoques, auraient faussé la ligne qu'ils devaient suivre. Elle aurait tout hasardé pour leur liberté, pour leur vie; mais elle n'aurait pas fait une seule démarche pour leur obtenir du pouvoir. Elle pensait, avec raison, que jamais le salut d'un peuple ne dépend de la place que remplit un individu; que la nature n'a donné en ce genre à personne des privilèges exclusifs; que tout individu qui est né pour faire du bien, en fait, quelque rang qu'il occupe et qu'un peuple qui ne pourrait être sauvé que par tel ou tel homme, ne serait pas sauvé pour longtemps, même par cet homme, et, de plus, ne mériterait guère la peine d'être sauvé. Il n'en est pas de la liberté comme d'une bataille. Une bataille, étant l'affaire d'un jour, peut être gagnée par le talent du général; mais la liberté, pour exister, doit avoir sa base dans la nation même, et non dans les vertus ou dans le caractère d'un chef.

Les opinions politiques de Julie, loin de s'amortir par le temps, avaient pris, vers la fin de sa vie, plus de véhémence. Comme elle raisonnait juste, elle n'avait pas conclu, comme tant d'autres, de ce que, sous le nom de liberté, l'on avait établi successivement divers modes de tyrannie, que la tyrannie était un bien et la liberté un mal. Elle n'avait pas cru que la République pût être déshonorée parce qu'il y avait des méchants ou des sots qui s'étaient appelés républicains. Elle n'avait pas adopté cette doctrine bizarre, d'après laquelle on prétend que, parce que les hommes sont corrompus, il faut donner à quelques-uns d'entre eux d'autant plus de pouvoir; elle avait senti, au contraire, qu'il fallait leur en donner moins c'est-à-dire placer, dans des institutions sagement combinées, des contre-poids contre leurs vices et leurs faiblesses.

Son amour pour la liberté s'était identifié avec ses sentiments les plus chers. La perte de l'aîné de ses fils fut un coup dont elle ne se releva jamais; et cependant, au milieu même de ses larmes, dans une lettre qu'elle adressait à ce fils tant regretté, lettre qui n'était pas destinée à être vue, et que ses amis n'ont découverte que parmi ses papiers, après sa mort; dans cette lettre, dis-je, elle exprimait une douleur presque égale de la servitude de sa patrie sous le régime impérial; elle s'entretenait avec celui qui n'était plus de l'avilissement de ceux qui existaient encore, tant il y avait dans cette âme quelque chose de romain!

En lisant ce que je viens d'écrire sur les opinions de Julie en politique, on se figurera peut-être qu'elle avait abdiqué la grâce et le charme de son sexe pour s'occuper de ces objets: c'est ce qui serait arrivé sans doute si elle s'y fût livrée par calcul, dans le but de se faire remarquer et d'obtenir de la considération et de l'influence; mais, comme je l'ai dit en commençant, elle devait tout à la nature, et de la sorte elle n'avait acquis aucune de ses qualités aux dépens d'une autre.

Cette même femme, dont la logique était précise et serrée lorsqu'elle parlait sur les grands sujets qui intéressent les droits et la dignité de l'espèce humaine, avait la gaieté la plus piquante, la plaisanterie la plus légère: elle ne disait pas souvent des mots isolés qu'on pût retenir et citer, et c'était encore là, selon moi, l'un de ses charmes. Les mots de ce genre, frappants en eux-mêmes, ont l'inconvénient de tuer la conversation; ce sont, pour ainsi dire, des coups de fusil qu'on tire sur les idées des autres, et qui les abattent. Ceux qui parlent par traits ont l'air de se tenir à l'affût, et leur esprit n'est employé qu'à préparer une réponse imprévue, qui, tout en faisant rire, dérange la suite des pensées et produit toujours un moment de silence.

Telle n'était pas la manière de Julie. Elle faisait valoir les autres autant qu'elle-même; c'était pour eux autant que pour elle qu'elle discutait ou plaisantait. Ses expressions n'étaient jamais recherchées; elle saisissait admirablement le véritable point de toutes les questions, sérieuses ou frivoles. Elle disait toujours ce qu'il fallait dire, et l'on s'apercevait avec elle que la justesse des idées est aussi nécessaire à la plaisanterie qu'elle peut l'être à la raison.

Mais ce qui la distinguait encore beaucoup plus que sa conversation, c'étaient ses lettres. Elle écrivait avec une extrême facilité, et se plaisait à écrire. Les anecdotes, les observations fines, les réflexions profondes, les traits heureux se plaçaient sous sa plume sans travail, et cependant toujours dans l'ordre le plus propre à les faire valoir l'un par l'autre. Son style était pur, précis, rapide et léger; et, quoique le talent épistolaire soit reconnu pour appartenir plus particulièrement aux femmes, j'ose affirmer qu'il n'y en a presque aucune que l'on puisse, à cet égard, comparer à Julie. Madame de Sévigné, dont je ne contesterai point la supériorité dans ce genre, est plus intéressante par son style que par ses pensées; elle peint avec beaucoup de fidélité, de vie et de grâce; mais le cercle de ses idées n'est pas très étendu. La cour, la société, les caractères individuels, et, en fait d'opinions, tout au plus les plus reçues, les plus à la mode; voilà les bornes qu'elle ne franchit jamais. Il y a, dans les lettres de Julie, plus de réflexion; elle s'élançait souvent dans une sphère plus vaste; ses aperçus sont plus généraux; et, comme il n'y a jamais en elle ni projet, ni pédanterie, ni emphase, comme tout est naturel, involontaire, imprévu, les observations générales qu'elle exprime en une ligne, parce qu'elles se présentaient à elle et non parce qu'elle les cherchait, donnent certainement à sa correspondance un mérite de plus.

Presque toutes les femmes parlent bien sur l'amour: c'est la grande affaire de leur vie; elles y appliquent tout leur esprit d'analyse et cette finesse d'aperçus dont la nature les a douées pour les dédommager de la force. Mais comme elles ont un intérêt immédiat, elles ne sauraient être impartiales. Plus elles ont de pureté d'âme, plus elles sont portées à mettre aux liaisons de ce genre une importance, je ne dirai pas, pour ne scandaliser personne, exagérée, mais cependant en contraste avec l'état nécessaire de la société.

Je crois bien que Julie, lorsqu'il s'agissait d'elle-même, n'était guère plus désintéressée qu'une autre; mais elle reconnaissait au moins qu'elle était injuste, et elle en convenait. Elle savait que ce penchant impérieux, l'état naturel d'un sexe, n'est que la fièvre de l'autre; elle comprenait et avouait que les femmes qui se sont données et les hommes qui ont obtenu sont dans une position précisément inverse.

Ce n'est qu'à l'époque de ce qu'on a nommé leur défaite, que les femmes commencent à avoir un but précis, celui de conserver l'amant pour lequel elles ont fait ce qui doit leur sembler un grand sacrifice. Les hommes, au contraire, à cette même époque, cessent d'avoir un but: ce qui en était un pour eux leur devient un lien. Il n'est pas étonnant que deux individus placés dans des relations aussi inégales arrivent rapidement à ne plus s'entendre; c'est pour cela que le mariage est une chose admirable, parce qu'au lieu d'un but qui n'existe plus, il introduit des intérêts communs qui existent toujours.

Julie détestait la séduction; elle pensait à juste titre que les ruses, les calculs, les mensonges qu'elle exige dépravaient tout autant que des mensonges, des calculs et des ruses employés pour servir tout autre genre d'égoïsme; mais, partout où elle apercevait la bonne foi, elle excusait l'inconstance, parce qu'elle la savait inévitable, et qu'en prodiguant des noms odieux aux lois de la nature, on ne parvient pas à les éluder. Julie parlait donc sur l'amour avec toute la délicatesse et la grâce d'une femme, mais avec le sens et la réflexion d'un homme. Je l'ai vue plus d'une fois entre deux amants, confidente de leurs peines mutuelles, consolant, avec une sympathie adroite, la femme qui s'apercevait qu'on ne l'aimait plus, indiquant à l'homme le moyen de causer le moins de douleur possible, et leur faisant ainsi du bien à tous deux.

Julie n'avait point d'idées religieuses, et j'ai quelquefois été surpris qu'avec une sensibilité profonde, un enthousiasme sincère pour tout ce qui était noble et grand, elle n'éprouvât jamais le besoin de ce recours à quelque chose de surnaturel qui nous soutient contre la souffrance que nous causent les hommes, et nous console d'être forcés de les mépriser; mais son éducation, la société qui l'avait entourée dès sa première jeunesse, ses liaisons intimes avec les derniers philosophes du dix-huitième siècle, l'avaient rendue inaccessible à toutes les craintes comme à toutes les espérances de cette nature. C'était le seul rapport sous lequel elle eût, pour ainsi dire, abjuré son habitude de se décider par elle-même, et embrassé des opinions sur parole. Je suis loin de regarder l'incrédulité comme une faute; mais la conviction de ce genre ne me paraît motivée par rien, et l'affirmation dans l'athée me semble annoncer un grand vice de raisonnement. Les dévots peuvent être entraînés par les besoins de l'imagination et du coeur, et leur esprit peut se plier à ces besoins sans être faussé; mais l'homme qui croit être arrivé par la logique à rejeter sans hésitation toute idée religieuse est nécessairement un esprit faux.

L'incrédulité de Julie était, au reste, plutôt une impression de l'enfance qu'une persuasion réfléchie, et il en était résulté que cette incrédulité s'était logée dans un coin de sa tête, comme la religion se loge dans la tête de beaucoup de gens, c'est-à-dire sans exercer aucune influence sur le reste de ses idées ou de sa conduite, mais en excitant toujours en elle une assez vive irritation quand elle était contredite sur ce point.

J'ai vu cette incrédulité aux prises avec l'épreuve la plus déchirante. Le plus jeune des fils de Julie fut attaqué d'une maladie de poitrine qui le conduisit lentement au tombeau; elle le soigna pendant près d'une année, l'accompagnant de ville en ville, espérant toujours désarmer la nature implacable, en cherchant des climats plus doux ou des médecins plus habiles. Toutes ses affections s'étaient concentrées sur ce dernier de ses enfants. La perte des deux premiers le lui avait rendu plus cher. L'amour maternel avait remplacé en elle toutes les autres passions; cependant, au milieu de ses anxiétés, de ses incertitudes, de son désespoir, jamais la religion ne se présenta à son esprit que comme une idée importune, et, pour ainsi dire, ennemie; elle craignait qu'on ne tourmentât son fils de terreurs chimériques; et, dans une situation qui aurait, à ce qu'il semble, dû lui faire adopter presque aveuglément les consolations les plus improbables et les espérances les plus vagues, la direction que ses idées avaient prise, plus forte que les besoins de son coeur, ne lui permit jamais de considérer les promesses religieuses que comme un moyen de domination et un prétexte d'intolérance. Je ne puis ici m'empêcher de réfléchir au mal que causent à la religion et aux êtres souffrants qui auraient besoin d'elle, l'esprit dominateur et l'intolérance dogmatique. Qui ne croirait, quand la douleur a pénétré dans les replis les plus intimes de l'âme, quand la mort nous a frappés de coups irréparables, quand tous les liens paraissent brisés entre nous et ce que nous chérissons; qui ne croirait, dis-je, qu'une voix nous annonçant une réunion inespérée, faisant jaillir du sein des ténèbres éternelles une lumière inattendue, arrachant au cercueil les objets sans lesquels nous ne saurions vivre, et que nous pensions ne jamais revoir, devrait n'exciter que la joie, la reconnaissance et l'assentiment? Mais le consolateur

se transforme en maître; il ordonne, il menace, il impose le dogme quand il fallait laisser la croyance germer au sein de l'espoir, et la raison se révolte, et l'affection, découragée, se replie sur elle-même, et le doute, dont nous commençons à être affranchis, renaît précisément parce qu'on nous a commandé la foi. C'est un des grands inconvénients des formes religieuses, trop stationnaires et trop positives, que l'aversion qu'elles inspirent aux esprits indépendants. Elles nuisent à ceux qui les adoptent, parce qu'elles rétrécissent et faussent leurs idées; et elles nuisent encore à ceux qui ne les adoptent pas, parce qu'elles les privent d'une source féconde d'idées douces et de sentiments qui les rendraient meilleurs et plus heureux.

On a dit souvent que l'incrédulité dénotait une âme sèche, et la religion une âme douce et aimante. Je ne veux point nier cette règle en général. Il me paraît difficile qu'on soit parfaitement content de ce monde sans avoir un esprit étroit et un cœur aride; et, lorsqu'on n'est pas content de ce monde, on est bien près d'en désirer et d'en espérer un autre. Il y a, dans les caractères profonds et sensibles, un besoin de vague que la religion seule satisfait, et ce besoin tient de si près à toutes les affections élevées et délicates, que celui qui ne l'éprouve pas est presque infailliblement dépourvu d'une portion précieuse de sentiments et d'idées. Julie était néanmoins une exception remarquable à cette règle. Il y avait dans son cœur de la mélancolie, et de la tendresse au fond de son âme, si elle n'eût pas vécu dans un pays où la religion avait longtemps été une puissance hostile et vexatoire, et où son nom même réveillait des souvenirs de persécutions et de barbaries, il est possible que son imagination eût pris une direction toute différente.

La mort du dernier fils de Julie fut la cause de la sienne, et le signal d'un dépérissement aussi manifeste que rapide. Frappée trois fois en moins de trois ans d'un malheur du même genre, elle ne put résister à ces secousses douloureuses et multipliées. Sa santé, souvent chancelante, avait paru lutter contre la nature aussi longtemps que l'espérance l'avait soutenue, ou que l'activité des soins qu'elle prodiguait à son fils mourant l'avait ranimée; lorsqu'elle ne vit plus de bien à lui faire, ses forces l'abandonnèrent. Elle revint à Paris, malade, et, le jour même de son arrivée, tous les médecins en désespérèrent. Sa maladie dura environ trois mois. Pendant tout cet espace de temps, il n'y eut pas une seule fois la moindre possibilité d'espérance. Chaque jour était marqué par quelque symptôme qui ne laissait aucune ressource à l'amitié, avide de se tromper, et chaque lendemain ajoutait au danger de la veille. Julie seule parut toujours ignorer ce danger. La nature de son mal favorise, dit-on, de telles illusions; mais son caractère contribua sans doute beaucoup à ces illusions heureuses: je dis heureuses, car je ne puis prononcer avec certitude sur les craintes qu'une mort certaine lui aurait inspirées. Jamais cette idée ne se présenta d'une manière positive et directe à son esprit; mais je crois qu'elle en eût ressenti une peine vive et profonde: on s'en étonnera peut-être. Privée de ses enfants, isolée sur cette terre, ayant à la fois une âme énergique, qui ne devait pas être accessible à la peur, et une âme sensible, que tant de pertes devaient avoir déchirée, pouvait-elle regretter la vie? je ne mets pas en doute que si ses forces physiques eussent mieux résisté à sa douleur morale, elle n'eût pris en horreur la carrière sombre et solitaire qui lui restait à parcourir. Mais, menacée elle-même au moment où elle venait de voir disparaître tous les objets de son affection, elle n'eut pas le temps, pour ainsi dire, de se livrer à ses regrets. Elle fut obligée trop rapidement de s'occuper d'elle pour que d'autres pensées continuassent à dominer dans son âme: sa maladie lui servit en quelque sorte de consolation, et la nature, par un instinct involontaire, recula devant la destruction qui s'avavançait et la rattacha à l'existence.

Dans les dernières semaines qui précédèrent sa mort, elle semblait se livrer à mille projets qui supposaient un long avenir; elle détaillait avec intérêt ses plans d'établissement, de société et de fortune; les soins de ses amis l'attendrissaient; elle s'étonnait elle-même de se

sentir reprendre à la vie. C'était pour ceux qui l'entouraient une douleur de plus, une douleur d'autant plus amère qu'il fallait lui en dérober jusqu'à la moindre trace. Elle disposait dans ses discours d'une longue suite d'années, tandis qu'un petit nombre de jours lui restait à peine. On voyait en quelque sorte, derrière les chimères dont son imagination semblait se repaître, la mort souriant comme avec ironie.

Je me reprochais quelquefois ma dissimulation complaisante. Je souffrais de cette barrière qu'élevait entre Julie et moi cette contrainte perpétuelle. Je m'accusais de blesser l'amitié, en la trompant, même pour adoucir ses derniers moments. Je me demandais si la vérité n'était pas un devoir; mais quel eût été le résultat d'une vérité que Julie craignait d'entendre?

J'ai déjà dit que le cercle de ses idées ne s'étendait point au delà de cette vie, jusqu'à ses malheurs personnels, la mort ne l'avait jamais frappée que comme un incident inévitable, sur lequel il était superflu de s'appesantir. La perte de ses enfants, en déchirant son coeur, n'avait rien changé à la direction de son esprit. Lorsque des symptômes trop peu méconnaissables pour elle, puisqu'elle les avait observés dans la longue maladie de son dernier fils, jetaient à ses propres yeux une lueur soudaine sur son état, sa physionomie se couvrait d'un nuage; mais elle repoussait cette impression; elle n'en parlait que pour demander à l'amitié, d'une manière détournée, de concourir à l'écartier. Enfin, le moment terrible arriva. Depuis plusieurs jours, son dépérissement s'était accru avec une rapidité accélérée; mais il n'avait point influé sur la netteté, ni même sur l'originalité de ses idées. Sa maladie, qui quelquefois avait paru modifier son caractère, n'avait point eu le même empire sur son esprit: Deux heures avant de mourir, elle parlait avec intérêt sur les objets qui l'avaient occupée toute sa vie, et ses réflexions fortes et profondes sur l'avilissement de l'espèce humaine, quand le despotisme pèse sur elle, étaient entremêlées de plaisanteries piquantes sur les individus qui se sont le plus signalés dans cette carrière de dégradation. La mort vint mettre un terme à l'exercice de tant de facultés que n'avait pu affaiblir la souffrance physique. Dans son agonie même, Julie conserva toute sa raison. Hors d'état de parler, elle indiquait, par des gestes, les secours qu'elle croyait encore possible de lui donner. Elle me serrait la main en signe de reconnaissance. Ce fut ainsi qu'elle expira.

De madame de Staël et de ses ouvrages

Depuis douze ans que Mme de Staël est morte, sa mémoire vit dans le coeur de tous ceux qui l'ont connue; sa gloire, dans l'esprit de tous les amis des idées nobles et généreuses, qu'elle a défendues avec tant de constance, au prix de son repos et de son bonheur. Je me propose de réunir ici quelques observations sur le caractère et les ouvrages de cette femme illustre, persécutée si indignement par un pouvoir injuste, dont l'orgueil s'irritait de toutes les supériorités qui n'étaient pas de sa création.

Je n'écris point une biographie; je ne recueille point d'anecdotes: je laisse au hasard errer ma pensée sur des souvenirs qui resteront à jamais gravés dans l'âme de ceux qui ont eu le bonheur de connaître Mme de Staël et de l'entendre.

Les deux qualités dominantes de Mme de Staël étaient l'affection et la pitié. Elle avait, comme tous les génies supérieurs, une grande passion pour la gloire; elle avait comme toutes les âmes élevées, un grand amour pour la liberté: mais ces deux sentiments, impérieux et irrésistibles, quand ils n'étaient combattus par aucun autre, cédaient à l'instant, lorsque la moindre circonstance les mettait en opposition avec le bonheur de ceux qu'elle aimait, ou lorsque la vue d'un être souffrant lui rappelait qu'il y avait dans le monde quelque chose de bien plus sacré pour elle que le succès d'une cause ou le triomphe d'une opinion.

Cette disposition d'âme n'était pas propre à la rendre heureuse, au milieu des orages d'une révolution à laquelle la carrière politique de son père et sa situation en France l'auraient forcée de s'intéresser, quand elle n'y eût pas été entraînée par l'énergie de son caractère et la vivacité de ses impressions. Après chacun de ces succès éphémères qu'ont remportés tour à tour les divers partis, sans jamais savoir affermir par la justice un pouvoir obtenu par la violence, Mme de Staël s'est constamment rangée parmi les vaincus, lors même qu'elle était séparée d'eux avant leur défaite.

Peut-être, pour entretenir des regrets unanimes, faudrait-il ne parler d'elle que sous le rapport des qualités privées ou du talent littéraire, et passer sous silence tout ce qui tient aux grands objets discutés sans relâche depuis quarante ans; mais je l'ai toujours vu tenir à honneur de manifester sur ces intérêts importants de nobles pensées, et je ne crois point qu'elle approuvât un silence timide. Je ne l'observerai donc pas: je dirai seulement qu'il me semble qu'on peut lui pardonner d'avoir désiré et chéri la liberté, si l'on réfléchit que les proscrits de toutes les opinions lui ont trouvé plus de zèle pour les protéger dans leur infortune, qu'ils n'en avaient rencontré en elle pour leur résister durant leur puissance. Sa demeure était leur asile, sa fortune leur ressource, son activité leur espérance. Non seulement elle leur prodiguait des secours généreux, non seulement elle leur offrait un refuge que son courage rendait assuré, elle leur sacrifiait même ce temps si précieux pour elle, dont chaque partie lui servait à se préparer de nouveaux moyens de gloire et de nouveaux titres à l'illustration. Que de fois on l'a vue, quand la pusillanimité des gouvernements voisins de la France les rendait persécuteurs, suspendre des travaux auxquels elle attachait, avec raison, une grande importance, pour conserver à des fugitifs la retraite où ils étaient parvenus avec effort, et d'où l'on menaçait de les exiler! Que d'heures, que de jours elle a consacrés à plaider leur cause! Avec quel empressement elle renonçait aux succès d'un esprit irrésistible, pour faire servir cet esprit tout entier à défendre le malheur! Quelques-uns de ses ouvrages s'en ressentent peut-être. C'est dans l'intervalle de cette bienfaisance active et infatigable qu'elle en a composé plusieurs, interrompue qu'elle était sans cesse par ce besoin constant de secourir et de consoler; et l'on trouverait, si l'on connaissait toute sa vie, dans chacune des légères incorrections de son style, la trace d'une bonne action. Ici une triste réflexion me frappe.

Plusieurs de ceux qui lui ont dû leur retour inespéré dans une patrie qui les avait repoussés, la restitution inattendue d'une fortune dont la confiscation avait fait sa proie, la conservation même d'une vie que menaçait le glaive des lois révolutionnaires, ont obtenu, sous un gouvernement qui avait comprimé l'anarchie, mais en tuant la liberté, du crédit, des faveurs, de l'influence: et ils sont restés spectateurs indifférents de l'exil de leur bienfaitrice, et de la douleur déchirante que cet exil lui causait. J'en ai vu qui, dans leur ardeur à justifier un despotisme qui n'avait pas besoin de leurs serviles apologies, accusaient sa victime d'avoir inspiré, par son activité, son esprit, son impétuosité généreuse, des terreurs fondées à une autorité qui s'établissait. Oui, son activité, sans doute, était infatigable, son esprit était puissant; elle était impétueuse contre tout ce qui était injuste ou tyrannique. Vous devez le savoir, car cette activité vous a secourus dans votre misère et protégés dans vos périls; cet esprit puissant s'est consacré à plaider votre cause; cette impétuosité, que n'arrêtaient ni les calculs de l'intérêt, ni la crainte d'attirer sur elle-même la persécution dont elle s'efforçait de vous garantir, s'est placée entre vous et ceux qui vous proscrivaient. Amis ingrats! Courtisans misérables! Vous lui avez fait un crime des vertus qui vous ont sauvés.

Si telle était Mme de Staël pour tous les êtres souffrants, que n'était-elle pas pour ceux que l'amitié unissait à elle? Comme ils étaient sûrs que son esprit répondrait à toutes leurs pensées, que son âme devinerait la leur! Avec quelle sensibilité profonde elle partageait leurs moindres émotions! Avec quelle flexibilité pleine de grâces elle se pénétrait de leurs impressions les plus fugitives! Avec quelle pénétration ingénieuse elle développait leurs

aperçus les plus vagues, et les faisait valoir à leurs propres yeux! Ce talent de conversation merveilleux, unique, ce talent que tous les pouvoirs qui ont médité l'injustice ont toujours redouté comme un adversaire et comme un juge, semblait alors ne lui avoir été donné que pour revêtir l'intimité d'une magie indéfinissable, et pour remplacer, dans la retraite la plus uniforme, le mouvement vif et varié de la société la plus animée et la plus brillante. Même en s'éloignant d'elle, on était encore longtemps soutenu par le charme qu'elle avait répandu sur ce qui l'entourait; on croyait encore s'entretenir avec elle; on lui rapportait toutes les pensées que des objets nouveaux faisaient naître: ses amis ajournaient, pour ainsi dire, une portion de leurs sentiments et de leurs idées jusqu'à l'époque où ils espéraient la retrouver.

Ce n'était pas seulement dans les situations paisibles que Mme de Staël était la plus aimable des femmes et la plus attentive des amies; dans les situations difficiles, elle était encore, comme nous l'avons dit, la plus dévouée.

Si je voulais en fournir des preuves, j'en appellerais, sans hésitation, à un homme auquel l'étendue et la flexibilité de son esprit, l'habileté de sa conduite à toutes les époques, et sa participation presque constante aux plus grands événements qui ont marqué le premier quart de ce siècle, ont fait une réputation européenne. Lorsque, relégué par la proscription dans une contrée lointaine, dont la simplicité pesait à son âme habituée aux jouissances d'une civilisation très avancée, il supportait avec peine l'ennui des mœurs commerciales et républicaines, Mme de Staël, au sein des agitations politiques et des distractions de la capitale, devinait cet ennui comme par une sympathie d'affection qui lui faisait éprouver pour un autre ce qu'elle n'aurait pas ressenti pour elle-même. Ce fut elle qui, par sa persistance, obtint, bien que suspecte à un gouvernement ombrageux, à des néophytes en liberté, qui travestissaient leurs défiances en patriotisme, le rappel d'un citoyen dont le rang, le nom, les habitudes n'avaient rien de commun avec les formes sévères d'un républicanisme nouveau. Elle surmonta tous les obstacles, vainquit toutes les répugnances, brava des soupçons qui empoisonnèrent sa vie entière, et rendit à l'ami dont elle était alors la seule protectrice le séjour de la France que, par cela même, elle dut bientôt quitter. Et là ne se borna point l'enthousiasme de son amitié active; elle voulut, pour cet ami, des honneurs, des dignités, des richesses, elle voulut qu'il lui fût redevable de toute, son existence: elle réussit; et après avoir contemplé la première fête qui constatait la prospérité dont elle était l'unique auteur, elle emporta dans l'exil la consolation du bien qu'elle avait fait, et le sentiment de la reconnaissance qu'avait méritée son dévouement.

Mille exemples du même genre me seraient aisés à citer. Aussi ses amis comptaient sur elle comme sur une sorte de providence. Si, par quelque malheur imprévu, l'un d'entre eux eût perdu toute sa fortune, il savait où la pauvreté ne pouvait l'atteindre; s'il eût été contraint à prendre la fuite, il savait dans quels lieux on le remerciait de choisir un asile; s'il s'était vu plongé dans un cachot, il se serait attendu avec certitude que Mme de Staël y pénétrerait pour le délivrer.

Parmi les affections qui ont rempli sa vie, son amour pour son père a toujours occupé la première place. Les paroles semblaient lui manquer quand elle voulait exprimer ce qu'elle éprouvait pour lui. Tous ses autres sentiments étaient modifiés par cette pensée. Son attachement pour la France s'augmentait de l'idée que c'était le pays qu'avait servi son père, et du besoin de voir l'opinion rendre à M. Necker la justice qui lui était due; elle eût désiré le ramener dans cette contrée où sa présence lui paraissait devoir dissiper toutes les préventions et concilier tous les esprits. Depuis sa mort, l'espoir de faire triompher sa mémoire l'animait et l'encourageait, bien plus que toute perspective de succès personnel: l'histoire de la vie de M. Necker était son occupation constante; et, dans cette affreuse maladie qu'une nature inexorable semblait avoir compliquée pour épuiser sur elle toutes les

souffrances, son regret habituel était de n'avoir pu achever le monument que son amour filial s'était flatté d'ériger.

Je viens de relire l'introduction qu'elle a placée à la tête des manuscrits de son père. Je ne sais si je me trompe, mais ces pages me semblent plus propres à la faire apprécier, à la faire chérir de ceux mêmes qui ne l'ont pas connue, que tout ce qu'elle a publié de plus éloquent, de plus entraînant sur d'autres sujets; son âme et son talent s'y peignent tout entiers. La finesse de ses aperçus, l'étonnante variété de ses impressions, la chaleur de son éloquence, la force de sa raison, la vérité de son enthousiasme, son amour pour la liberté et pour la justice, sa sensibilité passionnée, la mélancolie qui souvent la distinguait, même dans ses productions purement littéraires, tout ici est consacré à porter la lumière sur un seul foyer, à exprimer un seul sentiment, à faire partager une pensée unique. C'est la seule fois qu'elle ait traité un objet avec toutes les ressources de son esprit, toute la profondeur de son âme, et sans être distraite par quelque idée étrangère. Cet ouvrage, peut-être, n'a pas encore été considéré sous ce point de vue: trop de différences d'opinions s'y opposaient pendant la vie de Mme de Staël. La vie est une puissance contre laquelle s'arment, tant qu'elle dure, les souvenirs, les rivalités et les intérêts; mais quand cette puissance est brisée, tout ne doit-il pas prendre un autre aspect? Et si, comme j'aime à le penser, la femme qui a mérité tant de gloire et fait tant de bien est aujourd'hui l'objet d'une sympathie universelle et d'une bienveillance unanime, j'invite ceux qui honorent le talent, respectent l'élévation, admirent le génie et chérissent la bonté, à relire aujourd'hui cet hommage tracé sur le tombeau d'un père par celle que ce tombeau renferme maintenant.

Après cette notice sur M. Necker, deux ouvrages qui, si je ne me trompe, font le mieux connaître, soit le caractère, soit les opinions de Mme de Staël, ce sont d'une part Corinne, et de l'autre les "Considérations sur la révolution française". Disons donc quelques mots de ces deux productions si remarquables, dont la première a créé, pour ainsi dire, une ère nouvelle dans la littérature française, et dont l'autre a élevé aux principes de la liberté, proclamés en 1789, avant qu'elle ne se fût souillée par des crimes qu'avaient provoqués des résistances mal calculées, le monument le plus durable qu'on leur ait encore érigé.

Pour juger un ouvrage comme il doit être jugé, certaines concessions, que j'appellerai dramatiques, sont indispensables. Il faut permettre à l'auteur de créer les caractères de ses héros comme il veut, pourvu que ces caractères ne soient pas invraisemblables. Ces caractères une fois fixés, il faut admettre les événements, pourvu qu'ils résultent naturellement de ces caractères. Il faut enfin considérer l'intérêt produit par la combinaison des uns et des autres. Il ne s'agit point de rechercher si les caractères ne pourraient pas être différents. Sont-ils naturels? Sont-ils touchants? Conçoit-on que telle circonstance ait dû être l'effet de la disposition de tel personnage principal? Que cette disposition existant, telle action ait dû être amenée par telle circonstance? Est-on vivement ému? L'intérêt va-t-il croissant jusqu'à la fin de l'ouvrage? Plus ces questions peuvent être résolues par l'affirmative, plus l'ouvrage approche de la perfection.

Corinne est une femme extraordinaire, enthousiaste des arts, de la musique, de la peinture, surtout de la poésie; d'une imagination exaltée, d'une sensibilité excessive, mobile à la fois et passionnée; portant en elle-même tous les moyens de bonheur, mais accessible en même temps à tous les genres de peine; ne se déroband à la souffrance qu'à l'aide des distractions; ayant besoin d'être applaudie, parce qu'elle a la conscience de ses forces, mais ayant plus encore besoin d'être aimée; menacée ainsi toujours d'une destinée fatale, n'échappant à cette destinée qu'en s'étourdissant, pour ainsi dire, par l'exercice de ses facultés, et frappée sans ressource dès qu'un sentiment exclusif, une pensée unique s'est emparée de son âme.

Pourquoi, dira-t-on, choisir pour héroïne une telle femme? Veut-on nous l'offrir pour modèle?

Et quelles leçons son histoire peut-elle nous présenter?

Pourquoi choisir pour héroïne une telle femme? Parce que ce caractère s'identifiait mieux qu'un autre, et je dirai même s'identifiait seul avec la contrée que l'écrivain voulait peindre; et c'est là l'idée heureuse dans l'ouvrage de Mme de Staël. Elle n'a point, ainsi que les auteurs qui, avant elle, ont prétendu réunir deux genres divers, promené froidement un étranger au milieu d'objets nouveaux, qu'il décrivait avec une surprise monotone ou une attention minutieuse; elle a pénétré son héroïne de tous les sentiments, de toutes les passions, de toutes les idées que réveillent le beau ciel, le climat superbe, la nature amie et bienfaisante qu'elle avait à décrire. L'Italie est empreinte dans Corinne; Corinne est une production de l'Italie; elle est la fille de ce ciel, de ce climat, de cette nature; et de là, dans cet ouvrage, ce charme particulier qu'aucun voyage ne nous présente. Toutes les impressions, toutes les descriptions sont animées et comme vivantes, parce qu'elles semblent avoir traversé l'âme de Corinne et y avoir puisé de la passion.

Le caractère de Corinne était donc nécessaire au tableau de l'Italie, telle que Mme de Staël se proposait de le présenter; mais, indépendamment de cette considération décisive, ce caractère est-il improbable? Y a-t-il dans cette réunion de qualités et de défauts, de force et de faiblesse, d'activité dans l'esprit et de sensibilité dans l'âme, des choses qui ne puissent exister ensemble? Je ne le crois pas. Corinne est un être idéal, sans doute; mais c'est un être idéal comme les belles statues grecques et, je ne sache pas que, parce que ces statues sont au-dessus des proportions ordinaires, et qu'en elles sont combinées des beautés qui ne se trouvent que séparément dans la réalité, on les ait jamais accusées d'in vraisemblance.

Mais quelle est la morale de Corinne? Ici je pense qu'il faut s'entendre. Si, par la morale d'un ouvrage, on comprend une morale directe, exprimée en toutes lettres, comme celle qui se trouve à la fin des fables de La Fontaine, j'affirme que, dans un ouvrage d'imagination, une pareille morale est un grand défaut. Cette morale devient un but auquel l'auteur sacrifie, même à son insu, la probabilité des événements et la vérité des caractères. Il plie les uns, il fausse les autres pour les faire concourir à ce but. Ses personnages ne sont plus des individus auxquels il obéit, pour ainsi dire, après les avoir créés, parce qu'ils ont reçu de son talent une véritable existence, et qu'il n'en est pas plus le maître qu'il ne serait le maître d'individus doués d'une vie réelle; ce sont des instruments qu'il refond, qu'il polit, qu'il lime, qu'il corrige sans cesse, et qui perdent par là du naturel, et par conséquent de l'intérêt.

La morale d'un ouvrage d'imagination se compose de l'impression que son ensemble laisse dans l'âme: si, lorsqu'on pose le livre, on est plus rempli de sentiments doux, nobles, généreux qu'avant de l'avoir commencé, l'ouvrage est moral, et d'une haute moralité.

La morale d'un ouvrage d'imagination ressemble à l'effet de la musique ou de la sculpture. Un homme de génie me disait un jour qu'il se sentait meilleur après avoir contemplé longtemps l'Apollon du Belvédère. Il y a, je l'ai déjà dit ailleurs, mais on ne saurait trop le redire, il y a, dans la contemplation du beau en tout genre, quelque chose qui nous détache de nous-mêmes, en nous faisant sentir que la perfection vaut mieux que nous, et qui, par cette conviction, nous inspirant un désintéressement momentané, réveille en nous la puissance du sacrifice, puissance mère de toute vertu. Il y a dans l'émotion, quelle qu'en soit la cause, quelque chose qui fait circuler notre sang plus vite, qui nous procure une sorte de bien-être, qui double le sentiment de nos forces, et qui par là nous rend susceptibles d'une élévation, d'un courage, d'une sympathie au-dessus de notre disposition habituelle.

Corinne n'est point représentée comme une personne parfaite, mais comme une créature généreuse, sensible, vraie, incapable de tout calcul, entraînée par tout ce qui est beau, enthousiaste de tout ce qui est grand, dont toutes les pensées sont nobles, dont toutes les

impressions sont pures, lors même qu'elles sont inconsidérées. Son langage est toujours d'accord avec ce caractère, et son langage fait du bien à l'âme. Corinne est donc un ouvrage moral.

Je ne sais pourquoi cette morale qui, résultant des émotions naturelles, influe sur la teneur générale de la vie, paraît déplaire à beaucoup de gens. Serait-ce précisément parce qu'elle s'étend à tout, et que, se confondant avec notre disposition tout entière, elle modifie nécessairement notre conduite, au lieu que les axiomes directs restent, pour ainsi dire, dans leur niche, comme ces pagodes de l'Inde que leurs adorateurs saluent de loin, sans en approcher jamais? Serait-ce qu'on n'aimerait pas pour soi la morale qui naît de l'attendrissement et de l'enthousiasme, parce que cette morale force en quelque sorte l'action, au lieu que les maximes précises n'obligent les hommes qu'à les répéter? Et ferait-on ainsi de la morale une masse compacte et indivisible, pour qu'elle se mêlât le moins possible aux intérêts journaliers, et laissât plus de liberté dans tous les détails?

Un ouvrage d'imagination ne doit pas avoir un but moral, mais un résultat moral. Il doit ressembler, à cet égard, à la vie humaine qui n'a pas un but, mais qui toujours a un résultat dans lequel la morale trouve nécessairement sa place. Or, si je voulais m'étendre encore sur ce point, relativement à Corinne, je montrerais sans peine que son résultat moral n'est méconnaissable que pour ceux qui se plaisent à le méconnaître. Aucun ouvrage ne présente avec plus d'évidence cette importante leçon, que plus on a de facultés brillantes, plus il faut savoir les dompter; que lorsqu'on offre aux vents impétueux de si vastes voiles, il ne faut pas tenir un gouvernail faible d'une main tremblante; que plus les dons de la nature sont nombreux, éclatants et diversifiés, plus il faut marcher au milieu des hommes avec défiance et avec réserve; qu'entre le génie révolté et la société sourde et sévère, la lutte n'est pas égale, et que pour les âmes profondes, les caractères fiers et sensibles, les imaginations ardentes, les esprits étendus, trois choses sont nécessaires, sous peine de voir le malheur tomber sur eux, savoir vivre seul, savoir souffrir; savoir mépriser.

"Mais Corinne est enthousiaste, et l'enthousiasme a bien des dangers." Vraiment, je ne me doutais pas que ces dangers nous entourassent: je regarde autour de moi, et, je l'avoue, je ne m'aperçois pas qu'en fait d'enthousiasme, le feu soit à la maison. Où sont-ils donc ces gens entraînés par l'enthousiasme, et qu'il est si pressant d'en préserver? Voyons-nous beaucoup d'hommes, ou même beaucoup de femmes, sacrifier leurs intérêts à leurs sentiments, négliger par exaltation le soin de leur fortune, de leur considération ou de leur repos? S'immole-t-on beaucoup par amour, par amitié, par pitié, par justice, par fierté? Est-il urgent de mettre un terme à ces sacrifices? A voir tant d'écrivains courir au secours de l'égoïsme, ne dirait-on pas qu'il est menacé? Rassurons-nous; il n'a rien à craindre. Nous sommes à l'abri de l'enthousiasme. Les jeunes gens mêmes y sont inaccessibles, admirables par leur amour pour l'étude, leur soif de connaissances, leur impartialité, leur raison, cette raison qui semble les sortir de l'enfance, pour les porter de plein saut dans l'âge mûr.

Le caractère de Corinne une fois établi, il fallait, pour donner à l'ouvrage le plus vif degré d'intérêt, lui opposer un caractère assez semblable au sien, pour sentir tout son charme et se mêler à ses impressions, et néanmoins assez différent par ses penchants, ses habitudes, ses opinions, ses principes même, pour que ces différences amenassent des difficultés que ni les circonstances, ni la situation ne pouvaient produire. Ce caractère ne pouvait être celui d'un Français, d'un Allemand ou d'un Italien. En France, l'opinion est tranchante dans les formes, mais elle permet beaucoup de dédommagement à ceux qui s'écartent de ses règles, pourvu qu'ils ne disputent pas son autorité. Corinne était isolée, indépendante. Un Français amoureux de Corinne, et parvenant à lui inspirer un sentiment profond et durable, n'eût vraisemblablement travaillé qu'à la séduire. En Allemagne, les seules distinctions fortement

marquées sont celles des rangs. L'opinion, d'ailleurs, est assez indulgente, et tout ce qui sort de la règle commune est plutôt accueilli avec bienveillance que traité avec défaveur. Un Allemand eût donc épousé Corinne, ou, s'il eût été retenu par des considérations tirées de l'obscurité qui enveloppait sa naissance, son hésitation ne reposant que sur des motifs de convenance extérieure, eût été d'un effet commun et dénué d'intérêt. Un italien se fût consacré à elle, comme les moeurs de ce pays l'autorisent.

Pour faire naître des combats qui eussent leur source au fond du coeur, il fallait que l'amant de Corinne fût un Anglais, c'est-à-dire l'habitant d'un pays où la carrière des hommes fût tracée d'avance, où leurs devoirs fussent positifs, où l'opinion fût empreinte d'une sévérité mêlée de préjugés et fortifiée par l'habitude, enfin, où tout ce qui est extraordinaire fût importun, parce que tout ce qui est extraordinaire y devient nuisible. Lord Nelvil est un mélange de timidité et de fierté, de sensibilité et d'indécision, de goût pour les arts et d'amour pour la vie régulière, d'attachement aux opinions communes et de penchant à l'enthousiasme. C'est un Anglais déjà empreint des préjugés et des moeurs de sa nation, mais dont le coeur est encore agité par la mobilité naturelle à la jeunesse. Il y a une époque dans la vie où le caractère se consolide et prend une forme indestructible. A cette époque, suivant les pays, les hommes deviennent ou égoïstes et avides, ou seulement sérieux et sévères; mais toujours est-il qu'alors l'âme se ferme aux impressions nouvelles; elle cède à l'action des habitudes et à l'autorité des exemples; elle se moule, pour ainsi dire, d'après le moule universel. Avant cette époque, la nature lutte contre des règles qu'elle ne connaît pas clairement; et c'est durant cette lutte que l'homme est en proie aux égarements de l'imagination comme aux orages du coeur. C'est ainsi qu'Oswald se présente, lorsque, pour la première fois, il rencontre Corinne. Sans doute, dès cette première rencontre, le destin de tous deux est décidé. Ils ne peuvent pas être heureux ensemble, ils ne pourront plus être heureux séparés. Oswald parcourt l'Italie avec Corinne; il en contemple toutes les merveilles. Le langage éloquent, la voix harmonieuse, l'enthousiasme poétique de son amie prêtent à tous les objets une splendeur surnaturelle. En sa présence, les ruines se relèvent, les souvenirs renaissent, la nature se pare d'un éclat nouveau: l'Italie antique paraît environnée de toutes ses pompes; l'Italie moderne brille de toute sa beauté. Mais, au milieu de ce délire qui bouleverse son coeur et ses sens, Oswald se rappelle sa patrie, ses devoirs, la carrière qui lui était tracée. Ravi sans être convaincu, charmé sans être soumis, souvent heureux, jamais content de lui-même, il suit à pas incertains le char triomphal de l'être étonnant qui le subjugue et l'enchanté. Il est enivré de l'amour qu'il inspire, il est ébloui de la gloire qu'il contemple, il est orgueilleux des succès dont il est témoin; mais il jette, malgré lui, quelquefois un regard de regret vers le pays qui lui promettait des jouissances et plus dignes et plus calmes. Il trouve dans l'air qu'il respire je ne sais quoi de léger qui ne remplit pas sa mâle poitrine. Cette poésie, ces beaux-arts, ces tableaux, cette musique, lui semblent les parures de la vie; mais la vie elle-même, la vie active, utile et noblement occupée, il se demande où elle est, et la cherche vainement autour de lui.

indépendamment du caractère d'Oswald, il y en a, dans Corinne, plusieurs autres qui décèlent une profonde connaissance de la nature et du coeur humain. Je n'en indiquerai que trois, Lucile, le comte d'Erfeuil et de M. de Maltigues.

Le portrait de Lucile se compose d'une foule de traits épars qu'il serait impossible d'extraire et de réunir sans leur faire perdre leur délicatesse et quelque chose de leur vérité. Jamais on n'a revêtu de couleurs plus fraîches, plus douces et plus pures à la fois, le charme de la jeunesse, de la pudeur tremblante, du mystère qui l'entoure et la protège, et de cette réserve craintive qui, par je ne sais quel pressentiment des maux de la vie, paraît demander grâce d'avance à une destinée qu'elle ignore encore.

Le tableau des relations contraintes de lord Nelvil et de Lucile, qu'il a épousée, sont décrites avec une finesse d'observation admirable. Il n'est personne peut-être qui n'ait, plus d'une fois dans la vie, été dans une situation pareille, dans une situation où le mot nécessaire, toujours sur le point d'être prononcé, ne l'était jamais, où l'émotion qui aurait été décisive, était toujours interrompue, où il y avait entre deux âmes qui avaient besoin de s'entendre une barrière invincible, un mur de glace qui les empêchait de se rapprocher.

Le portrait du comte d'Erfeuil est un chef d'oeuvre en son genre; on voit qu'il est observé d'après nature et décrit sans malveillance. Le comte d'Erfeuil est un homme dont toutes les opinions sont sages, toutes les actions louables; dont la conduite est généreuse sans être imprudente, raisonnable sans être trop circonspecte; qui ne se compromet ni en servant ses amis ni en les abandonnant; qui se court le malheur sans en être ému, le souffre sans être accablé; qui porte dans sa tête un petit code de maximes littéraires, politiques et morales, ramenées toujours à propos dans la conversation, et qui, muni de la sorte, traverse le monde commodément, agréablement, élégamment.

On a reproché à Mme de Staël quelque exagération dans la teinte innocente et légère du ridicule qu'elle donne quelquefois au comte d'Erfeuil. On a prétendu qu'il n'était pas possible qu'un Français, à Rome, appelât une italienne "Belle étrangère". On avait donc oublié ce trait si connu d'un Français d'innant avec beaucoup d'autres Français chez un prince d'Allemagne, et lui disant tout à coup: "C'est singulier, Monseigneur, il n'y a que votre Altesse d'étranger ici". Celui qui écrit ces lignes a vu de ses yeux, dans un spectacle allemand, un comédien français s'avançant pour haranguer le parterre, et commençant son discours par ces paroles: "Respectables étrangers..."

M. de Maltigues est un autre caractère dont on n'a pas assez remarqué la profondeur, parce que Mme de Staël ne l'a montré qu'en passant. C'est un homme très corrompu, ne voyant dans la vie de but que le succès, professant cette opinion avec une sorte d'impudeur qui naît de la vanité, mais la pratiquant avec adresse. M. de Maltigues est le résultat d'un siècle où l'on a dit que la morale n'était qu'un calcul bien entendu, et qu'il fallait surtout jouir de la vie; où l'on a créé contre tous les genres d'enthousiasmes le mot puissant de "niaiserie". La bravoure est sa seule vertu, parce qu'elle est utile aux méchants contre les bons, tout comme aux bons contre les méchants. Il est fâcheux que Mme de Staël n'ait pas mis le caractère de M. de Maltigues en action; elle aurait pu le développer d'une façon très piquante. On l'aurait vu peut-être réussir dans le monde par la hardiesse même de son immoralité; car il y a une grande masse d'hommes qui regardent l'immoralité professée comme une confiance qu'on leur fait, sont flattés de cette confiance, et ne sentent point qu'en se moquant ainsi avec eux des choses les plus sérieuses, c'est d'eux qu'on se moque en réalité.

Une considération m'a frappé en examinant les deux caractères du comte d'Erfeuil et de M. de Maltigues; c'est qu'il y a entre eux un rapport direct, bien qu'ils suivent une ligne tout opposée. Leur premier principe n'est-il pas qu'il faut prendre le monde comme il est et les choses comme elles vont, ne s'appesantir sur rien, ne pas vouloir réformer son siècle, n'attacher à rien une importance exagérée? Le comte d'Erfeuil adopte la théorie, M. de Maltigues en tire les résultats; mais les hommes comme M. de Maltigues ne pourraient pas réussir, si les hommes comme le comte d'Erfeuil n'existaient pas.

Le comte d'Erfeuil est la frivolité bonne et honnête; M. de Maltigues, l'égoïsme spéculant sur la frivolité, et profitant de l'impunité qu'elle lui assure; tant il est vrai qu'il n'y a de moral que ce qui est profond; qu'en repoussant les impressions sérieuses, on ôte à la vertu toute garantie et toute base; que, sans enthousiasme, c'est-à-dire sans émotions désintéressées, il n'y a que du calcul, et que le calcul conduit à tout.

Ce caractère n'est au reste que le développement d'une pensée que Mme de Staël avait indiquée dans son ouvrage sur la littérature.

Depuis longtemps, avait-elle dit, on appelle caractère décidé celui qui marche à son intérêt, au mépris de tous ses devoirs; un homme spirituel, celui qui trahit successivement avec art tous les liens qu'il a formés. On veut donner à la vertu l'air de la duperie, et faire passer le vice pour la grande pensée d'une âme forte. Il faut s'attacher à faire sentir avec talent que l'immoralité du coeur est aussi la preuve des bornes de l'esprit; il faut parvenir à mettre en souffrance l'amour-propre des hommes corrompus, et donner au ridicule une direction nouvelle. Ces hommes, qui veulent faire recevoir leurs vices et leurs bassesses comme des grâces de plus, dont la prétention à l'esprit est telle qu'ils se vanteraient presque à vous-mêmes de vous avoir trahi, s'ils n'espéraient pas que vous le saurez un jour; ces hommes, qui veulent cacher leur incapacité par leur scélératesse, se flattant que l'on ne découvrira jamais qu'un esprit si fort contre la morale universelle est si faible dans ses conceptions politiques; ces caractères si indépendants de l'opinion des hommes honnêtes, et si tremblants devant celle des hommes puissants, ces charlatans de vices, ces frondeurs des principes élevés, ces moqueurs des âmes sensibles, c'est eux qu'il faut vouer au ridicule; il faut les dépouiller comme des êtres misérables, et les abandonner à la risée des enfants.

Cette conception neuve, forte de vérité, puissante d'amertume, et empreinte d'une indignation à laquelle on voit se mêler le souvenir d'expériences douloureuses, Mme de Staël l'a réalisée dans le caractère de M. de Maltigues, et, sous ce rapport aussi, Corinne est une production du résultat le plus utile et le plus moral.

Je passe maintenant dans une autre sphère, et le lecteur sera frappé, je le pense, de cette variété de talent, de cette universalité de vues, qui transforme en écrivain politique du premier ordre l'observateur ingénieux des faiblesses de notre nature, et le peintre fidèle des souffrances du coeur.

Dès l'instant où la mort eut frappé le père de Mme de Staël, elle conçut le projet d'écrire l'histoire de la vie politique de cet homme illustre. Les persécutions dont elle fut l'objet, l'éducation de ses enfants, ses voyages dans toute l'Europe, une foule de distractions, enfin, les unes douloureuses, les autres brillantes, retardèrent l'exécution du dessein qu'elle avait formé, et son sujet s'agrandit à son insu devant elle. Le propre des esprits supérieurs, c'est de ne pouvoir considérer les détails, sans qu'une foule d'idées ne se présente à eux sur l'ensemble auquel ces détails appartiennent.

Bien que Mme de Staël fût très jeune lorsque la Révolution éclata, elle se trouvait mieux placée que personne pour en démêler toutes les causes, les causes générales, parce qu'elle rencontrait sans cesse, dans la maison de M. Necker, les hommes qui alors dirigeaient, ou, pour mieux dire, exprimaient l'opinion; les causes particulières, parce que sa société intime se composait de ces grands seigneurs, dont plusieurs par amour du bien, quelques-uns par vanité, d'autres par l'inquiétude d'une activité non employée, favorisaient les réformes et les changements qui se préparaient. Douée d'un esprit d'observation admirable, qui l'emportait malgré elle sur ses affections privées, Mme de Staël ne pouvait s'empêcher de remarquer ce qu'il y avait de naturel ou de factice, de généreux ou de calculé, dans le dévouement de ces classes supérieures, qui s'acquittèrent pendant quelque temps avec élégance et avec un succès payé chèrement ensuite, du rôle brillant d'organes de l'opinion populaire. Le temps, qui nécessairement refroidit les affections lorsqu'elles ne sont pas fondées sur une complète sympathie, avait achevé de donner aux jugements de Mme de Staël le mérite de l'impartialité, à l'époque où elle entreprit de se rendre compte de ce qui s'était passé sous ses yeux. Sans doute, si elle eût voulu peindre plus souvent et plus en détail les individus, son ouvrage, en descendant à un rang moins élevé, comme composition littéraire, aurait gagné

peut-être en intérêt anecdotique. On ne peut s'empêcher de regretter qu'elle n'ait pas appliqué à la peinture des caractères politiques le talent qu'elle a déployé dans le roman de Delphine. Personne n'aurait raconté avec plus de grâce et avec des expressions plus piquantes tant d'apostasies déguisées en principes, tant de calculs transformés en conversions; et ces préjugés, repris aujourd'hui comme moyens par des hommes qui hier les combattaient comme obstacles, et ces vestales du vice, qui en conservent la tradition comme le feu sacré, et qui, trahissant tour à tour le despotisme et la liberté, sont restées fidèles à la corruption, comme un bon citoyen l'est à sa patrie. Mais Mme de Staël a préféré le genre de l'histoire à celui des mémoires particuliers.

Ceux qui haïssent M. Necker pour le bien qu'il a fait, ou pour celui qu'il a voulu faire, trouveront de l'exagération dans l'admiration constante que sa fille témoigne pour lui. Il était difficile de voir souvent M. Necker sans concevoir beaucoup de vénération pour ses vertus privées, et une grande idée de la sagacité de ses vues, et de la finesse de ses aperçus. Il était impossible de vivre avec lui sans être frappé de la pureté de son caractère et de la bienveillance habituelle qui se manifestait dans ses paroles et dans ses actions. Comme homme d'état, M. Necker a eu le sort de tous ceux qui ont voulu et qui ont été contraints de vouloir conduire une révolution destinée, par la force des choses, à échapper à tous les calculs et à se frayer sa route elle-même. Si l'on réfléchit à la disposition des esprits à cette époque, si l'on considère les intérêts opposés des divers partis, qui n'avaient de commun entre eux qu'une égale inexpérience, et dont les opinions, rédigées en quelques phrases tranchantes, étaient violentes comme des préjugés et inflexibles comme des principes, on sentira qu'aucune énergie, aucune prudence humaine, ne pouvait maîtriser de tels éléments. C'est ce que Mme de Staël démontre, et elle justifie très bien son père contre ceux qui l'accusent d'avoir mis ces éléments en fermentation. Elle décrit, d'une manière juste et rapide, l'état de l'opinion en 1789. La monarchie, sinon absolue, du moins arbitraire, avait, sous Louis XIV, fatigué la nation par des guerres toujours inutiles, enfin malheureuses, et l'avait aliénée sous la régence, par le spectacle de la corruption, et sous Louis XV, par celui de l'insouciance et de la faiblesse. Les grands corps de la magistrature réclamaient des droits sans base, et faisaient valoir des prétentions sans limites. Les membres du clergé, tout en professant, comme un devoir de forme, les maximes héréditaires d'une intolérance usée, se donnaient le mérite d'afficher une incrédulité alors à la mode. La noblesse avait contre elle la perte de sa puissance, la conservation de ses privilèges, et les lumières mêmes des nobles les plus éclairés. Le tiers état réunissait toutes les forces réelles, le nombre, la richesse, l'industrie, et se voyait pourtant contester l'égalité de fait, qui était dans l'ordre existant, et l'égalité de droit, qui est imprescriptible. Enfin, les classes inférieures étaient plongées dans un état misérable, et elles étaient averties, par la portion parlante de la classe qui dominait l'opinion, que cette misère était injuste. Qui ne voit qu'indépendamment de tout projet de réforme, un bouleversement devait avoir lieu?

je dis ceci pour les lecteurs équitables, et non pour ces interprètes soudoyés de vieilles haines, qui s'élancent contre les tombeaux, parce qu'ils les savent sans défense, comme ils s'élancent contre les vivants quand ils les croient garrottés. Les ramener est impossible, parce qu'ils ne jugent rien avec leur intelligence, mais tout avec leur intérêt. Les convaincre est un espoir chimérique; ils n'ont pas l'organe de la conviction, qui est la conscience; il faut leur laisser répéter leurs mensonges toujours démasqués, toujours reproduits, comme on laisse aboyer la nuit les dogues affamés.

Cet essai n'étant l'analyse des ouvrages de Mme de Staël, ni sous le point de vue politique, ni sous le point de vue littéraire, je ne me propose de parcourir ici que quelques-unes de ses idées dominantes.

"La révolution de France, dit-elle, est une des grandes époques de l'ordre social. Ceux qui la considèrent comme un événement accidentel n'ont porté leurs regards ni dans le passé ni dans l'avenir. Ils ont pris les auteurs pour la pièce, et, afin de satisfaire leurs passions, ils ont attribué aux hommes du moment ce que les siècles avaient préparé".

Cette observation est pleine de justesse. Beaucoup de gens ne voient la cause des événements du jour que dans les hasards de la veille. A les entendre, si l'on eût empêché tel mouvement partiel, rien de ce qui a eu lieu ne serait arrivé; en comblant le déficit des finances, on eût rendu inutile la convocation des Etats Généraux; en faisant feu sur le peuple qui entourait la Bastille, on eût prévenu l'insurrection; si l'on eût repoussé le doublement du

tiers, l'Assemblée Constituante n'eût pas été factieuse; et si l'on eût dispersé l'Assemblée Constituante, la révolution n'eût pas éclaté. Spectateurs aveugles, qui ne voient pas que le déficit dans les finances n'était pas une cause, mais un effet, et que la même forme de gouvernement qui avait produit ce déficit en eût bientôt ramené un autre, parce que la dilapidation est la compagne constante de l'arbitraire; que ce ne fut pas une fantaisie subite dans les habitants de Paris que la destruction de la Bastille, et que la Bastille, préservée aujourd'hui, aurait été menacée de nouveau demain, parce que lorsque la haine des vexations a soulevé un peuple, ce n'est pas en protégeant les vexations par l'artillerie, mais en y mettant un terme, qu'on rétablit une paix durable; que le doublement du tiers ne fit que donner des organes de plus à une opinion qui, privée d'organes, s'en fût créé de plus redoutables; qu'en dispersant l'Assemblée Constituante, on n'eût pas anéanti le besoin de liberté qui agitait les têtes et remplissait les coeurs; que la puissance du tiers état aurait survécu, et que cette puissance voulait être satisfaite ou se satisfaire elle-même; enfin, que les véritables auteurs de la révolution ne furent pas ceux qui, étant ses instruments, parurent ses chefs! Les véritables auteurs de la révolution furent le cardinal de Richelieu et sa tyrannie, et ses commissions sanguinaires, et sa cruauté; Mazarin et ses ruses, qui rendirent méprisable l'autorité, que son prédécesseur avait rendue odieuse; Louis XIV et son faste ruineux, et ses guerres inutiles, et ses persécutions et ses dragonnades. Les véritables auteurs de la révolution furent le pouvoir absolu, les ministères despotes, les nobles insolents, les favoris avides.

Ceci n'est point une apologie des révolutions. J'ai montré, dans plus d'un ouvrage, que je n'aimais point les révolutions en elles-mêmes. D'ordinaire elles manquent leur but en le dépassant; elles interrompent le progrès des idées qu'elles semblent favoriser. En renversant, au nom de la liberté, l'autorité qui existe, elles donnent à l'autorité qui la remplace des prétextes spécieux contre la liberté. Mais plus on craint les révolutions, plus il faut s'éclairer sur ce qui les amène.

En partant du principe incontestable que les causes du bouleversement de l'ancienne monarchie remontent bien plus haut que 1789, mme de Staël a dû chercher à découvrir ces causes; et, conduite ainsi à examiner l'organisation sociale des peuples modernes, elle a été frappée d'abord de la différence fondamentale qui distingue ces peuples de ceux de l'antiquité. Elle exprime cette différence en peu de mots, mais ces mots sont pleins d'énergie: "Le droit public de la plupart des états européens repose encore aujourd'hui sur le code de la conquête."

Sans doute; et c'est pour cette raison que l'on a rencontré, de nos jours, tant d'obstacles à l'établissement de la liberté. C'est pour cette raison qu'ainsi qu'on l'a observé souvent, la liberté paraît à beaucoup d'esprits qui la cherchent et qui la désirent moins précieuse encore que l'égalité.

Lors même que les progrès de la civilisation eurent adouci les effets de la conquête, ses souvenirs restèrent; la noblesse eut même souvent la maladresse de les rappeler. Dans ses protestations, dans ses appels à ses droits anciens, à son origine féodale, elle semblait dire au peuple: Comment ne serait-ce pas à nous à vous gouverner, puisque ce sont nos aïeux qui ont dépouillé vos pères? De la sorte, l'irritation a survécu aux causes qui l'avaient produite; elle est devenue, pour ainsi dire, une tradition. Cette tradition a été la source de beaucoup de fautes. En poursuivant non seulement les privilèges héréditaires, mais les possesseurs de ces privilèges, les amis de la liberté ont eux-mêmes, à leur insu, été dominés par des préjugés héréditaires. Voyez les révolutions des républiques italiennes du moyen âge, elles ont eu pour but de repousser des conquérants plutôt que de donner des droits égaux à des citoyens.

je suis loin d'approuver les rigueurs dirigées contre la noblesse après son abolition; mais j'ai cru devoir, par occasion, expliquer la cause de ces rigueurs. C'était, en quelque sorte, une loi du talion exercée par le dix-huitième siècle contre le cinquième; loi que la distance et le changement des moeurs, des institutions et des habitudes rendaient inapplicable et inique.

Le code de la conquête, continue Mme de Staël, produisit le régime féodal.

La condition des serfs était moins dure que celle des esclaves. Il y avait diverses manières d'en sortir; et, depuis ce temps, différentes classes ont commencé par degrés à s'affranchir de la destinée des vaincus. C'est sur l'agrandissement graduel de ce cercle que la réflexion doit se porter.

Ici Mme de Staël donne à l'aristocratie la préférence sur le gouvernement absolu d'un seul. Cette opinion a excité beaucoup de réclamations. Elles tiennent en partie, si je ne me trompe, à une confusion d'époques. Dans un temps de commerce et de lumières, l'aristocratie est certainement plus funeste que le pouvoir absolu d'un seul; mais c'est que, dans un temps de commerce et de lumières, le pouvoir absolu d'un seul ne saurait exister réellement. Pour le concevoir dans toute sa plénitude et se pénétrer de tout ce qu'il a d'odieux, il faut remonter à des siècles barbares et se transporter dans des pays qui ne soient pas commerçants. Voyez-le dans l'antiquité, en Perse, ou à Rome sous les empereurs; voyez-le de nos jours à Alger ou au Maroc. Pourrons-nous encore longtemps ajouter à Lisbonne! Certes, l'aristocratie vaut mieux. Tout en haïssant le sénat romain, je le préfère à Caligula; et sans aimer l'oligarchie vénitienne, j'aime encore moins le dey d'Alger et ses Maures. Mais dès que les lumières ont fait des progrès, et surtout dès que le commerce existe, le despotisme d'un seul devient impossible. Ce commerce, en donnant à la propriété une qualité nouvelle, la circulation, affranchit les individus, et, en créant le crédit, il rend l'autorité dépendante.

Or, dès que le despotisme pur est impossible, le véritable fléau, c'est l'aristocratie; et cela explique comment certains peuples modernes, les Danois, par exemple, ont consenti, pour s'en délivrer, à de si incroyables sacrifices.

La question de savoir lequel vaut mieux du pouvoir absolu d'un seul ou de l'aristocratie est d'ailleurs parfaitement oiseuse aujourd'hui. Je défie le pouvoir absolu d'un seul de subsister dix années dans tout pays éclairé. Bonaparte lui-même n'a pu ni le conquérir complètement ni le faire durer; et je défie l'aristocratie de subsister un demi-siècle.

La constitution de l'Angleterre est l'objet constant de l'admiration de Mme de Staël. Je ne méconnais assurément point ce que nous devons à cette constitution; son nom seul a rendu à la liberté d'immenses services: la France, en croyant l'imiter, est arrivée à des institutions infiniment meilleures, et à une liberté beaucoup plus réelle, sinon de fait, au moins de droit, car nous n'avons plus ces lois exceptionnelles, qui équivalaient à la suspension de l'habeas corpus. Nous avons des élections sincères, au lieu des bourgs pourris anglais. Nous sommes préservés de cette concentration des propriétés, source de misère et germe infallible de révolutions. Mme de Staël a peut-être méconnu nos avantages. N'importe, il est bon de rendre hommage à la liberté partout où elle se trouve, et à cet hommage se mêle pour nous une réflexion satisfaisante.

Les Anglais ont dû les qualités qui leur ont longtemps valu la considération de l'Europe, principalement à leur constitution, bien qu'elle fût beaucoup trop empreinte d'inégalité et de privilèges. Or, sans vouloir faire le moindre tort à un peuple qui a offert au monde de grands exemples durant à peu près cent quarante ans, ma conviction est que, si une constitution libre a eu pour lui de si bons effets, elle en aura pour nous de meilleurs encore. Notre climat n'est-il pas plus beau, nos ressources plus réelles, nos moeurs plus polies, nos affections

plus douces et moins personnelles, notre esprit plus flexible et plus rapide, notre caractère plus hospitalier? Si néanmoins la liberté a donné aux Anglais, pendant plus d'un siècle, une place éminente parmi les nations, la liberté nous rendra le rang qui nous est assigné par la nature.

Une erreur que mme de Staël a énergiquement réfutée, c'est celle des écrivains qui regrettent le repos et le bonheur de l'ancienne monarchie.

"En lisant les déclamations de nos jours, dit-elle, on croirait que ses quatorze siècles ont été des temps tranquilles, et que la nation était alors sur des roses. On oublie les templiers, brûlés sous Philippe le Bel; le triomphe des Anglais sous les Valois; la guerre de la jacquerie; les assassinats du duc d'Orléans et du duc de Bourgogne; les cruautés perfides de Louis XI; les protestants français condamnés à d'affreux supplices sous François Ier, tandis qu'il s'alliait lui-même aux protestants d'Allemagne; les horreurs de la ligue, surpassées toutes encore par le massacre de la Saint-Barthélemy; les conspirations contre Henri IV, et son assassinat, oeuvre effroyable des ligueurs; les échafauds arbitraires élevés par le cardinal de Richelieu, les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes, l'expulsion des protestants et la guerre des Cévennes sous Louis XIV."

J'ai pensé qu'il était bon de citer ce petit abrégé de l'histoire de notre monarchie avant qu'elle fût constitutionnelle. Il répond assez péremptoirement, ce me semble, à ceux qui prétendent que nous n'avons cessé d'être heureux que parce que nous avons voulu être libres. Il prouve aussi que les principes démagogiques ne sont pas rigoureusement nécessaires pour motiver des crimes assez bien conditionnés. Ce n'était point par philosophie que Philippe le Bel faisait brûler les templiers. L'on n'invoquait point les droits de l'homme quand on plongeait à plusieurs reprises les protestants dans les flammes sous les yeux de la cour de François Ier; et l'assassin d'Henri IV s'appuyait de la souveraineté du pape et non de celle du peuple.

Le jugement de mme de Staël, sur Louis XIV, a révolté tous ceux qui voient la majesté dans la pompe, le bon ordre dans l'étiquette, le triomphe des lettres dans un peu d'argent jeté aux poètes, et la gloire dans la pédanterie portée jusqu'au milieu des batailles, où le peuple prodiguait son sang, tandis que le roi leur donnait son nom, retenu qu'il était par sa grandeur loin de la mêlée.

"Le roi qui a pensé que les propriétés de ses sujets lui appartenaient, et qui s'est permis tous les genres d'actes arbitraires, c'est Mme de Staël qui parle, le roi (ose-t-on le dire et peut-on l'oublier) qui vint, le fouet à la main, interdire comme une offense le dernier reste de l'ombre d'un droit, les remontrances du parlement, ne respectait que lui-même, et n'a jamais pu concevoir ce que c'était qu'une nation".

On s'est indigné surtout de deux assertions: la première, "que le code lancé contre les religionnaires pouvait tout à fait se comparer aux lois de la Convention contre les émigrés". La seconde, "que la gloire des grands écrivains du dix-septième siècle appartenait à la France, et ne devait pas être concentrée sur un seul homme, qui, au contraire, a persécuté quelques-uns de ces écrivains, et en a dédaigné beaucoup d'autres".

Quant au premier point, j'ai lu, il est vrai, dans un écrit récent, que "les lois contre les religionnaires étaient rigoureuses, et que les lois contre les émigrés étaient atroces"; mais je n'ai point découvert pourquoi ce qui était atroce en 1793, n'était que rigoureux un siècle plus tôt, et je persiste à croire que les crimes sont des crimes et les cruautés des cruautés, quelle que soit l'autorité qui s'en rende coupable.

Pour ce qui regarde la part qu'il faut attribuer à l'autorité royale dans les travaux et les succès de notre littérature, il me semble qu'on sert mieux la gloire nationale, en montrant que le

talent se développa par sa propre force, dès que la fin des guerres civiles eut rendu à l'esprit français quelque sécurité et quelque repos, qu'en cherchant à présenter nos grands écrivains comme des enfants de la protection et des créatures de la faveur. Arnaud, Pascal, Port-Royal tout entier, Fénelon, Racine, sont les preuves des bornes étroites, de l'intolérance altière, de l'inconstance capricieuse de cette faveur si vantée; et, tout en plaignant ces génies supérieurs, les uns persécutés, les autres affligés par un despote, nous pouvons, en quelque sorte, aujourd'hui qu'ils reposent dans la tombe, nous féliciter des injustices qu'ils ont subies. Ils nous ont épargné la douleur de croire que l'espèce humaine dépend de l'arbitraire d'un homme, et que tant de germes féconds seraient demeurés stériles, tant de facultés éminentes inactives, tant de voix éloquents muettes, si le sourire de cet homme ne les eût encouragés.

J'insiste sur ce sujet, parce que l'admiration pour Louis XIV n'est pas une opinion particulière, une erreur de théorie qu'on peut laisser pour ce qu'elle est, sans avoir à redouter ses conséquences pratiques. La monarchie de Louis XIV est le type d'une monarchie absolue; tous ceux qui regrettent ou désirent une monarchie semblable entonnent, en l'honneur de Louis XIV, un hymne si parfaitement le même, malgré la diversité des circonstances, qu'on le dirait stéréotypé pour être transmis d'un régime à l'autre. Lorsqu'un homme, qui n'a pas voulu être Washington, a commencé à s'égarer dans les routes du despotisme, tous les panégyristes de Louis XIV se sont groupés autour de lui; et notez que ces panégyristes d'alors n'étaient autres que ceux d'à présent. Sans doute il y avait une portion de leur doctrine qu'ils passaient prudemment sous silence; mais à cette exception près, ils tenaient le langage qu'ils tiennent encore. Ils apportaient en tribut, à l'autorité nouvelle, les souvenirs, les pompes, les étiquettes, toutes les traditions de servilité en un mot, héritage de l'autorité déchue; heureux d'esquiver ainsi la liberté, et pardonnant au pouvoir son origine en considération de son étendue. Le gouvernement impérial n'a été qu'une application trop fidèle du mot fameux; "l'Etat, c'est moi"; ainsi, l'exemple de Louis XIV nous a fait du mal, même sous Bonaparte. Il est donc utile d'empêcher qu'il ne nous en fasse encore aujourd'hui.

Mme de Staël termine ses observations sur Louis XIV par une remarque pleine de force et de vérité. "Il ne faut jamais, dit-elle, juger des despotes par les succès momentanés que l'extension même du pouvoir leur fait obtenir. C'est l'état dans lequel ils laissent le pays à leur mort ou à leur chute, c'est ce qui reste de leur règne, qui révèle ce qu'ils ont été".

C'est là, en effet, le véritable point de vue sous lequel il faut considérer ce règne de Louis XIV, dont la durée avait tellement fatigué la France, qu'au décès du monarque, le premier mouvement du peuple fut de troubler ses funérailles, et la première mesure du parlement de désobéir à sa volonté. Quand les enthousiastes de l'aristocratie s'évertuent à le célébrer, ils sont plus généreux qu'ils ne croient; car ils célèbrent l'auteur de leur perte. Les préférences de Louis XIV achevèrent l'ouvrage des rigueurs de Richelieu. La noblesse, désarmée sous Louis XIII, devint odieuse sous son successeur. Le dix-huitième siècle ne fit qu'obéir à l'impulsion qu'une trop longue compression avait rendue plus forte. La révolution de 1789 se fit spécialement contre les privilèges. La royauté, qui n'était point menacée, voulut en vain s'identifier à une cause qui n'était pas la sienne. Entraînée momentanément dans la chute commune, ses efforts ne servirent qu'à fournir un exemple triste et mémorable du danger des alliances imprudentes. Ce danger est passé; la royauté relevée, constituée, limitée, repose maintenant sur la nation; et ceux-là seraient de funestes royalistes, qui s'obstineraient à la replacer sur d'autres bases, et à lui donner d'autres appuis.

Bien que je n'aie voulu parler que de deux ouvrages de Mme de Staël, pour la présenter à la fois comme un de nos premiers poètes et comme un de nos publicistes les plus éclairés, je

ne puis m'empêcher de dire quelques mots de ses "Dix années d'exil", qui ont provoqué de si vives, et j'ajouterai de si absurdes attaques. Deux accusations ont été dirigées contre elle. On lui a reproché d'être injuste pour Napoléon, et d'avoir oublié ce que, même exilée, elle devait à la France.

Certes, je ne méconnais ni le génie extraordinaire, ni la force de volonté, ni surtout les talents militaires de l'homme qui a, durant quatorze années, gouverné les Français et dompté l'Europe; mais j'ai toujours regardé, je regarderai toujours la persécution longue et obstinée qu'il a fait peser sur Mme de Staël comme un de ses actes de tyrannie les moins excusables de son règne, où néanmoins les actes de ce genre sont assez nombreux. Des hommes qui font retentir le ciel et la terre lorsqu'on commet contre eux la moindre injustice, ont trouvé révoltant qu'une femme dont Napoléon abîmait la vie jugeât Napoléon un peu sévèrement. Ils pensent que tout l'univers doit prendre fait et cause parce qu'on leur refuse une pension qu'ils disent leur être due; mais ils s'indignent que la victime de l'exil le plus dur, le plus arbitraire, je dirai le plus ignoble, car rien n'est plus ignoble que la force brutale s'acharnant sur le génie désarmé, ne se soit pas résignée au despotisme qui l'arrachait aux lieux de sa naissance et la séparait de tous les objets de son affection: et si l'on réfléchit que le seul crime de cette femme qu'il rendait si malheureuse était une conversation animée et brillante, et que celui qui la poursuivait disposait d'une autorité sans bornes, faisait mouvoir d'un mot huit cent mille soldats, avait trente millions de sujets et quarante millions de vassaux, on ne peut se défendre d'une indignation mêlée de pitié pour un pouvoir si timide d'une part et si violent de l'autre. Mme de Staël, dit-on, inquiétait Napoléon sur son trône par l'entraînante impétuosité de ses émotions généreuses. Mais nous inquiétons tous l'autorité d'aujourd'hui par nos réclamations légitimes et nos plaintes fondées; est-ce à dire que nous lui accorderons la faculté de nous exiler? Il faut reconnaître à tous les droits qu'on revendique pour soi; il ne faut pas se croire le seul objet d'intérêt, et lorsqu'on aspire à l'honneur de lutter contre le pouvoir du jour, il ne faut pas justifier les excès du pouvoir de la veille.

J'admire Bonaparte quand il couvre de gloire les drapeaux de la nation qu'il gouverne. Je l'admire, quand, prévoyant l'instant où la mort brisera son bras de fer, il dépose dans le Code civil des germes d'institutions libérales; je l'admire quand il défend le sol de la France; mais, je le déclare, sa persécution d'un des plus beaux talents de ce siècle, son acharnement contre l'un des caractères les plus élevés de notre époque, sont dans son histoire une tache ineffaçable. L'exil d'Ovide a flétri la mémoire d'Auguste, et si Napoléon, à beaucoup d'égards, est bien supérieur au triumvir qui prépara la perte de Rome, sous le prétexte banal d'étouffer l'anarchie, le versificateur licencieux qu'il envoya périr sous un ciel lointain n'était en rien comparable à l'écrivain qui a consacré sa vie entière à la défense de toutes les pensées nobles, et qui, au milieu de tant d'exemples de dégradation et d'apostasie, est resté fidèle aux principes de liberté et de dignité sans lesquels l'espèce humaine ne serait qu'une horde de barbares ou un troupeau d'esclaves.

Quant à l'amour de Mme de Staël pour cette France dont une tyrannie si impitoyable la tenait séparée, il faut n'avoir pas lu même les "Dix années d'exil" pour méconnaître l'empire qu'avait sur son âme cet amour indestructible. Les victoires des alliés renversaient la barrière contre laquelle elle s'était si longtemps brisée, et toutefois elle déplorait amèrement ces victoires. Elle assistait de ses vœux son persécuteur, parce qu'il protégeait le sol envahi; elle oubliait ses longues souffrances, ses justes griefs; elle repoussait les espérances que lui rendait la chute d'un ennemi implacable, pour ne voir que l'intérêt, la gloire, l'indépendance de la patrie.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)